ROD
v.3
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. EUGÈNE SUE.

MATHILDE.

Ouvrages nouveaux de M. Eugène Sue.

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

LATRÉAUMONT, 2 vol. in-8°.

ARTHUR, 4 vol. in-8°

DELEYTAR, 2 vol. in-8°.

LE MARQUIS DE LÉTORIÈRE, 1 vol. in-8°.

JEAN CAVALIER, ou LES FANATIQUES DES CÉVENNES, 4 vol. in-8°.

DEUX HISTOIRES : HERCULE-HARDI ET LE COLONEL SURVILLE, 1772 — 1810, 2 vol. in-8°.

LE COMMANDEUR DE MALTE, roman maritime du temps de Louis XIII, 2 vol. in-8°.

MATHILDE, MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME, 6 vol. in-8°.

Ouvrages de M. EUGÈNE SUE

FAISANT PARTIE

DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE.

LA SALAMANDRE, 1 vol. in-18, papier jésus vélin.

PLICK ET PLOCK, suivi de Nouvelles maritimes, 1 vol. in-18, papier jésus vélin.

ATAR GULL, suivi de Nouvelles maritimes, 1 vol. in-18, papier jésus vélin.

ARTHUR, 2 vol. in-18, papier jésus vélin.

LA COUCARATCHA, 2 vol. in-18, papier jésus vélin.

LA VIGIE DE KOAT-VEN, 2 vol. in-18, papier jésus vélin.

Paris. Imprimé par Béthune et Plon.

MATHILDE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME,

Par EUGÈNE SUE,

AUTEUR D'ARTHUR, DE JEAN CAVALIER, DU COMMANDEUR DE MALTE, ETC.

TOME TROISIÈME.

Troisième édition.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE.

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildemmoir03suee

MATHILDE.

MÉMOIRES

D'UNE JEUNE FEMME.

CHAPITRE XV.

UNE VISITE.

Je passai une nuit horrible.

A peine M. de Lancry m'eut-il ramenée chez moi, que je tombai dans une crise nerveuse qui m'ôta toute connaissance.

Je ne me souviens pas de ce qui se passa pendant les longues heures qu'elle dura. Elle cessa vers les quatre heures de l'après-midi.

Ma pauvre Blondeau était assise à mon che-

vet et pleurait silencieusement. Je portai les mains à mon front comme pour rassembler mes souvenirs. En me rappelant la scène de la veille, je ne doutai pas qu'un duel n'eût eu lieu.

Hélas! c'était encore la moindre de mes terreurs. Lugarto pouvait perdre Gontran. Peut-être cet homme avait-il parlé?

— Où est M. de Lancry? — m'écriai-je.

Blondeau me regarda avec une sorte de tendresse compâtissante, et me dit :

— M. le vicomte est sorti ce matin, madame, puis il est rentré et ressorti encore.

— Et sans être blessé! — m'écriai-je.

Blondeau parut très-étonnée.

— Sans être blessé, madame... pas le moins du monde... S'il l'eût été il n'aurait pas pu se mettre... en route.

— En route... que dis-tu?

— M. le vicomte, en rentrant ce matin, a donné l'ordre de préparer son nécessaire de voyage, une ou deux malles, et il est parti, emmenant son nouveau valet de chambre, et en laissant cette lettre pour vous, madame.

— Parti !... parti... sans moi. Et les aver-

tissements de M. de mortagne! — m'écriai-je. — Il y a là quelque chose de bien fatal...

J'ouvris en hâte la lettre de Gontran.

En quelques lignes il m'apprenait qu'à la suite de la scène de la veille, une rencontre avait eu lieu entre lui et M. Lugarto, que ce dernier était légèrement blessé. Mon mari se voyait obligé, me disait-il, de faire une absence de quelques jours seulement pour terminer l'affaire importante que je savais; il regrettait beaucoup de me laisser seule, mais je devais comprendre combien étaient graves et décisives les démarches qu'il allait tenter.

— Et par quelle barrière est sorti M. de Lancry? Quelle route a-t-il prise?— demandai-je à Blondeau. Car, désirant obéir aux recommandations expresses de M. de Mortagne de ne jamais me séparer de Gontran, je voulais le rejoindre.

— Je n'en sais rien, madame.

— Il faut envoyer à l'instant à la poste aux chevaux savoir quelle route M. de Lancry a suivie; grâce à ces mêmes renseignements, pris de relais en relais, je pourrai peut-être

l'atteindre. Nous allons partir... à l'instant... Tu m'accompagneras...

— Partir, madame, dans l'état où vous êtes? mais c'est impossible.

— Je te dis qu'il le faut... Tu ne sais pas combien cela est important.

— Comment faire alors, madame, pour savoir où est allé M. le vicomte ; il n'est parti ni dans sa voiture, ni en poste, il a fait venir un fiacre, et il y est monté avec son valet de chambre.

— Mon Dieu!... mon Dieu! — m'écriai-je avec désespoir.

Je ne comprenais rien au brusque départ de Gontran, je redoutais quelque perfidie de M. Lugarto.

J'envoyai Blondeau s'informer si ce dernier était à Paris; on lui répondit qu'il y était, que sa blessure avait assez de gravité, et qu'il ne pouvait pas sortir de quelques jours.

J'étais en proie à une mortelle inquiétude. Je frémissais en songeant que M. de Mortagne avait pour ainsi dire prévu cette absence de Gontran, puisqu'il m'avait expres-

sément recommandé de ne pas quitter M. de Lancry.

En vain Blondeau interrogea ceux de nos gens qui avaient assisté au départ de mon mari, je ne pus recueillir le moindre renseignement.

Je passai la fin de la journée et la nuit suivante dans d'inexprimables angoisses. Je ne pouvais comprendre comment M. Lugarto n'avait pas exécuté sa menace de perdre Gontran ; peut-être l'avait-il fait, peut-être mon mari, parti précipitamment pour échapper aux suites de cette révélation, n'avait pas voulu m'effrayer.

Je ne savais qu'interroger pour être éclairée à ce sujet.

Je me décidai à aller, quoi qu'il m'en coûtât, chez mademoiselle de Maran. Elle, plus que personne, devait m'instruire de ce que je voulais savoir, car elle recueillait avec empressement les bruits odieux qui nous concernaient.

Je me disposais à me rendre chez ma tante, lorsqu'on l'annonça.

En toute autre circonstance, cette visite n'eût été odieuse. Je remerciai presque le ciel de m'envoyer mademoiselle de Maran.

Pourtant, lorsque je vis l'air ironique et satisfait de ma tante, je regrettai le vœu que j'avais formé.

— Eh bien !... Eh !... — me dit-elle — qu'est-ce qu'il y a donc ? Du trouble dans votre ménage, chère petite ? Dans ce modèle des jolis ménages commodes et faciles ? On parle de tragédies... qui j'en suis sûre... ne sont que des comédies... heureusement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame ; à cette heure, je suis horriblement inquiète de M. de Lancry, je ne l'ai pas revu depuis la scène cruelle qui au moins aura fait tomber les calomnies dont M. de Lancry et moi nous étions l'objet.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, ma chère petite ? Vous croyez qu'elle a été d'un bon effet, cette scène à Tortoni ! Ah çà ! est-ce que vous êtes folle ?

— Je crois, madame, que les honnêtes gens qui auront entendu M. de Lancry, prouver si nettement l'infamie de M. Lugarto, ne se feront plus l'écho de bruits encore plus ridicules qu'ils ne sont odieux ; si personne à

l'avenir ne nous défend, personne du moins ne nous attaquera.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos preuves : il n'a rien prouvé du tout, votre mari? Est-ce qu'on a été dupe de cette comédie-là?

— Une comédie! madame, une comédie!

— Mais certainement; est-ce que M. Lugarto pouvait répondre autrement qu'il a fait à l'apostrophe sauvage de Gontran?... Est-ce que devant tout le monde il pouvait avouer que vous aviez eu des préférences pour lui... Ainsi, chère petite, vous avez la bonhomie de vous croire blanche comme neige et votre mari aussi, parce que M. Lugarto aura proclamé votre innocence à la face du lustre de Tortoni? Mais le simple savoir-vivre l'obligeait à agir ainsi. Il faudrait être un vilain, un croquant, pour se conduire autrement. Je ne suis pas suspecte, moi? je trouve ce Lugarto bête comme une oie à l'endroit de sa titulature et de ses *étoiles d'or en champ d'argent*; mais je dois avouer avec tout le monde que, dans cette occasion-là, il s'est conduit avec toutes sortes de réserve, de mesure et une dignité non pareille... Est-ce que pour vos beaux yeux il ne s'est pas laissé menacer,

injurier, presque assommer par votre mari sans proférer une plainte, et au contraire en défendant votre réputation? Allons donc!... Galaor et Orondate sont des monstres de cynisme et de fatuité... auprès de ce pauvre Lugarto.

Je ne trouvais pas une parole à répondre à mademoiselle de Maran. J'avais déjà une si triste expérience de la méchanceté du monde que je ne doutai pas que la conduite de M. de Lancry et de M. Lugarto ne pût être interprétée ainsi que le disait ma tante.

Je laissai retomber avec accablement ma tête sur ma poitrine.

Mademoiselle de Maran, fière de son triomphe, continua avec une joie cruelle.

— Ce qu'il y a de pis pour Gontran, c'est que, par là-dessus, le Lugarto s'est très-bien conduit dans le duel; il a été blessé, l'honneur est satisfait, comme l'on dit, sans compter qu'à la rigueur ce bel archi-millionnaire aurait pu parfaitement refuser à Gontran de se battre avec lui... vu que votre mari a, dit-on, l'inconvénient de lui devoir énormément d'argent. Or, entre nous, c'est une drôle de manière de payer ses dettes que de vous rembourser d'un

bon coup d'épée... Mais, puisque le Lugarto s'arrange de cette monnaie-là, tout est dit. Seulement cela prouve qu'il vous aime d'une furieuse force... et même, depuis sa blessure, il ne parle de vous qu'avec des roucoulements de fidèle berger les plus touchants du monde, je vous en avertis.

— Ainsi, madame... depuis cette scène, moi et M. de Lancry... nous sommes tombés encore un peu plus bas dans l'opinion du monde? — dis-je avec un calme qui étonna mademoiselle de Maran; — et M. Lugarto inspire, au contraire, le plus touchant intérêt.

— Vous parlez d'or, chère petite? Cela est ainsi, ni plus ni moins; aussi vous m'en voyez tout émue, toute bouleversée. Je venais dare-dare... vous avertir et vous dire, un peu tardivement, peut-être (mais vaut mieux se repentir tard que jamais), que j'étais désolée d'avoir consenti à votre mariage avec Gontran. Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cela de lui? Savez-vous qu'après tout ce Mortagne, avec son cerveau fêlé, ne manquait pas d'une certaine judiciaire au moins? Mais on a eu beau faire et beau dire, il n'y a pas eu moyen de vous ôter

ce beau mari-là de la tête, pauvre petite! Eh! penser qu'après quatre mois à peine de mariage, vous voilà déjà avec un mari méprisé, ruiné, infidèle! Tenez... c'est à fendre le cœur! Je sais bien que vous me répondrez à ça que la conduite de votre infidèle vous a donné le droit d'user de représailles, et que ce Lugarto ne manque pas d'agréments, malgré sa figure de cire jaune, ses épilepsies et sa manie de titulature ; c'est égal, quand on me parle de votre goût pour lui, je me révolte... je m'indigne...

— Vraiment, madame...

—Vraiment... mais comme vous prenez bien ce que je vous dis! ça n'a pas l'air de vous émouvoir du tout!

— Non, madame... vous le voyez... je suis très-calme... Je suis touchée même du sentiment qui vous dicte les consolations que vous venez me donner...

— Et vous avez bien raison d'en être touchée; mais je vous disais que, lorsqu'on me parlait de votre goût pour ce Lugarto, je me révoltais, je disais aux méchantes langues : Vous seriez furieusement interloqués, tous tant que vous êtes, si vous saviez le pourquoi et le

comment du goût de cette petite vicomtesse de Lancry pour M. Lugarto... Il y a dans cette jeune femme-là, voyez-vous, une manière d'abnégation courageuse, dans le goût des femmes héroïques de l'antiquité, quelque chose comme une mixture de Portia et de la mère des Gracques... mais c'est vrai ce que je vous dis là... A vous voir à cette heure si calme, est-ce qu'on pourrait seulement penser que votre mari vous rend la plus malheureuse des femmes, et qu'à tort ou à raison votre réputation et la sienne sont à jamais perdues? Ah çà, mais dites-moi donc, maintenant j'y pense... si c'est à tort qu'on vous accuse, comme ça doit être affreux pour vous?

— Écoutez, madame — dis-je à mademoiselle de Maran avec un sang-froid qui la confondit — vous êtes venue ici pour jouir de votre triomphe, pour voir si vos prévisions s'étaient bien accomplies, si la jeune femme était aussi malheureuse que la jeune fille, que l'enfant l'avait été... n'est-ce pas, madame?

— Allez toujours, je vous répondrai plus

tard... C'est étonnant comme vous êtes perspicace.

— Eh bien ! madame. je vais vous porter un bien terrible coup..., je vais d'un seul coup me venger, me cruellement venger de tout le mal que vous m'avez fait, de celui que vous avez voulu me faire.

— C'est étonnant... vous ne m'effrayez pas du tout, chère petite.

— Regardez-moi bien en face, madame ; écoutez bien l'accent de ma voix, remarquez bien l'expression de mes traits... vous si pénétrante, vous verrez si je mens.

— Au fait... au fait, dit mademoiselle de Maran avec aigreur.

— Eh bien ! madame, j'aime Gontran autant que je l'ai jamais aimé... entendez-vous ?... Je l'aime avec passion, je l'aime plus encore qu'autrefois, car il est malheureux... Cet amour-là, c'est ma force, c'est mon courage, c'est ma consolation ; grâce à cet amour, je suis déjà sortie, meurtrie peut-être, mais souriante, des luttes les plus cruelles... Grâce à cet amour, enfin, je défie l'avenir d'un front calme et serein.

Il y avait un tel accent de vérité dans mes paroles; mon visage, ranimé par la puissance de mes convictions, était sans doute si radieux que mademoiselle de Maran, ne pouvant cacher sa rage, s'écria :

— C'est qu'elle est capable de dire vrai! C'est qu'il y a pourtant des femmes assez imbéciles pour s'ensorceler ainsi d'un homme! Les vilaines stupides, on les assommerait à coups de bûche, qu'elles s'écrieraient encore avec toutes sortes de voluptés langoureuses, comme les convulsionnaires du diacre Pâris : — *O douceur charmante !.... ô ravissement ineffable !*

Puis, revenant involontairement à ses habitudes d'autrefois, mademoiselle de Maran me serra violemment le bras, en s'écriant :

— Mais vous êtes donc aveugle, sotte ou folle ?

La colère de ma tante me fit du bien; mon amour pour Gontran était compris; il pouvait, il devait me consoler de tout, puisque mademoiselle de Maran était si furieuse de me le voir ressentir.

— C'est à vous faire enfermer — répéta ma tante.

— Je l'aime, madame, je ne puis vous dire autre chose.

— Elle me fera perdre la tête avec ses devises de mirliton sur tous les tons : Je l'aime !!! je l'aime !!! je l'aime !!! Belle réponse ! Vous l'aimez, mais il vous a ruinée, mais il doit des sommes énormes à ce Lugarto, mais, du moment où celui-ci en exigera le paiement, vous serez réduite à la misère.

— Je partagerai cette misère avec Gontran, madame...

— Mais il est déshonoré aux yeux du monde.

— Il ne l'est pas aux miens.

— Mais il vous méprise, mais il vous a laissée compromettre par ce Lugarto.

— Gontran est sûr de mon amour.

— Il en est si sûr qu'il ne vous aime pas.

— Mais je l'aime moi, madame.

Je ne sais avec quel accent je prononçai ces derniers mots, mais mademoiselle de Maran frappa du pied et s'écria avec emportement :

— Il faut que l'enfer s'en mêle ; cet amour a tourné en folie : elle est maintenant incurable.

— Oui... oh ! oui... vous l'avez dit, mademoiselle, c'est une folie, une sainte, une noble folie du moins que celle-là ! Elle concentre toutes les forces de mon esprit, toute la puissance de mon âme sur Gontran. Ce qui n'est pas lui n'existe pas pour moi... vivre de sa vie si dure, si pénible, si humiliante qu'elle soit.... c'est mon seul vœu : vous avez raison, je suis folle. Qu'est-ce que la folie, sinon un sentiment exagéré aux dépens de tous les autres ? Eh bien ! oui... je suis folle... comme les folles j'ai de ces souvenirs chéris, adorés, enivrants, qui viennent à chaque instant luire à mon esprit, me transporter dans un monde idéal ; ces souvenirs sont ceux des jours ineffables que j'ai passés près de lui, alors que j'étais si fière d'être belle et jeune, parce qu'il aimait ma jeunesse et ma beauté.

— Mais à cette heure il en est las et rassasié de votre beauté ; quant à votre jeunesse, bel avantage !... Vous n'en aurez que plus longtemps à souffrir.

— Vous ne pouvez comprendre ces questions de jeunesse et de beauté, madame, ou plutôt vous ne les comprenez que trop, c'est ce

qui cause votre rage; mais le ciel est juste... il veut que vous connaissiez les tourments de l'envie... Il vous a réservé un terrible supplice, celui de me voir, malgré tout et à tout jamais, heureuse, et par celui qui, selon vous, devait causer mes plus cruels chagrins ! Voyez-vous, madame, demain il me dirait : Va-t'en... je te hais... qu'il ne pourrait pas arracher de mon cœur ce trésor de souvenirs adorés dont je vivrais un siècle... Quelque méprisant, quelque impitoyable que soit Gontran, il ne pourra pas faire que le passé n'ait pas été le passé, un passé éblouissant comme un rêve de fée... un passé dans lequel je me réfugierai dès que le présent deviendra sombre et obscur.

— Ah!... ah! qu'elle est donc surprenante et réjouissante avec son cher petit passé!.. Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que ce n'est pas pour votre argent qu'il vous a épousée? Vous auriez été laide et méchante comme les sept péchés capitaux, qu'il vous aurait épousée tout de même.

— Aussi, madame, jugez donc combien je me suis trouvée heureuse d'être à la fois riche, belle et dévouée.

— Mais c'est intolérable, mais c'est l'acharnement dans la frénésie qu'un tel amour! — s'écria mademoiselle de Maran hors d'elle-même. — Mais, enfin, un jour il mourra; il faudra bien qu'il meure, ce cher et bel adoré! Comment vous consolerez-vous alors? Ah!... ah!... ah!... je vous prends sans vert! répondez à cela!

Dans ce monde, je prierai Dieu pour lui; dans l'autre, je le reverrai. Madame, ma vie se passerait ainsi entre la prière et l'espérance...

Mademoiselle de Maran se leva brusquement, et s'écria :

— Allons, c'est une gageure, un parti pris, un défi... dont je ne suis pas dupe. Vous faites contre fortune bon cœur... vous êtes si orgueilleuse!!... Vous crèveriez de désespoir et de rage... plutôt que de pleurer devant moi!! C'est bien, ma mie, à votre aise. Vous êtes heureuse, très-heureuse, superlativement heureuse, n'est-ce pas? Grand bien vous fasse... Je me sentais disposée à être pitoyable pour vos chagrins, mais je vous trouve d'un tempérament si robuste à l'endroit des peines de cœur que je ne m'en occuperai plus... J'ai dû

charitablement vous prévenir de ce qu'on disait sur vous et sur votre bel Alcindor ; vous trouvez tout cela parfaitement simple et naturel. Rien de mieux. Seulement, maintenant n'attendez pas de moi que je vous défende ou que je vous plaigne le moins du monde... Nous verrons où cette belle obstination vous conduira...

Mademoiselle de Maran partit furieuse...

J'étais radieuse de ma fermeté et de l'espèce de révélation que je devais à la visite de mademoiselle de Maran.

Peut-être sans la violence de ses attaques n'aurais-je pas vu aussi clair dans mon cœur. Jamais je n'aurais osé me poser les questions qu'elle m'avait faites.

Il est des suppositions si douloureuses ou si horribles que par instinct l'esprit ne s'y arrête pas; mais une fois qu'elles sont admises, une fois qu'on les a résolues, on est presque heureux de les avoir soulevées.

La visite de mademoiselle de Maran eut donc un effet contraire à celui qu'elle attendait.

Cette discussion m'éclaira davantage encore

sur la profondeur de mon dévouement pour M. de Lancry.

Avant j'aurais pu douter de moi, alors je n'en doutais plus : j'avais envisagé sans pâlir les plus terribles chances que cette affection pût subir...

Hélas! je n'avais que trop besoin de cette puissante conviction pour résister aux nouveaux coups qui me menaçaient.

CHAPITRE XVI.

LA ROUTE.

Un nouveau chagrin vint m'accabler.

Ma pauvre Blondeau tomba malade. Mon médecin parut étonné de cette indisposition presque subite ; sans être grave, elle tenait cette excellente femme dans un état de torpeur et de somnolence étranges.

Mon inquiétude au sujet de Gontran augmentait de plus en plus.

Je ne savais à qui me confier ; j'envoyai chez madame de Richeville. Elle était encore

en Anjou ; l'on ne savait pas l'époque de son retour.

M. de Mortagne n'avait pas reparu à Paris depuis le jour où il avait adressé chez moi une lettre à M. de Rochegune.

Avec quelle amertume je regrettai Ursule, ma seule amie ! J'aurais pu sinon lui demander ses conseils, du moins lui dire mes angoisses.

Elle m'écrivait souvent des lettres remplies de mélancolie et de tristesse. Elle n'était pas heureuse, non que son mari manquât de soins, de prévenances pour elle, mais *il ne la comprenait pas*. Elle se plaignait de la vie monotone qu'elle menait et regrettait notre enfance.

Depuis mon entrée dans le monde, je n'avais pas contracté une amitié de femme ; tout en reconnaissant les généreuses qualités de madame de Richeville, malgré moi, j'éprouvais toujours un sentiment vague de jalousie... Elle aussi avait aimé Gontran !

Je me trouvais donc complétement isolée ; j'étais entourée de gens récemment entrés à mon service ; presque toute ma maison s'était renouvelée ; la plus ancienne de mes deux femmes y était à peine entrée depuis six semai-

nes. L'indisposition de Blondeau me privait de la seule personne amie que j'eusse alors auprès de moi.

Depuis près de trois jours j'ignorais le sort de Gontran.

Vers les cinq heures du soir, Fritz, le valet de chambre qu'il avait emmené, arriva dans un de ces cabriolets qu'on trouve aux postes, et m'apporta une lettre de mon mari.

Je fus stupéfaite des nouvelles qu'il m'apprit.

Gontran était souffrant, il m'attendait près de Chantilly, dans une maison où devait me conduire l'homme qu'il me dépêchait.

M. de Lancry désirait qu'aussitôt sa lettre reçue je partisse en poste avec Blondeau et Fritz pour venir le rejoindre.

« Il est très-important pour moi — ajoutait » M. de Lancry — qu'on ignore encore à » Paris que vous êtes venue me retrouver. » Vous direz donc à vos gens de répondre aux » personnes qui viendraient vous demander, » que vous êtes partie pour aller passer quel- » ques jours chez madame Sécherin. Vous » écrirez aussi dans ce sens à mademoiselle de » Maran, à mon oncle de Versac, et aussi à la

» princesse Ksernika. *Je vous en prie*, Ma-
» thilde, quelque répugnance que vous ayez
» à écrire à cette dernière personne, l'impor-
» tant est qu'il soit bien constaté dans le monde
» que vous vous rendez auprès d'Ursule, et
» non pas auprès de moi. Je vous expliquerai
» tout ce mystère, qui heureusement ne doit
» pas durer. Vous pouvez avoir une confiance
» absolue dans Fritz, que je vous envoie; il
» vous conduira près de Chantilly : c'est là
» que je vous attends, bonne et chère Ma-
» thilde. Courage! j'espère que de beaux jours
» nous sont encore réservés. »

Je l'avoue, ma joie de revoir Gontran l'emporta peut-être sur l'inquiétude que me causait sa santé.

Je donnai les ordres nécessaires pour partir à l'instant. Quoiqu'il me répugnât d'interroger un de mes gens, je demandai à Fritz si M. de Lancry était tombé malade pendant son voyage ou à son retour.

— Je ne puis répondre à madame la vicomtesse à ce sujet — me dit-il. — En arrivant de Paris, M. le vicomte m'a laissé près de Chantilly, dans la maison où il attend madame; il

en est parti seul, il y a trois jours ; il y est revenu seul ce matin. M. le vicomte semblait fatigué, souffrant ; il m'a ordonné de prendre un cabriolet à la poste et de venir chercher madame.

Une folle espérance me passa par le cœur. Je pensai un moment que Gontran m'avait trompée en annonçant la ruine de notre maisonnette, qu'il me ménageait une surprise, et que c'était dans cette retraite que nous devions nous réfugier pour échapper aux méchants bruits du monde.

J'avais tant de religion pour cette adorable phase de ma vie passée, que, par un scrupule exagéré, je ne voulus pas pour ainsi dire profaner mon espoir et mes souvenirs chéris en faisant à Fritz la moindre question à ce sujet.

Ainsi que Gontran me l'avait recommandé, j'écrivis à mademoiselle de Maran, à M. de Versac et à madame de Ksernika que j'allais passer quelques jours à la campagne chez Ursule ; je donnai chez moi l'ordre de répondre dans le même sens aux personnes qui pourraient venir me voir.

J'étais fâchée de ne pouvoir emmener Blon-

deau, mais je ne songeai pas même à lui parler de mon départ ; malgré son état maladif, elle eût voulu m'accompagner.

J'allai la voir dans sa chambre. Elle me reconnut à peine. Ses traits ne semblaient pas altérés. Elle ne paraissait pas souffrir ; elle était seulement absorbée dans un engourdissement profond.

A six heures, je partis de Paris.

Celle de mes femmes qui me suivait avec le valet de chambre de M. de Lancry était une fille assez triste et dont la physionomie me déplaisait sans que je susse pourquoi.

On était à la fin de juin, le ciel était sombre, l'air lourd, la chaleur étouffante, un orage menaçait.

Malgré la longueur du jour, vers les sept heures et demie, au moment où je changeais de chevaux à Écouen, la nuit était presque complétement venue. Le tonnerre commença de gronder dans le lointain, quelques éclairs sillonnèrent l'horizon. L'atmosphère devint encore plus pesante.

A ce relais, il s'éleva un débat puéril entre mon domestique et les postillons qui m'avaient

conduite. Je ne signale ce fait, en apparence si peu important, que parce qu'il eut plus tard une grave conséquence.

On avait jusqu'alors payé les guides à quatre francs, je crois, car j'avais recommandé la plus grande vitesse; je ne sais pourquoi à ce relais Fritz voulut payer à trois francs seulement. Le postillon vint réclamer à la portière; j'ordonnai de lui donner ce qu'il demandait, en ajoutant qu'avant toute chose je voulais aller très-vite, car j'étais très-pressée d'arriver.

Le maître de poste, qui assistait à cette légère discussion, recommanda aux postillons la plus grande attention lorsqu'ils arriveraient à la descente de Luzarches, car la route était presque entièrement dépavée en cet endroit par suite des réparations qu'on y faisait. Des lanternes, d'ailleurs, signalaient ce danger.

Nous partîmes d'Écouen.

L'obscurité redoubla, quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Je craignais que le bruit de la foudre n'effarouchât les chevaux, qu'un accident imprévu ne retardât mon arrivée près de Gontran.

Du reste, je contemplais avec un calme mélancolique ces signes précurseurs de l'orage.

Hélas! ces grands phénomènes de la nature, si imposants, si terribles qu'ils soient, sont bien moins effrayants que ces sourdes et lâches méchancetés qui bourdonnent autour de nous. Il y a tant de majesté dans cette commotion des éléments que l'âme s'élève au-dessus de la peur, et ne songe qu'à religieusement admirer la magnificence de cette lutte.

Ces pensées me donnèrent de nouvelles forces, d'ailleurs j'allais retrouver M. de Lancry; il n'était que souffrant, me disait-il; je comptais sur mes soins, sur le repos pour le guérir.

J'avais fini par me persuader qu'il m'attendait, soit dans notre ancienne demeure, soit dans une nouvelle maison, et que nous devions vivre ainsi quelque temps dans l'isolement.

Je regardais cet événement si désiré comme la récompense de mon dévouement pour Gontran; je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée. J'avais une telle confiance dans la force de mes sentiments, que je ne doutais plus du bonheur de mon mari, désormais livré à la seule influence de mon amour.

Peu de temps avant que d'arriver à la descente de Luzarches, qu'on avait signalée comme dangereuse, ma voiture s'arrêta un moment au haut d'une côte que nous venions de gravir, il fallait enrayer.

J'entendis d'abord dans le lointain le bruit du galop d'un cheval qui se rapprochait de plus en plus. Je me penchai machinalement à la portière ; peu d'instants après, un cavalier, accourant à toute bride, s'écria d'une voix haletante en s'adressant à Fritz :

— Vous êtes poursuivis ; ils sont si pressés qu'ils ont doublé la poste d'Écouen... Je n'ai pas un quart d'heure d'avance sur eux ; ils montent la côte ; je vais là-bas prévenir que...

Je ne pus entendre le reste de sa phrase ; il poursuivit sa route à bride abattue...

Saisie d'effroi, ma première pensée fut qu'il s'agissait de M. Lugarto.

— Qui nous poursuit ? Quel est cet homme? — m'écriai-je.

Fritz hésita un moment et me répondit :

— C'est un homme à qui M. le vicomte m'avait fait porter une lettre en même temps que je venais chercher madame... Sans doute

il agit d'après les ordres qu'il a reçus de M. le vicomte, en accourant prévenir madame qu'on nous poursuit.

— Mais qui nous poursuit? mon Dieu!

— Je ne saurais le dire à madame — répondit Fritz d'un air inquiet, en se baissant pour écouter.

En effet, pendant un de ces moments de profond silence qui coupent parfois le fracas de l'orage, nous entendîmes le bruit encore éloigné d'une voiture; malgré l'escarpement de la côte, elle s'approchait assez vite...

— Les voilà... les voilà... — dit Fritz, presque avec frayeur.

Tout me fut expliqué; sans doute Gontran, dans la crainte que M. Lugarto ne découvrît sa retraite ou ne fût instruit de mon départ, avait ordonné à un homme sûr d'observer ses démarches. Cet homme avait vu partir M. Lugarto, il allait prévenir M. de Lancry que sa retraite était découverte, et m'avertissait en passant.

— Mon Dieu! que faire?... que faire? — m'écriai-je.

Le bruit de la voiture se rapprochait de plus en plus.

Elle arriva au haut de la côte; n'ayant plus qu'à descendre, elle allait nous rejoindre.

—Que madame la vicomtesse n'ait pas peur— me dit tout à coup Fritz. — J'ai un moyen... postillon, attention à tes chevaux, et ventre à terre sans enrayer, tu t'arrêteras après avoir passé l'endroit dépavé où on a mis ces lanternes qu'on voit là-bas...

A peine Fritz avait-il parlé que la voiture partit avec une vitesse effrayante.

Elle ne roulait pas, elle bondissait sur cette descente rapide.

Il fallut aux postillons une adresse merveilleuse pour traverser la saine partie de la route, sorte d'étroit passage pratiqué à travers d'énormes monceaux de pavés, et seulement éclairé par trois lanternes posées sur des pieux.

Cet obstacle franchi, nous nous arrêtâmes.

Je regardai par le carreau du fond de la voiture; Fritz sauta de son siége, courut aux lanternes et les éteignit.

Les postillons, tournant le dos à la partie

de la route qu'ils venaient de dépasser et que la voiture leur cachait, ne purent s'apercevoir de l'action de Fritz.

Je compris son dessein.

La nuit était si noire que les personnes qui nous poursuivaient ignorant le danger, puisqu'elles n'avaient pas relayé à Écouen, devaient arriver aveuglément sur cette masse de grès et s'y briser.

Nous avions descendu cette côte avec tant de rapidité, que l'autre voiture apparaissait à peine à son sommet lorsque Fritz s'écria :

— Marche ! postillon... Dix francs de guides si vous montez la route au galop !

Malgré cette recommandation, les chevaux, essoufflés par cette course désordonnée, gravirent lentement le rude versant qui succédait à la descente.

Dans un état d'angoisse inexprimable, je regardais toujours à travers le carreau du fond de la voiture.

Fritz resta sur le marchepied de son siége pour juger du résultat de sa ruse.

La nuit continuait d'être si profonde qu'on ne distinguait pas la voiture qui nous poursui-

vait ; on ne voyait que deux points lumineux (ses lanternes) qui approchaient, qui descendaient avec une effrayante vitesse sur cette pente presque à pic.

A la lueur d'un éclair, je vis parfaitement une voiture attelée de deux chevaux blancs... lancés avec impétuosité...

Puis tout retomba dans l'ombre...

Une idée terrible me vint : si les malheureux qui couraient à une perte certaine n'étaient pas ceux qui nous poursuivaient!..

Machinalement je jetai mes deux mains en avant et je m'écriai : Arrêtez !!

Un nouvel éclair me montra la voiture, entraînée par son irrésistible élan...

Elle était à peine à vingt pas de la masse de grès, sur laquelle elle devait inévitablement se briser...

Que devins-je, mon Dieu! lorsque je crus reconnaître la forme particulière d'une sorte de briskha appartenant à M. de Mortagne et dans lequel il était arrivé d'Italie chez ma tante le jour de la signature de mon contrat de mariage! Gontran m'avait parlé souvent de la

construction commode quoique bizarre de cette voiture.

En voyant les deux points lumineux qui la signalaient disparaître tout à coup... je poussai un cri déchirant, je mis ma main sur mes yeux... comme si j'avais assisté à l'effroyable catastrophe que je redoutais.

A ce moment, nos chevaux, arrivant au haut de la côte que nous avions gravie, trouvèrent un terrain plat et repartirent avec une nouvelle impétuosité.

En vain j'appelai les postillons, le bruit étourdissant des roues couvrait ma voix, ils ne m'entendirent pas; je me rejetai dans le fond de la voiture avec désespoir...

Peu à peu, craignant de m'appesantir sur cette idée que M. de Mortagne était peut-être victime d'un épouvantable accident, je voulus me persuader, je me persuadai que je m'étais trompée.

D'ailleurs, il n'existait peut-être pas que cette seule voiture d'une forme particulière; M. de Mortagne pouvait l'avoir vendue et M. Lugarto l'avoir achetée; ainsi je calmai ou plutôt j'étourdis ma terreur... Je m'efforçai de

croire que ce dernier nous poursuivait et qu'une punition toute providentielle frappait l'homme qui nous avait fait tant de mal. Enfin j'allais voir Gontran. Cet espoir seul me rassurait ; M. de Lancry, prévenu par le messager qui nous avait dépassés, éclaircirait mes doutes à ce sujet.

Après avoir couru une demi-heure environ sur la grande route, je m'aperçus bientôt que nous quittions le pavé et que nous nous engagions dans un chemin de traverse.

La nuit était si obscure que je ne pus voir si nous entrions ou non dans la forêt.

Après avoir ainsi marché quelque temps, nous nous arrêtâmes tout à coup. L'orage durait toujours.

Je vis une maison de triste apparence dont tous les volets étaient fermés.

Fritz descendit du siége, frappa, la porte s'ouvrit...

Mon cœur battait à se rompre en songeant que j'allais revoir Gontran.

J'entrai vivement dans cette maison pendant que mes gens s'occupaient de décharger la voiture.

Une femme âgée, que je ne connaissais pas, me pria d'entrer dans un petit salon au rez-de-chaussée.

— Où est M. de Lancry? — m'écriai-je.

— M. le vicomte a laissé cette lettre pour madame...

— M. de Lancry n'est donc pas ici? mon Dieu!

— M. le vicomte ne doit revenir que demain soir, ainsi qu'il a dû sans doute l'écrire à madame dans cette lettre.

Très-inquiète de l'absence de M. de Lancry, je pris la lettre que m'offrait cette femme. J'y lus ces mots :

« Ne vous tourmentez pas, ma chère Ma-
» thilde, je pars à l'instant pour profiter d'une
» très-heureuse circonstance qui me met à
» même de *tout terminer*, et de pouvoir dé-
» sormais ne penser qu'à votre bonheur. Cou-
» rage! ma tendre et généreuse amie, nos
» mauvais jours sont finis... Attendez-moi,
» demain soir au plus tard je reviendrai; si la
» maison vous plaît, nous y resterons jusqu'à
» ce que nous puissions aller nous établir à
» votre château de Maran. Adieu! consolation,

» espoir de ma vie, pardonnez-moi les cha-
» grins que je vous ai causés, et aimez-moi
» un peu. »

Quoique ce nouveau départ me contrariât beaucoup, je m'y résignai sans trop de chagrin, en songeant que le lendemain je reverrais M. de Lancry. D'ailleurs quelle joie pour moi! Gontran réalisait mes secrètes espérances, il me promettait de vivre seul avec moi dans cette retraite.

J'étais depuis quelque temps témoin d'événements si mystérieux que je ne pouvais m'étonner de cette nouvelle et soudaine absence.

— N'est-il pas venu dans la soirée un homme à cheval apporter à M. de Lancry des nouvelles très-pressées? — demandai-je à cette femme.

— Non, madame, je n'ai vu personne.

— Appelez Fritz, à l'instant — lui dis-je au comble de l'étonnement.

— M. le vicomte a donné ordre à Fritz de reconduire la voiture à Chantilly avec les chevaux, madame, car il n'y a pas de place ici pour la remiser; il est déjà parti, il n'est pas seulement entré dans la maison.

— Comment, ce soir, un homme à cheval n'est pas arrivé de Paris?

— Non, madame.

Qu'était devenu ce messager? que voulait-il apprendre à M. de Lancry?

Je commençais à être inquiète de me trouver dans cette maison isolée, avec des gens que je ne connaissais pas.

Je regrettais surtout de n'avoir pas Blondeau avec moi. Etait-ce M. Lugarto qui me poursuivait? En admettant cette hypothèse, j'étais à peu près rassurée; sa voiture devait s'être brisée au milieu de la route, et il ne pouvait continuer son chemin; mais si je m'étais trompée, mais si à sa place M. de Mortagne...

Cette pensée était affreuse, je ne voulus pas m'y appesantir.

La femme qui m'avait reçue me demanda si je voulais qu'elle me servît à souper. J'étais partie de Paris sans dîner... La fatigue m'accablait, je me décidai à manger pour reprendre mes forces.

Cette femme sortit.

Le salon où je me trouvais était meublé avec

élégance, tendu de rouge et éclairé par de nombreuses bougies placées dans des candelabres dorés.

Je reconnus le goût de Gontran à certains détails; je n'osais croire encore que pendant long-temps peut-être j'habiterais cette demeure avec M. de Lancry.

Bientôt la femme qui m'avait ouvert m'apporta une petite table servie avec recherche, en me disant que M. de Lancry avait lui-même commandé le souper.

Je fus sensible à cette attention de Gontran, je renvoyai cette femme pour être seule et songer librement aux événements de la journée.

Après avoir pris quelques cuillerées de potage, mangé un blanc de poulet et bu deux ou trois verres d'eau rougie d'un peu de vin de Bordeaux, car j'avais une soif ardente (on verra pourquoi j'insiste sur ces puérils détails), je repoussai la table et je rapprochai mon fauteuil de la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu dans l'âtre.

L'orage grondait toujours sourdement, un vent violent s'était élevé, l'on entendait ses

longs et tristes gémissements. Au bout de quelque temps, je cédai à une violente fatigue morale et physique, mes paupières s'appesantirent malgré moi ; ne voulant pas encore céder au sommeil, je me levai brusquement ; je fis quelques pas, et je m'approchai par hasard d'une porte qui devait communiquer dans une pièce voisine.

Fût-ce le vent ou un effet de mon imagination, il me sembla entendre un profond et douloureux soupir derrière cette porte.

Je me reculai vivement, j'eus peur...

Il me vint un vague pressentiment de quelque malheur.

Je vis un cordon de sonnette à l'un des côtés de la cheminée ; j'y courus, je l'agitai violemment...

Personne ne vint.

Je sonnai de nouveau et plus fort... personne ne vint.

Une troisième épreuve fut aussi vaine...

Épouvantée du silence de mort qui régnait dans cette maison, je me jetai dans un fauteuil, en cachant ma figure dans mes mains.

Alors il me parut qu'un engourdissement

invincible me clouait à ma place, je sentais mes jambes alourdies, je crus qu'un sommeil invincible me gagnait.

Craignant de m'endormir, voulant absolument trouver ma femme de chambre, ou la personne qui m'avait servie, je surmontai ma frayeur, je pris une bougie sur la table et je m'avançai résolument vers la porte qui donnait sur l'antichambre.

Je mettais la main au bouton de la serrure lorsque je le sentis remuer avec un bruit sec et redoublé.

On fermait du dehors la porte à deux tours.

Dans ma subite épouvante, je secouai cette porte : impossible de l'ouvrir...

Frappée de stupeur, commençant alors à entrevoir vaguement les plus horribles machinations, j'allai à la fenêtre ; je l'ouvris, les volets étaient aussi barrés en dehors...

Eperdue, je courus à la porte derrière laquelle j'avais cru entendre un gémissement.

A cette porte apparut M. Lugarto.

CHAPITRE XVII.

RÉVÉLATIONS.

M. Lugarto était très-pâle; sa figure avait une expression d'infernale méchanceté que je ne lui avais pas encore vue.

— Ceux qui habitent cette maison me sont dévoués. Toutes ses issues sont fermées; il n'y a pas de puissance humaine qui puisse avant demain vous enlever d'ici.

Tels furent les premiers mots de cet homme.

Frappée de stupeur, je le regardais d'un air égaré sans pouvoir lui répondre.

Tout à coup, me réfugiant auprès d'une des fenêtres, je m'écriai :

— Ne m'approchez pas !... ne m'approchez pas!...

Il haussa les épaules, s'assit dans un fauteuil, et me dit :

— Causons... J'ai beaucoup de choses à vous apprendre.— Il tira de sa poche un portefeuille, qu'il posa sur une table. Asseyez-vous donc — ajouta-t-il — car ce sera long, et vous devez être fatiguée.

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de moi! — m'écriai-je en tombant à genoux sur un fauteuil, et j'adressai au ciel une prière fervente.

M. Lugarto feuilleta son portefeuille, y prit quelques papiers et me dit, en me les montrant :

— Voici qui va bien vous étonner... Mais procédons par ordre.

Encouragée par la pieuse invocation que je venais d'adresser à Dieu, je me relevai, je restai debout, je jetai un regard assuré sur M. Lugarto, et je lui dis :

— Il y a un Dieu au ciel et j'ai des amis sur cette terre.

— Sans doute; moi d'abord... Mais... si vous comptez aussi sur M. de Mortagne, vous avez tort; sa voiture s'est brisée à la descente de Luzarches. Il est resté sur la place, à demi-mort.

— Il était donc vrai !... cette voiture qui nous poursuivait...

— C'était la sienne... Oh! Fritz est un homme précieux... Je savais bien ce que je faisais en ordonnant à votre mari de le prendre...

Un moment atterrée par cette fatale nouvelle, je repris bientôt espoir en pensant que M. Lugarto ne pouvait être instruit du sort de M. de Mortagne.

— Vous mentez, monsieur — m'écriai-je.

— En admettant ce funeste événement, vous n'avez pu avoir aucun détail sur l'état de M. de Mortagne; Fritz ne m'a pas quittée.

— Aussi n'est-ce pas Fritz, mais un des deux hommes à qui j'avais donné l'ordre de suivre votre voiture à une assez grande distance depuis votre départ de Paris, qui m'a appris cette bonne nouvelle... Sans être militaire comme ce cher Lancry, je sais l'utilité des arrière-gardes. Voyez si cela m'a servi !...

S'apercevant que M. de Mortagne tâchait de vous atteindre, un de ces deux hommes est venu à fond de train prévenir Fritz, et moi ensuite ; l'autre *suivant* est resté à quelque distance de la voiture de M. de Mortagne pour l'observer ; témoin de la culbute de votre sauveur à la descente de Luzarches, il l'a vu retirer à moitié mort de son briska ; et mon fidèle serviteur est arrivé ici un quart d'heure après vous, laissant son cheval à quelque distance, pour ne pas éveiller vos soupçons... En un mot, la preuve que vous n'avez pas plus à espérer la présence de M. de Mortagne que je n'ai, moi, à la redouter, c'est que vous me voyez ici fort paisible, et prenant, comme on dit, mes coudées franches.

Ce que me disait M. Lugarto était malheureusement si probable, que je ne pus conserver aucune espérance ; je gémis en songeant à la fatalité qui me privait du secours que la Providence m'envoyait.

— Oh! c'est un rusé joûteur que M. de Mortagne — reprit M. Lugarto— lui et ce Rochegune, que l'enfer confonde, se sont attachés à mes pas depuis deux mois ; cachés dans

l'ombre, ils ont déjà fait échouer deux ou trois projets qui vous concernaient, ma toute belle ennemie! Ils ont corrompu des gens à moi que je croyais incorruptibles. Heureusement Fritz, il y a quelque temps, a déjà presque assommé ce Rochegune, lorsque celui-ci venait faire le pied de grue à la grille de votre jardin pour avoir des nouvelles de votre chère santé, pendant votre maladie.

— C'était!... lui!... mon Dieu! M. de Rochegune, c'était lui!... Un assassinat!...

— Allons donc! pour qui me prenez-vous? Une simple rixe... un bon coup de bâton sur la tête, rien de plus... Rochegune s'est bien donné de garde d'ébruiter cette affaire. Ce vertueux et philanthrope jeune homme savait, et moi aussi, qu'en portant sa plainte, il lui aurait fallu expliquer comment et pourquoi il venait chaque soir se mettre en faction à la grille de votre jardin... Cela pouvait vous compromettre; il devait se taire. J'y avais bien compté.

— Aussi lâche que traître et cruel — dis-je en joignant les mains avec horreur.

— Lâche, non; *nerveux*, oui. Que voulez-

vous? j'ai la faiblesse de tenir essentiellement à la vie. — C'est tout simple... je vous aime... et vous me faites chérir l'existence... A propos de cela... je dois vous paraître un adorateur joliment novice ou joliment froid... J'ai en mon pouvoir une femme charmante, la plus adorable femme de Paris, sans contredit, et je lui raconte tranquillement mes bons tours, au lieu de lui parler de ma flamme. Mais ne vous impatientez pas, je vais vous expliquer cette conduite qui vous semble peut-être un peu trop respectueuse... Vous voyez cette pendule, n'est-ce pas? Elle marque onze heures et demie... Eh bien!... avant minuit, vous serez endormie d'un sommeil profond, invincible... à minuit donc, vous serez en ma puissance... Tout à l'heure, en soupant, vous avez pris un narcotique infaillible, déjà même vous avez dû ressentir quelques symptômes d'accablement... maintenant, en attendant l'heure du berger... causons.

Je poussai un cri terrible... je me rappelai en effet l'espèce d'engourdissement passager qu'un moment auparavant j'avais attribué au sommeil et à la fatigue.

—Ayez pitié de moi.. — m'écriai-je en tom-

bant à genoux. — Cela est horrible... Que vous ai-je fait? mon Dieu ! grâce... grâce...

M. Lugarto se mit à rire aux éclats et me dit :

— Mais, madame, qu'avez-vous? que voulez-vous? que me reprochez-vous? En vérité... c'est incroyable... Je suis là, bien tranquille dans mon fauteuil, très-loin de vous, vous contemplant avec le plus profond respect, et, à vous voir ainsi suppliante, effarouchée, on dirait que je me conduis en Tarquin... Allons donc! belle Lucrèce, vous n'êtes pas juste... Savez-vous au moins que, si j'étais fat, je croirais que vous me reprochez ma réserve... pour provoquer mon audace...

J'interrogeai pour ainsi dire mes sensations avec une terrible anxiété ; je portai mes mains à mon front : il était brûlant; ma tête me sembla pesante, mes paupières étaient alourdies.

A chacune de ces fatales découvertes je frissonnais d'épouvante; j'étais à genoux, je voulus me relever: je sentis mes genoux fléchir sous moi.

— Mais cela n'est pas du sommeil ! — m'écriai-je désespérée. Non, c'est une agonie... une vivante agonie... Mais c'est affreux ! Oh !

mon Dieu!... mon Dieu! Est-ce une illusion?.. Mais, encore une fois... non... non... Je sens mes forces faiblir... un nuage s'étend devant mes yeux... Dieu du ciel! Dieu vengeur! ne viendrez-vous donc pas à mon secours?...

Hélas! soit que mon imagination, frappée par la révélation de M. Lugarto, hâtât les effets du narcotique que j'avais pris, soit qu'il agît naturellement, j'éprouvais une sorte de langueur, d'accablement invincibles... Malgré moi je tombai assise dans un fauteuil, auprès de la table où avait été servi ce funeste souper.

J'étais agitée d'un tremblement convulsif, je pouvais à peine parler; dans ma terreur, je faisais en vain à ce monstre des gestes suppliants.

— J'étais bien sûr de l'effet de mon breuvage... — reprit-il — je l'ai déjà essayé plusieurs fois. Bon, vous voilà assise, bientôt vous serez incapable de faire aucun mouvement... mais vous pouvez encore entendre pendant quelque temps... écoutez-moi donc, cela vous distraira.

J'entendais en effet, mais déjà vaguement. Il me semblait être le jouet de quelque

rêve horrible : j'avais les yeux fixes. Cet homme me paraissait alors presque doué d'une puissance surnaturelle.

Pendant un moment il garda le silence, il cherchait quelques papiers.

Le vent redoublait de violence en s'engouffrant par la cheminée. Je sentais une torpeur croissante envahir peu à peu toutes mes facultés ; par deux fois je voulus me lever, appeler du secours : les forces, la voix me manquaient.

— Je vous dis que c'est inutile — dit Lugarto, en haussant les épaules ; — mais écoutez-moi... vous allez connaître votre bien-aimé Gontran et savoir le sujet de mon aversion pour lui... Il y a deux ans... à Paris, j'avais découvert, dans la position la plus humble, une perle de grâce, un trésor de beauté, un cœur noble, un esprit enchanteur, une jeune fille adorable en un mot; je ne m'étais pas fait connaître à elle pour ce que j'étais. Cette jeune fille m'aima, mais elle ne voulut en rien faillir à ses devoirs... Irrité par la contradiction, j'en devins si éperdûment épris, je la trouvai si belle, si bonne, si ingénue, que j'aurais fait la folie de l'épouser, car c'était une de ces vertus

qui malgré leurs rigueurs attirent au lieu de repousser. L'enfer me fit rencontrer Gontran de Lancry ; je me liai avec lui, je lui confiai mon amour, mes projets : je le présentai à cette jeune fille comme mon ami le plus intime. Un mois après cette présentation, j'étais évincé, supplanté auprès d'elle ; il avait révélé mon nom, calomnié mes intentions, séduit cette enfant jusque-là si pure... La malheureuse s'est suicidée en se voyant plus tard abandonnée par Lancry... Voilà ce qu'il m'a fait... votre mari... il a flétri, souillé, tué le seul véritable amour que j'eusse peut-être éprouvé de ma vie! Il a du même coup et à jamais ulcéré mon cœur et mon orgueil en m'enlevant si dédaigneusement une conquête que j'aurais achetée au prix de ma main... c'est là ce que je ne lui pardonnerai jamais. Tenez, vous ne savez pas ce qu'il m'a fait souffrir, cet homme.

M. Lugarto me parut sortir de son ironie glaciale, en prononçant ces derniers mots avec un accent profondément ému.

— Vous avez au moins connu un sentiment généreux et pur — m'écriai-je. — Au nom de ce sentiment, de ce souvenir cruel mais

sacré, ayez pitié de moi... je le sens, mes forces m'abandonnent...

M. Lugarto répondit par un éclat de rire...

— Que vous êtes enfant... C'est tout simple... je vous fais prendre un narcotique, c'est pour qu'il agisse. Votre somnolence va augmenter ainsi jusqu'à ce que vous soyez tout à fait endormie. Pour en revenir à Lancry, si j'ai oublié la jeune fille, il m'est resté au cœur la rage d'avoir été sacrifié à Gontran, la soif de la vengeance. Si j'avais eu le courage de me battre avec Lancry, il me semble que je l'aurais tué, tant je le haïssais; mais je vous l'ai dit... je suis *nerveux*, j'ai attendu... Et puis la vengeance *se mange très-bien froide*, comme on dit vulgairement... D'ailleurs je ne sais quelle voix mystérieuse m'avertissait que tôt ou tard Gontran ne pourrait m'échapper. L'an passé, j'étais à Londres, il y vint; il apportait les derniers débris de sa fortune; il voulait jeter un certain éclat factice pour amorcer et épouser quelque riche héritière... J'allai franchement à lui; je commençai par rire du bon tour qu'il m'avait joué en m'enlevant cette jeune fille; il en rit aussi, fut ravi de voir que je prenais si bien

les choses, nous redevînmes intimes... Son mariage n'avançait pas; j'avais répandu le bruit de sa ruine et de ses desseins intéressés, ajoutant qu'il se moquait par avance des héritières qu'il s'attendait à prendre dans ses filets conjugaux. L'orgueil aristocratique des jeunes miss des trois royaumes se révolta contre les secrètes prétentions de cet insolent Français que j'avais dévoilées.

Enfin, malgré son beau nom, son esprit, sa charmante figure, avantages que j'abhorrais, ce cher Lancry ne put pas seulement parvenir à épouser quelque obscure héritière de la Cité... Mais, je le vois, le sommeil vous gagne de plus en plus — ajouta M. Lugarto — il n'atteint pas encore votre intelligence; c'est jusqu'à présent un engourdissement tout physique. Je continue, car je vois à l'expression de votre figure que vous m'entendez très-bien. Lancry avait donc épuisé ses dernières ressources en faisant cette chasse aux héritières... Son oncle, le duc de Versac, ne voulant plus lui donner un liard, votre cher Gontran allait être réduit aux expédients, lorsque le démon l'inspira. Il m'emprunta de l'argent pour la première fois;

de ce jour il était à moi. Je lui prêtai mille louis si facilement, il savait ma fortune si énorme, qu'il accepta sans scrupule, et qu'il revint à la charge. J'allai au-devant de ses désirs par un nouveau prêt plus considérable. La tête lui tourna, il me prit pour une vache à lait.

Dans son intérêt, je lui conseillai charitablement d'étaler de nouveau un grand luxe. On l'avait cru ruiné, on le verrait reparaître splendide; il annoncerait un héritage tout frais, et ne pourrait cette fois manquer d'accrocher quelque riche mariage. Quant à la dépense, j'étais là, j'avais trois ou quatre millions de revenus; une fois richement marié il me rembourserait. C'était une sorte d'entreprise pour laquelle je lui prêtais des fonds; je ne les lui réclamerais qu'après la réalisation des bénéfices. J'ai l'air d'un sot, n'est-ce pas? car, après tout, Lancry pouvait ne pas trouver à se marier, et je pouvais en être, moi, pour mon argent, quoiqu'il m'eût fait plus tard des obligations que j'ai là... Mais, pour la réussite de certain projet assez adroitement combiné, il me fallait lui inspirer une confiance aveugle dans ma générosité et dans mon amitié... Vous

allez voir que je plaçai bien mon argent... Toutes les fois que je lui avais prêté quelque somme considérable, je lui avais donné un simple bon signé de moi sur mon banquier : remarquez bien ceci. — Un jour je quittai brusquement Londres sans en prévenir Lancry et sans lui faire dire où j'allais. Je le savais alors sans argent. Je lui détachai un certain juif fort madré qui, sur sa signature, lui proposa une trentaine de mille livres. Lancry, comptant sur moi pour rembourser, signa. J'étais à Brighton, d'où je le surveillais... Mon projet était mûr... L'or est une baguette magique. Quelque temps après son emprunt, je fis sérieusement proposer à Lancry une héritière de plus de cinquante mille écus de rente. Je connaissais les parents de cette jeune fille ; ils avaient en moi toute confiance. J'avais garanti sur ma propre fortune que Lancry apporterait en dot plus de deux millions ; seulement j'engageai les parents à ne traiter la question d'argent qu'à mon retour. Par habitude, Lancry se donnait toujours effrontément pour millionnaire ; il vit la jeune fille, on l'accueillit, et l'on convint d'un jour pour régler les affaires d'intérêt. Lorsqu'on en

fut là, j'écrivis à Lancry de Brighton : sa réponse fut une demande de deux mille louis pour payer le juif, car l'échéance approchait; il y avait prise de corps; le créancier était impitoyable. Or, au moment de faire un mariage de cinquante mille écus de rentes, il eût été atroce pour Lancry d'être incarcéré, de voir ainsi avorter une si belle espérance.

La veille du jour du paiement arrive, j'avais tout calculé, l'anxiété de Lancry était horrible; mais, ô miracle du ciel, manne bienfaisante, j'adressai à Gontran par la poste, mais sans lettre d'envoi, remarquez bien encore ceci, un bon de deux mille louis de moi, payable à vue sur mon banquier, et ne renfermant que ces mots comme d'habitude : *Bon pour deux mille livres sterling. — Brighton. — Comte de Lugarto.* — J'écrivais seulement un mot à Lancry pour lui dire que je quittais Brighton, et que je lui ferais plus tard savoir où je serais. Je m'étais arrangé de manière à ce que le bon arrivât le soir par la poste. J'avais donné à Lancry un valet de chambre de ma main. Lancry met le bon dans un tiroir et sort sans ôter la clef, car il ne brille pas par l'ordre, votre ten-

dre époux ; le domestique prend le bon, selon mes ordres, et me le renvoie. Le lendemain Lancry cherche son bon... rien... il questionne son valet de chambre... rien. Celui-ci joue son rôle à merveille; il ne sait pas ce que son maître lui demande... Le juif arrive, veut son argent à toutes forces, menace de s'adresser à la famille de la fiancée et de faire ainsi manquer le mariage.

Lancry aux abois se voit au moment de perdre son héritière faute de ce maudit bon ; il éclate, il tempête ; dans sa colère il instruit son valet, dans lequel d'ailleurs il avait toute confiance, de l'atroce embarras où il se trouve. Mon drôle alors, suivant de point en point mes instructions, fait à son maître le raisonnement suivant, après mainte hésitation. « M. le comte » de Lugarto a envoyé à M. le vicomte un bon » de deux mille louis; il veut donc lui prêter » deux mille louis ; maintenant M. le vicomte a » égaré le bon. Où serait le mal si M. le vicomte » fabriquait un autre bon ? — Misérable !... un » faux ? — Mais puisque M. de Lugarto a en- » voyé un bon à M. le vicomte, et que ce bon » s'est perdu... c'est toujours la même chose.

» A qui cela fait-il du tort qu'on en fasse un » autre? »

Votre cher Gontran, après quelques scrupules de conscience, se rendit à cette belle rhétorique de faussaire ; une heure après, il présentait à mon banquier un faux bon de moi... Mais ceci vous réveille... — ajouta M. Lugarto en voyant que je me relevais par un effort presque désespéré.

— Vous mentez... vous mentez — m'écriai-je d'une voix affaiblie — Gontran est incapable d'une telle infamie...

Presque épuisée par ce mouvement, je retombai dans mon fauteuil.

De ce moment j'éprouvai une sorte d'hallucination étrange à mesure que M. Lugarto parlait; il me sembla voir son récit en action, les personnages qu'il évoquait apparaissaient et disparaissaient à ma vue, comme dans un rêve, avec la rapidité de la pensée.

— Je mens si peu en accusant Lancry d'être un faussaire — reprit M. Lugarto en me montrant un papier — que le *faux*, le voilà. Je reprends mon récit... J'en ai au plus pour les dix minutes de connaissance qui vous res-

tent. Depuis quelques jours mon banquier était confidentiellement prévenu par moi, et sous le sceau du plus profond secret, que Lancry, abusant de mon amitié, pourrait lui présenter de faux bons de moi, mais par égard pour le nom que portait ce misérable — disais-je — je priai mondit banquier de payer sans faire d'éclat, seulement de garder le bon et de bien constater le crime de M. de Lancry, me réservant de faire des poursuites si cet indigne ami ne s'amendait pas plus tard.

Ce qui fut dit fut fait; des témoins dont l'autorité était irrécusable, mais dont la discrétion était sûre, virent Lancry apporter le billet et en empocher l'argent. Les témoins signèrent avec mon banquier un procès-verbal que voici, et dans lequel j'ai fait toutes réserves pour l'avenir. Vous le voyez, je n'ai qu'à dire un mot pour faire condamner votre mari comme faussaire, car on obtiendra facilement son extradition.

Je cachai ma tête dans mes mains avec horreur.

— Ceci vous explique le secret de ma domination sur Lancry et sur beaucoup de per-

sonnes. J'ai une espèce de police à moi; je la mets à la piste de toutes les personnes sur lesquelles je veux agir, et c'est bien le diable si je ne découvre quelque tendre erreur ou quelque sordide action qui me les livre pieds et poings liés. Vous avez vu une preuve de ce savoir-faire dans ma domination sur la princesse de Ksernika et la duchesse de Richeville... Pour en revenir à Gontran, quoique le juif aux 30,000 fr. eût été payé, son mariage avec la riche héritière ne se fit pas. Je retirai ma garantie sans m'expliquer. Lancry, mis en demeure de justifier de la fortune qu'il prétendait avoir, ne put rien prouver; bien entendu on lui tourna le dos, et il retomba pauvre comme Job, ayant pour tout bien plus de deux cent mille francs qu'il me devait. C'était cher; mais son âme m'appartenait, comme aurait dit Satan... Lorsque Lancry s'est vu ainsi en mon pouvoir, il a jeté feu et flammes; mais que faire? se résigner, sous peine de la marque...

Ce fut alors qu'il reçut une lettre de son oncle qui vous proposait en mariage. Cela me ravit; ma vengeance allait se doubler, j'allais disposer de deux existences au lieu d'une...

Pour faire réussir ce beau projet conçu par mademoiselle de Maran et M. de Versac, je prêtai une centaine de mille francs à Lancry en avance d'hoirie sur votre dot, pour faire face aux dépenses imprévues et lui permettre de ne pas manquer cette belle affaire.

Le mariage se conclut. J'étais malade à Londres, sans cela je serais venu assister à la noce comme premier garçon d'honneur. Une fois rétabli, j'écrivis à Lancry qui savourait sa lune de miel à Chantilly... Je lui ordonnai de revenir à Paris sur l'heure. Il vous ramena, je vous vis, je vous aimai, et je me mis dans la tête de vous posséder... Or, ce que je veux... je le veux bien. Je déclarai à votre mari que je vous ferais la cour, il s'y résigna en enrageant.. Pourtant il comptait sur votre vertu et il avait raison... aussi m'avez-vous mis dans la nécessité de recourir comme on dit aux grands moyens. Vous savez le reste... jusqu'à la scène de l'autre jour à Tortoni... Sa mauvaise tête l'a emporté; exaspéré par le méprisant accueil de *Madame*, il a fait cette sortie, cette bravade ridicule à Tortoni... A deux heures du matin, il était chez moi, à genoux, pleurant, sanglo-

tant, suppliant, demandant grâce pour vous et pour lui... Il rabâchait des galères... je me suis encore laissé attendrir, à ces conditions : 1° Il fallait un duel, et j'étais trop *nerveux* pour en accepter un sérieux. Il serait donc convenu que nous serions *censés* nous être battus seulement avec des soldats pour témoins ; je serais encore *censé* avoir reçu un coup d'épée peu dangereux ; je me chargeais d'accréditer ce bruit ; ce qui s'est fait, et je passe *pour un crâne*... 2 Lancry devait immédiatement partir pour Londres où il est à cette heure. Avant son départ, sans que j'aie voulu lui dire dans quel but, je l'obligeai à vous écrire sous ma dictée la première lettre que vous avez reçue à Paris et qui vous a décidée à venir ici. Les autres lettres sont de moi, bien entendu, car votre mari n'est pas le seul qui sache contrefaire les écritures et faire des faux.

Je n'ai rien oublié, je crois... non... Maintenant qu'il vous reste encore un peu de connaissance, envisagez bien les conséquences de votre position ; depuis deux mois, le monde est persuadé que nous sommes ensemble du dernier mieux... si l'on en pouvait douter,

qu'on juge sur les faits... Vous êtes venue ici volontairement, vous avez voulu cacher ce voyage à votre tante, à M. de Versac, à madame de Ksernika, puisque vous leur avez écrit que vous alliez chez madame Sécherin à la campagne ; on croit que votre mari m'a blessé en duel, on pensera que vous êtes accourue ici aussitôt après son départ pour me consoler dans mes souffrances : comment le nierez-vous? où seront vos preuves? Mes fausses lettres, direz-vous; mais tout à l'heure, quand vous allez être complétement endormie, je vous prendrai ces lettres et je les brûlerai.

Invoquerez-vous le témoignage de vos gens? D'abord ils me sont dévoués, et puis ils diront ce qui est vrai, qu'ils ont agi d'après vos ordres, car vous seule avez ordonné le départ. Ce n'est pas tout; pour comble d'horreur... un de vos parents, un homme respectable, apprenant sans doute votre infâme conduite, se met à votre poursuite pour vous empêcher de vous perdre... Votre passion vous aveugle tellement, que de complicité avec un laquais vous faites tomber ce vertueux poursuivant dans un

piége abominable où il aura peut-être perdu la vie... Eh bien ! que dites-vous ? Je défie l'avocat le plus habile de contredire tout ceci... de vous empêcher d'être écrasée sous les apparences... sous le dernier et éclatant scandale : car je me suis arrangé de façon à ce que l'on sache bien que vous n'avez pas été du tout chez madame Sécherin, et que vous êtes venue ici me faire vos tendres et tristes adieux. Demain matin... (votre sommeil va durer au moins huit ou dix heures) je pars pour l'Italie, je vous laisse vous réveiller tout à votre aise, et écrire à Gontran, poste restante à Londres, de revenir vous consoler si ça l'amuse... J'emporterai toujours avec moi... ce précieux *faux*... ce fil infernal au bout duquel je tiendrai constamment l'âme de Gontran et la vôtre. Quant aux cent mille écus que votre mari me doit environ... et dont voici les titres, demain matin, après mon départ, vous les trouverez à vos pieds, déchirés en morceaux, car je suis galant homme et généreux.

Cette dernière infamie ranima le peu de force et de volonté qui existât encore en moi...

M. Lugarto se leva, regarda la pendule et

me dit : — Dans dix minutes vous serez à moi.

En faisant un mouvement désespéré pour me soulever du fauteuil où j'étais engourdie, mes yeux tombèrent sur un couteau.

Maintenant je me rappelle à peine les violentes pensées qui m'agitèrent en ce moment; soit que je voulusse échapper par la mort au déshonneur, soit que je crusse qu'une douleur, que la perte de mon sang peut-être, m'arracheraient de l'état affreux où j'étais plongée, je saisis ce couteau, je rassemblai toute mon énergie pour m'en porter un coup dans la poitrine ; la lame glissa et m'atteignit légèrement à l'épaule.

Ce mouvement fut si rapide que M. Lugarto ne l'aperçut pas.

Une voix bien connue s'écria avec effroi :

— Arrêtez, Mathilde !

Je me relevai toute droite par un mouvement presque convulsif, et je fis deux pas en étendant mes bras vers M. de Mortagne, car c'était lui...

Sortant d'une pièce voisine, il se précipita vers moi.

M. de Rochegune, qui l'accompagnait, saisit d'une main M. Lugarto au collet et ferma à double tour la porte par laquelle venaient d'entrer mes deux sauveurs.

CHAPITRE XVIII.

PUNITION.

J'éprouvai une telle commotion à la vue de M. de Mortagne et de M. de Rochegune, que je revins tout à fait à moi.

Peut-être aussi la légère blessure que je m'étais faite eut-elle une action salutaire en cela qu'elle remplaça une saignée, car je me sentis presque dans mon état naturel.

Pendant que M. de Mortagne pansait cette blessure, M. de Rochegune s'emparait des papiers de M. Lugarto, qui était devenu livide de terreur.

Alors seulement je m'aperçus que la figure de M. de Mortagne était meurtrie en plusieurs endroits. Ses habits, ainsi que ceux de M. de Rochegune, étaient souillés de boue.

Dans mon premier saisissement, je n'avais pas réfléchi à tout ce que ce secours avait de providentiel.

Plus calme, je remerciai Dieu de m'avoir sauvée.

Je ne pris qu'une part muette à la scène suivante, mais elle est restée gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables.

Tant qu'elle dura, quoique M. de Rochegune fût plus témoin qu'acteur, ses traits basanés et contractés eurent une expression peut-être plus menaçante, plus effrayante encore, que l'emportement de M. de Mortagne.

Toutes les fois que le regard de M. de Rochegune s'arrêta sur M. Lugarto, il sembla flamboyer; plusieurs fois je remarquai à la crispation nerveuse de ses mains qu'il faisait de grands efforts pour conserver un calme apparent. Toutes les fois aussi que ses yeux gris et perçants s'arrêtèrent sur M. Lugarto, celui-ci sem-

bla presque en proie à une fascination douloureuse.

Après m'avoir donné les premiers soins, M. de Mortagne m'établit dans un fauteuil et me dit :

— Vous allez maintenant, pauvre enfant, assister au jugement et à l'exécution de ce monstre... — Et il se retourna vers M. Lugarto.

— Mais, monsieur, que prétendez-vous donc me faire? Vous n'abuserez pas de votre force — s'écria celui-ci en étendant les mains d'un air suppliant.

— A genoux d'abord... à genoux...—lui dit M. de Mortagne d'une voix terrible; et de sa main puissante, il prit M. Lugarto par le collet et le força de s'agenouiller rudement sur le plancher.

— Mais c'est un guet-apens... un abus de...

— Tais-toi — s'écria M. de Mortagne.

— Mais...

— Un mot de plus, je te bâillonne.

M. Lugarto, accablé, laissa retomber sa tête sur sa poitrine...

— Ecoute bien — dit M. de Mortagne... — tu vas écrire à M. de Lancry que tu lui ren-

voies le faux qui peut le perdre : il m'est nécessaire qu'il croie que tu agis volontairement en lui rendant cette pièce, et que personne n'a été dans ton horrible confidence... Tu m'entends...

Un moment altérés, les traits de M. Lugarto reprirent peu à peu leur expression d'audace. Toujours agenouillé, il jeta un regard oblique sur M. de Mortagne et lui répondit :

— Vous me prenez pour un enfant, monsieur; vous pouvez me prendre ces papiers de force, mais je vous défie de m'obliger à écrire ce que vous voulez que j'écrive...

— Tu n'écriras pas?...

— Non...

— Non?...

— Encore une fois non... non.

M. de Mortagne garda le silence pendant un moment, jeta les yeux autour de lui, puis il dit tout à coup.

— Rochegune, donnez-moi l'embrasse du rideau ; est-elle solide?...

— Très-solide — dit M. de Rochegune, en ôtant un assez long cordon de soie de l'une des patères.

— Que voulez-vous faire? s'écria M. Lugarto en se levant à demi.

M. de Mortagne le rejeta à genoux.

— Te mettre ce cordon autour du front et le serrer au moyen d'un tourniquet... (ce manche de couteau sera parfait pour cela), et le serrer jusqu'à ce que tu cèdes... C'est un moyen de torture excellent que j'ai vu pratiquer dans l'Inde... Grâce à lui, les plus têtus obéissent.

— Vous ne ferez pas cela! s'écria M. Lugarto en tremblant — vous ne ferez pas cela... la justice... la loi...

— Je me charge de répondre à la justice, l'important est que tu écrives — dit M. de Mortagne avec un sang-froid effrayant, en faisant un nœud coulant au cordon de soie.

— Mais je ne me laisserai pas faire... mais...

— Regarde-moi bien... regarde... M. de Rochegune, regarde ensuite ta chétive personne, et tu verras si tu peux nous résister.

— Mais...

— Oh! finissons... Rochegune, prenez-lui les mains.

La figure de M. Lugarto devint hideuse de rage et de terreur.

Je mis mon mouchoir sur mes yeux ; une courte lutte s'engagea, au bout de laquelle j'entendis un cri perçant, puis ces mots d'une voix tremblante :

— Grâce... grâce... j'écrirai...

— Alors écris — dit M. de Mortagne.

— Vous abusez de votre force... vous êtes deux contre un... — murmura M. Lugarto.

— Écriras-tu ? écriras-tu ?...

M. Lugarto se résigna et écrivit ces quelques lignes que lui dicta M. de Mortague :

« J'ai fait trop long-temps durer la mauvaise » plaisanterie que vous savez, mon cher Lancry, » je vous renvoie le papier en question ; que ce » secret soit désormais entre vous et moi, car » car j'ai grande honte de tout ceci, je pars » pour l'Italie, adieu ! Tout à vous. »

M. Lugarto, après avoir écrit, signa.

— J'espère que c'est tout — ajouta-t-il — je cède à la force... Mais patience... patience...

— Tais toi... dit M. de Rochegune — combien M. de Lancry te doit-il d'argent?

— Voici les obligations de M. de Lancry

dans ce portefeuille — dit M. de Rochegune— trois cent vingt mille francs.

M. de Mortagne écrivit quelques lignes sur un papier, les remit à M. Lugarto, et lui dit : Voici un bon de cette somme sur mon banquier, payable à vue. Tu les feras toucher par ton correspondant.

Puis il déchira les billets de Gontran.

— Mais c'est indigne... mais il y a soustraction de pièces... mais...

— Et ce malheureux faux de Gontran? —dit M. de Mortagne sans lui répondre.

— Le voici — dit M. de Rochegune.

M. de Mortagne le joignit à la lettre que M. Lugarto venait d'écrire à M. de Lancry, et mit le tout dans son portefeuille.

En se voyant ainsi arracher le moyen de continuer les tortures de sa victime, M. Lugarto poussa un cri de fureur presque sauvage.

— C'est infâme, il y a contrainte... guet-apens.... violence !

— Mais tu veux donc que je te bâillonne ? — s'écria M. de Mortagne. — Je te défends de parler lorsque je ne t'interroge pas..... Ecris encore.

— Mais...

— Rochegune, donnez-moi le cordon...

M. Lugarto leva les yeux au ciel et obéit.

M. de Mortagne dicta ce qui suit à M. Lugarto :

« Je déclare avoir écrit de fausses lettres à » madame la vicomtesse de Lancry, en contre- » faisant l'écriture de son mari. Par ces lettres, » M. de Lancry invitait sa femme à se rendre » à l'instant auprès de lui, dans une maison » située près de Chantilly. Madame de Lancry, » ayant tombé dans ce piége infâme, est partie » aussitôt de Paris ; à son arrivée ici, elle a » trouvé une autre lettre de M. de Lancry, » également contrefaite par moi, dans laquelle » il priait sa femme de ne pas s'inquiéter, de » l'attendre, lui annonçant qu'il serait de re- » tour le lendemain. Madame de Lancry, épui- » sée de fatigue, a accepté le souper que je lui » avais fait préparer, j'avais mélangé un nar- » cotique dans tout ce qu'on lui a servi ; lors- » que l'effet de ce poison a commencé de se » manifester, je me suis présenté devant ma- » dame de Lancry, j'ai eu la barbarie de lui » annoncer qu'elle avait pris un narcotique et

» de lui faire constater de minute en minute
» l'influence croissante de ce breuvage, affir-
» mant à madame de Lancry qu'à minuit elle
» sera complétement endormie et alors en mon
» pouvoir... A cette horrible menace, madame
» de Lancry, préférant la mort au déshonneur,
» a rassemblé ce qui lui restait de force et de
» connaissance, a saisi un couteau et s'en est
» frappée. M. de Mortagne et M. de Roche-
» gune, qui étaient parvenus à s'introduire
» dans la maison, et qui, cachés, avaient été
» témoins de toute cette scène, sont, en ce
» moment, entrés dans la chambre; comme je
» suis aussi lâche que cruel!... »

— Je n'écrirai pas cela... — s'écria M. Lugarto en rejetant la plume.

Du revers de sa main, M. de Mortagne donna un vigoureux soufflet à M. Lugarto.

Celui-ci voulut se lever.

M. de Mortagne le maintint sur sa chaise et lui dit :

— Je veux te prouver à toi-même, ce que tu sais d'ailleurs de reste, que tu es un misérable lâche; je t'ai souffleté; je te dois une réparation. Voici des pistolets chargés, il fait un clair

de lune superbe, Rochegune sera notre témoin... Viens...

Et il saisit M. Lugarto par le collet en faisant un pas vers la porte, pendant que M. de Rochegune prenait des pistolets, qu'en entrant il avait déposés sur la table.

M. Lugarto écumait de rage, et paraissait en proie à une lutte violente.

— Allons... viens... — dit M. de Mortagne en voulant l'entraîner — viens... j'ai idée que je te tuerai... car Dieu est juste... Viens donc!

M. Lugarto se leva, fit un pas, mais la peur l'emporta sur le désir de venger son outrage; il retomba affaissé sur sa chaise, en disant à M. de Mortagne d'une voix altérée:

— Vous êtes un duelliste consommé; vous voulez m'assassiner... Je...

— Alors écris donc... que tu es un lâche, ou je te brise les os! — s'écria M. de Mortagne d'une voix terrible.

M. Lugarto courba la tête, reprit la plume, et continua d'écrire.

« Comme je suis aussi lâche que cruel...

— Ouvre une parenthèse... — ajouta M. de Mortagne.

» (Et si lâche qu'après avoir été tout à l'heure » souffleté par M. de Mortagne...

— Ecriras-tu !

M. de Lugarto hésita encore. Il se décida.

» Qu'après avoir été tout à l'heure souffleté » par M. de Mortagne, je n'ai pas eu le cœur » d'accepter le duel qu'il daignait m'offrir...)

—Ferme la parenthèse.

» J'ai déclaré et avoué les infâmies que je » viens d'écrire en tremblant de peur. —Je dé- » clare aussi avoir fait tomber M. de Roche- » gune dans un guet-apens dont Fritz Muller, » homme à mes gages, a été l'instrument, ainsi » que le démontrera l'instruction qui va être » provoquée par M. de Rochegune...

— Mais, — dit M. Lugarto en s'interrompant encore — puisque je consens à tout... épargnez...

— Te tairas-tu!... Écris : « Fait, signé et » déclaré vrai, sous l'empire de la terreur, que » les lâches de mon espèce ressentent toujours » en présence des honnêtes gens courageux.

» Lugarto. »

Après avoir signé son nom, M. Lugarto jeta sa plume et cacha sa tête dans ses mains.

—Maintenant écoute — continua M. de Mortagne. — Demain matin tu partiras pour l'Italie, et je te défends, tu m'entends bien... je te défends de remettre les pieds en France, à moins que je ne t'y autorise... je t'exile.

— C'est de la folie ! — s'écria M. Lugarto. — Après tout, je brave vos menaces, la loi me protégera, je resterai en France, si cela me convient...

— Écoute-moi — s'écria M. de Mortagne en se redressant de toute la hauteur de sa grande et robuste taille, et il appuya sa large main sur l'épaule de M. Lugarto, qui fut presque obligé de se courber sous cette puissante étreinte...

— Écoute-moi bien. Depuis quatre mois tu as été le mauvais génie de la plus adorable femme qui existe sur la terre; tu as fait tout au monde pour flétrir sa réputation, pour avilir son mari; tu as usé de la plus exécrable perfidie pour accréditer des bruits infamants; tu as voulu faire assassiner M. de Rochegune; tu as été faussaire pour attirer ici madame de Lancry. Toi et tes complices, vous avez été encore meurtriers en me faisant tomber dans un piége horrible; tu as été empoisonneur en fai-

sant prendre à cette malheureuse femme un breuvage qui devait te permettre d'ajouter un nouveau crime à tant de crimes... Voilà ce que tu as fait... entends-tu... entends-tu?..

L'air, la voix, l'accent de M. de Mortagne étaient si menaçants, que malgré son audace M. Lugarto n'osa répondre un seul mot.

M. de Mortagne ajouta avec une exaltation croissante, et me désignant à M. Lugarto :

— Tu ne sais donc pas que j'ai promis à sa mère mourante de veiller sur elle comme sur mon enfant? Tu ne sais donc pas quels dangers on court en attaquant ceux que j'aime ?... Tu ne sais donc pas que sans l'intérêt que j'avais à pénétrer quel était le mobile de la fatale domination que tu exerçais sur M. de Lancry, je t'aurais déjà chassé de France en te crossant de coups de pied, car tu sens bien qu'un homme comme moi qui veut s'acharner à la poursuite d'un misérable comme toi... vient à bout d'en délivrer la société... et qu'il n'y a pas de tribunaux qui fassent!... Et d'ailleurs—s'écria M. de Mortagne, ne se possédant plus — est-ce que tu n'es pas hors la loi! En vérité, je suis bien

bon de ne pas te tuer là comme un chien!... Est-ce que je n'en ai pas le droit?

— Le droit!...— s'écria M. Lugarto, effrayé de la violence de M. de mortagne.

— Oui, le droit... oui... j'ai le droit de te tuer... là... à l'instant. Mathilde est ma parente; tu l'attires ici à l'aide de fausses lettres; j'en ai la preuve... tu l'empoisonnes, j'en ai la preuve... tu vas commettre un crime exécrable, lorsque moi, son ami, son parent, j'arrive, je te surprends... je prends ce pistolet, je te l'appuie sur le crâne — et M. de Mortagne appuya en effet un pistolet sur le front de M. Lugarto — et je te fais sauter la cervelle. Eh bien! après? qui donc me blâmera?... quel tribunal osera me condamner? N'es-tu pas pris en flagrant délit?... ta vie ne m'appartient-elle pas, heim! misérable?...

Epouvanté de la fureur de M. de Mortagne, qui, s'exaltant peu à peu, ne se connaissait plus, et qui lui tenait toujours le pistolet armé sur le front, M. Lugarto joignit les mains avec terreur; sa figure se décomposa, il n'eut que la force de dire:

—Grâce... grâce... Prenez garde, mon Dieu! le pistolet est chargé...

Et il laissa retomber ses deux bras le long de son corps, comme s'il eût perdu tout sentiment.

M. de Rochegune lui-même, effrayé de l'exaspération de M. de Mortagne, lui dit :

— Ayez pitié de ce misérable.

— Eh ! a-t-il eu pitié de cette malheureuse enfant, lui, lui?... — s'écria M. de Mortagne.

— Grâce... mon Dieu.. je partirai quand vous voudrez... je vous le jure — murmura M. Lugarto à voix basse.

— Oses-tu bien faire ici un serment?... Ce n'est pas sur ta parole que je compte, mais sur la mienne, et je te la donne, entends-tu?... ma parole d'honnête homme, que tu ne remettras pas les pieds en France, et par une bonne raison que tu vas comprendre... Comme après tout il faut que tu sois puni de tes infamies, et que la voie légale ne peut me convenir; comme après tout tu es un faussaire, un meurtrier, un empoisonneur, et qu'on marque tes pareils d'un fer chaud, je veux aussi te marquer, moi...

entends-tu?... te marquer non pas sur l'épaule, mais sur le front... te marquer d'un T et d'un F, pour que cela se voie bien et toujours!... De la sorte, tu ne seras pas tenté de revenir en France, j'espère.

— Mais c'est le démon que cet homme! — s'écria M. Lugarto en joignant les mains avec terreur et en se levant à demi... — Mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous donc me faire encore? Ne m'avez-vous pas assez insulté, humilié?

— Je veux te marquer sur le front. La lame de ce couteau, rougie à la flamme de cette bougie, suffira pour rendre l'empreinte ineffaçable.

En disant ces mots, M. de Mortagne prit le couteau avec lequel je m'étais blessée et l'approcha de l'un des flambeaux.

M. Lugarto le regardait avec terreur; il courut à la porte.

Elle était fermée.

Il revint, se jeta à mes pieds et me dit d'une voix déchirante :

— Oh! pas cela... pas cela... madame...

ayez pitié de moi. Je vous ai offensée... J'ai été lâche, infâme, je partirai... Je partirai... Jamais je ne reviendrai... Mais pas cela... Oh! par pitié! pas cela!!!

Les traits de cet homme étaient bouleversés par la terreur, il pleurait, il tendait les mains vers M. de Mortagne.

Celui-ci, impassible, continuait d'exposer la lame du couteau à la flamme de la bougie.

— Mais vous, monsieur, vous serez moins impitoyable! — s'écria M. Lugarto en s'adressant à M. de Rochegune. — Je vous ai fait traîtreusement attaquer, je l'avoue. Je m'en repens, ayez pitié de moi, priez pour moi... Mais, au nom du ciel, pas cela... Pour la vie!.. Jugez donc, marqué pour la vie... sur la figure... Ah! c'est horrible!... c'est une idée infernale!

M. de Rochegune haussa les épaules et ne répondit pas.

— Madame, mais... vous... vous, ô mon Dieu! par le souvenir de votre mère que vous aimiez tant... madame, priez pour moi.

Malgré moi... malgré le mal horrible que

m'avait fait cet homme, je reculai devant la barbarie du châtiment.

— Mon ami, mon sauveur — dis-je à M. de Mortagne — laissez cet homme à ses remords; qu'il parte seulement, qu'il parte...

— Ses remords! — dit M. de Mortagne — est-ce que ses pareils ont des remords? La rage d'avoir au front l'empreinte d'un fer chaud, voilà le seul remords qu'il puisse connaître. Allons, Rochegune, le couteau est chauffé à blanc... attachons-lui les mains.

— Par pitié, laissez-le — m'écriai-je — je n'assisterai pas à cette torture horrible. Mon ami, je vous en supplie, une telle vengeance est indigne de vous et de moi.

Après avoir un moment regardé M. Lugarto qui, à travers ses sanglots, murmurait encore des prières et des supplications, M. de Mortagne lui dit :

— Grâce à cet ange de bonté, cette fois encore j'ai pitié de toi.

— Oh! votre main... votre main, laissez-moi baiser votre main! — s'écria M. Lugarto dans un élan de reconnaissance indicible, en se

traînant à genoux jusqu'auprès de M. de Mortagne.

Celui-ci se retira vivement, le repoussa du pied et lui dit :

— Mais je te jure que si tu oses revenir en France, ce que je ne fais pas maintenant je le ferai alors ; tu dois me connaître assez pour croire que je ne reculerai devant rien : moi et deux hommes déterminés, nous suffirons à cette exécution, et je saurai bien m'emparer de toi...

— Je vous promets de ne jamais revenir en France, tout est prêt pour mon départ, ma voiture viendra ici demain; au point du jour je partirai pour l'Italie ; je voyagerai jour et nuit, jusqu'à ce que je sois sorti de France, je vous le jure — dit M. Lugarto dont les dents se choquaient de terreur.

— Mathilde, mon enfant, vous avez besoin de repos — me dit M. de Mortagne — votre femme de chambre est là, vous n'avez plus rien à craindre. Venez, Rochegune va rester avec ce misérable. Demain, lorsque vous serez plus reposée, je vous dirai comment nous

avons découvert le mauvais dessein de cet homme.

Je suivis le conseil de M. de Mortagne, je me retirai dans la chambre qu'on m'avait préparée.

Bientôt je m'endormis d'un profond sommeil.

CHAPITRE XIX.

LES ADIEUX.

Le lendemain à mon réveil, je crus avoir fait un songe; mais la vive douleur que me causait ma blessure me rappela la terrible scène de la nuit précédente.

Mon premier mouvement fut de remercier encore Dieu qui m'avait sauvée, qui m'avait rendu Gontran.

Les mystères odieux qui m'avaient si longtemps affligée étaient éclaircis; je ne doutai plus que mon mari, désormais tranquille et rassuré, ne redevînt pour moi ce qu'il avait été dans les premiers jours de notre union.

J'attribuai à la funeste influence de M. Lugarto toutes les peines que Gontran m'avait involontairement causées. N'était-ce pas pour obéir à son mauvais génie qu'il s'était occupé de madame de Ksernika ?

D'abord, je l'avoue, je redoutais d'appesantir ma pensée sur l'acte fatal qui avait mis M. de Lancry dans la dépendance de M. Lugarto.

Pourtant, voulant en finir avec ces pénibles réflexions, j'envisageai courageusement la conduite de Gontran. Je cherchai à la pallier par tous les raisonnements possibles.

Hélas ! j'avais naturellement des principes trop arrêtés pour pouvoir trouver un milieu entre un blâme sévère ou une approbation coupable...

Je condamnai Gontran.

Un moment je fus atterrée en m'apercevant que cette funeste découverte ne portait pas la moindre atteinte à mon amour pour M. de Lancry.

Je fus presque effrayée d'aimer toujours passionnément un homme capable d'une action si mauvaise.

Je pleurai amèrement sur sa faute ; il m'était affreux de me sentir supérieure à lui, d'avoir non pas à lui reprocher, mais à lui pardonner... une bassesse.

Ce ressentiment devint si vif, si douloureux, que, par une étrange inconséquence que je puis à peine m'expliquer aujourd'hui, moi qui n'avais pu trouver une excuse honorable à son action honteuse, je fis tout au monde pour me persuader, par plusieurs analogies, que dans une situation pareille j'aurais agi comme Gontran.

Je ne saurais dire ma joie lorsque, après de longues, après de mûres réflexions plus paradoxales les unes que les autres, je me fus convaincue de cette sorte de complicité morale... Avec quel bonheur triomphant je reconnus que je n'avais plus le droit de blâmer Gontran.

Sans doute il y avait dans cet abaissement singulier de ma part une arrière-pensée de sacrifice, d'abnégation, dont alors je ne me rendais pas bien compte, et qui me guidait à mon insu. . . . . .

. . . . . .

Lorsque je descendis dans le salon, j'y trou-

vai M. de Rochegune; il rougit et me dit que M. de Mortagne donnait quelques ordres pour mon départ.

— J'étais hier si troublée, si souffrante — lui dis-je — que j'ai à peine pu vous exprimer toute ma reconnaissance. Vous et M. de Mortagne avez été mes sauveurs. Je n'oublie pas non plus que lors de ma maladie...

— Je vous en conjure, madame, ne parlons pas de ceci... Vous m'avez permis de me dire votre ami, j'ai agi comme votre ami.

— Ah! monsieur!... comment jamais reconnaître?...

— En me conservant toujours ce précieux titre... madame, en me permettant de continuer à le mériter...

Je ne sais pourquoi il me vint tout à coup à l'esprit cette idée pénible que M. de Rochegune, connaissant le secret de Gontran, se croirait peut-être le droit de juger sévèrement la conduite de mon mari.

Par une de ces bizarres correspondances de la pensée dont il y a tant d'exemples, M. de Rochegune ajouta à ce moment même :

— Et lorsque je vous prie, madame, de me

permettre de me dire de vos amis, j'ose croire que vous n'oubliez pas que je serai heureux aussi d'être *toujours compté parmi les amis de M. de Lancry*.

Je remarquai que M. de Rochegune appuya avec intention sur ces derniers mots. Je trouvai cette assurance si généreuse, elle répondait si noblement à mes craintes, que je ne pus m'empêcher de m'écrier vivement :

— O ! merci, monsieur, merci pour lui et pour moi !

M. de Rochegune, étonné de ce mouvement, me regarda... Nous nous entendions...

Il comprenait ma gratitude comme j'avais compris sa bienveillance pour Gontran.

Un doux et triste sourire effleura les lèvres de M. de Rochegune ; il me dit d'une voix émue :

— Il y a dans la vie de nobles jouissances, madame, le bien est trop facile à faire à ce prix...

Un silence de quelques minutes suivit ces paroles de M. de Rochegune.

J'en fus embarrassée ; par hasard, je levai les yeux sur lui : son regard était vague et dis-

trait, il semblait rêveur. Sa physionomie, ordinairement sévère et hautaine, avait une expression d'ineffable bonté. Ses cheveux noirs recouvraient à peine une cicatrice récente et profonde qu'il avait au front, et que j'avais déjà remarquée lorsqu'il était venu me voir pour la première fois après ma maladie.

Malgré moi, mes yeux se remplirent de larmes, en songeant que j'avais été la cause involontaire du guet-apens où était tombé M. de Rochegune en venant s'informer de mes nouvelles auprès de Blondeau. Voulant rompre le silence, je lui dis :

— Vous ne souffrez plus... de cette blessure que vous avez reçue...

En entendant ma voix, M. de Rochegune tressaillit et se hâta de me répondre :

—Je ne souffre plus, madame.—Puis, comme si ce sujet de conversation lui eût été gênant, il me dit d'un ton pénétré :

— Toute ma crainte maintenant est que ce misérable Lugarto, quoique hors de France, ne se venge de M. de Mortagne.

— Comment cela ?

— Ce matin cet homme est parti ; M. de

Mortagne a voulu le voir monter en voiture et lui faire une dernière recommandation... — Souvenez-vous... — lui a-t-il dit avec un geste menaçant.

— Pour votre repos, je ne me souviendrai que trop !!!—a répondu M. Lugarto ; à quelque distance que je sois... je saurai vous atteindre. — Et après avoir montré le poing à M. de Mortagne, il a ordonné aux postillons de partir à toute bride... Oh ! madame, il est impossible de voir quelque chose de plus hideux que la figure de cet homme au moment où il prononçait cette dernière menace : la haine, la vengeance, la terreur, la rage s'y confondaient dans une horrible agitation.

— Grand Dieu ! — m'écriai-je — il est capable, même en pays étranger, de comploter quelque perfide machination contre M. de Mortagne ; cet homme trouve dans sa richesse tant de ressources pour assouvir son infernale méchanceté !

— Je partage vos craintes — me dit M. de Rochegune—et malheureusement je suis obligé d'abandonner M. de Mortagne... Sans cela...

j'aurais veillé sur ses jours comme sur ceux de mon père...

— Et où allez-vous donc, monsieur?

— En Grèce, madame, faire la guerre contre les Turcs. C'est une noble et sainte cause à défendre... Et puis j'ai besoin de mouvement, d'agitation...

— C'est, dit-on, une guerre souvent terrible, sans merci ni pitié... — dis-je à M. de Rochegune avec intérêt.

— C'est une guerre comme toutes les guerres, madame — reprit-il avec un sourire mélancolique — l'on tue ou l'on est tué... Seulement, dans celle-ci, l'on meurt pour une généreuse et héroïque nation... et cette mort est belle et grande.

— Ce sont là de tristes pressentiments — lui dis-je — ne vous y appesantissez pas. Moi, j'ai l'espérance, la conviction même que vos amis vous reverront.

— Et je partage cette conviction, madame. L'on n'a pas le droit d'être indifférent à la vie lorsqu'on a la moindre chance de pouvoir être utile à ceux qu'on aime et qu'on respecte.

M. de Mortagne entra.

Il paraissait très-irrité.

— Je viens encore d'apprendre une autre infamie de ce Lugarto. Votre femme de chambre, que je viens de presser de questions et de menaces, m'a avoué qu'elle avait été placée chez vous par cet homme, et qu'afin d'empêcher votre excellente madame Blondeau de vous accompagner, cette créature avait, d'après l'ordre de Lugarto, mêlé une certaine poudre à son breuvage, ce qui avait rendu Blondeau assez malade pour qu'elle ne pût vous suivre.

— Mon ami, M. de Rochegune me dit qu'en partant M. Lugarto...

— Oui, oui... il m'a menacé... je m'attends bien à quelque tour diabolique, mais je serai sur mes gardes... Tout ce que je voulais, c'était de vous débarrasser de lui, et j'y ai réussi, je pense... Je regrette néanmoins de ne l'avoir pas marqué..... Ç'aurait été une garantie de plus.

— Et aussi un motif de haine et de vengeance de plus pour cet homme — lui dis-je. —

— Si l'on était arrêté par de pareilles craintes, on ne ferait jamais rien — dit M. de Mortagne. — Je sais bien contre qui j'ai à lutter... Mais il faut que je vous apprenne comment j'ai

suivi la trace de cette abominable machination... Quelque temps après votre retour de Chantilly, j'ai appris par Rochegune les bruits infâmes que Lugarto faisait courir sur vous ; j'étais malade, hors d'état de sortir... Le premier mouvement de Rochegune fut d'aller trouver Lugarto, de lui ordonner de se taire ; il le connaissait de longue main, il le savait très-lâche, il ne doutait pas qu'une vigoureuse menace ne l'intimidât ; je l'engageai à n'en rien faire, j'avais écrit à Londres pour avoir des renseignements sur la vie que M. de Lancry y avait menée avant son mariage.

Voyant que la conversation allait s'engager sur M. de Lancry, par un sentiment de convenance exquise dont j'appréciai toute la délicatesse, M. de Rochegune dit à M. de Mortagne :

— J'aurais quelques ordres à donner pour notre départ, je vous laisse.

Il me salua et sortit.

M. de Mortagne continua :

— On me dit qu'à Londres M. de Lancry avait dépensé beaucoup d'argent, et que, selon le bruit public, cet argent lui avait été prêté par Lugarto. En rapprochant ceci de quelques autres

circonstances, je devinai facilement que votre mari se trouvait dans la dépendance de cet homme, sans toutefois croire que cette dépendance fût rendue plus absolue, plus dangereuse encore par l'acte que vous savez ; j'engageai donc Rochegune à patienter et à attendre mon rétablissement. Un homme très-sûr qui me sert depuis vingt ans fit jaser quelques-uns des domestiques de Lugarto. J'appris par eux qu'ils avaient souvent entendu M. de Lancry, enfermé avec leur maître, supplier celui-ci de ne pas le perdre. Ce rapport me prouva qu'il s'agissait d'autre chose que d'une obligation d'argent ; je voulus pénétrer à tout prix ce secret et vous garantir des mauvais desseins de Lugarto. Il savait mon affection pour vous. Je m'aperçus bientôt que j'étais suivi, car cet homme, à force d'argent, s'est créé une sorte de police au moyen de laquelle il découvre une foule de secrets dont il use et abuse dans l'occasion, ainsi que vous l'avez vu à l'égard de madame de Ksernika et de madame de Richeville. Pour détourner ses soupçons, je quittai Paris ; ses espions perdirent mes traces : c'était à peu près à l'époque de votre maladie... Au bout de quelques jours je

revins m'établir à Paris dans un quartier éloigné : je n'en surveillais pas moins les démarches de M. Lugarto, je savais aussi bien que lui que les gueux sont corruptibles. Or, comme presque tous ses gens sont complices de quelques-unes de ses méchantes ou honteuses actions, il me fut possible d'acheter quelques-uns de ses domestiques : j'appris ainsi que depuis quelque temps il avait loué et fait meubler une maison isolée du côté de Chantilly... C'était celle où nous sommes... Je vins m'assurer du fait par moi-même, et reconnaître la position de cette demeure. Je savais que Lugarto contrefaisait les écritures avec une détestable habileté. Craignant quelque ruse, je vous fis dire par Rochegune de ne jamais quitter votre mari, supposant bien que Lugarto choisirait le moment de son absence pour vous jouer quelque tour infernal. La scène de Tortoni arriva, je n'en fus instruit que le lendemain par Rochegune ; j'envoyai chez vous, on me dit que vous veniez de partir pour aller chez Ursule, et que M. de Lancry était aussi en voyage ; j'envoyai chez Lugarto ; il était, dirent ses gens, retenu au lit, blessé d'un coup d'épée... reçu le matin même... Je connaissais l'homme,

je ne crus pas à ce coup d'épée, je fus avant toute chose frappé de votre isolement de Gontran ; une heure de retard ou d'hésitation pouvait tout perdre... si vous étiez véritablement allée chez madame Sécherin, vous ne couriez aucun danger, nous n'avions donc pas à nous occuper de cette hypothèse ; à tout hasard nous nous décidâmes à nous rendre ici. Nous allions vous atteindre à la descente de Luzarches, lorsque ce diable d'homme nous fit culbuter dans un tas de pavés : la chute fut terrible ; je restai quelques minutes sans connaissance...

— Mon ami... mon Dieu... et pour moi... toujours pour moi... tant de périls déjà courus.

— Ces périls-là ne comptent, ma pauvre enfant, que lorsqu'ils me font arriver trop tard... Cette fois, grâce au ciel, il n'en fut pas ainsi. Après quelques moments d'étourdissement, je revins à moi... J'en étais quitte, ainsi que Rochegune, pour quelques rudes contusions... Mais nos chevaux étaient incapables de marcher, notre postillon avait la jambe cassée, ma voiture était brisée... Nous comptions les secondes ; à pied, il nous fallait plus d'une heure pour nous rendre ici ; nous nous mîmes en

marche... Heureusement, au bout d'un quart d'heure, nous rencontrâmes les chevaux de retour qui vous avaient amenée ici. Aux détails que nous donnèrent les postillons, il n'y avait plus de doute, c'était bien vous. Nous prîmes, moi et Rochegune, les deux porteurs et nous partîmes bride abattue; en une demi-heure, nous étions à quelques pas de cette maison. Pour ne pas éveiller les soupçons, nous laissâmes nos montures assez loin. Toutes les fenêtres étaient fermées, mais on voyait de la lumière à travers les volets. Nous allions nous décider à frapper violemment à la porte, lorsqu'une croisée du rez-de-chaussée s'ouvrit; c'était votre femme de chambre qui sans doute voulait prendre l'air. Nous vîmes dans une salle basse une vieille femme et Fritz; d'un saut nous entrâmes dans cette salle, le pistolet à la main. Rochegune se mit à la porte, moi à la fenêtre. Ces misérables tombèrent à genoux, saisis de frayeur.

— Il doit y avoir un bûcher, une cave — leur dis-je — conduisez-nous-y, ou nous vous brûlons la cervelle.

— A droite, sous le vestibule, il y a la porte de la cave — me dit la vieille.

Cinq minutes après, Fritz et les deux femmes étaient renfermés. Nous entrâmes dans la chambre qui précède le salon où vous étiez ; nous entendîmes parler ; c'était Lugarto : il vous dévoilait toutes ses horribles machinations. Ces révélations pouvaient nous servir ; nous attendîmes jusqu'au moment, pauvre femme, où vous vous êtes si courageusement blessée...

— Noble et généreux ami — dis-je à M. de Mortagne en serrant ses mains dans les miennes... — toujours... toujours là... lorsqu'il s'agit de me secourir ou de me sauver !

— Oui, sans doute, toujours là... Sans vous quel intérêt aurais-je dans la vie ? Mais dites-moi, mon enfant, il faut aujourd'hui même mettre à la poste cette lettre pour votre mari ; il la trouvera à son arrivée à Londres ; elle lui apportera ce malheureux faux et lui rendra sa liberté. Pour déjouer les méchants propos de Lugarto et expliquer votre départ de Paris, afin que votre mari n'ait aucun soupçon de ce qui s'est passé cette nuit, vous allez partir pour la terre de madame Sécherin. Une fois là, vous écrirez à votre mari que, ne voulant pas rester à Paris sans lui, vous êtes allée passer chez Ursule

le temps de son absence. Vous adresserez votre lettre chez vous, à Paris ; à son arrivée il la trouvera.

— Mais, mon ami, pourquoi ne pas tout dire à Gontran ?

— Pourquoi ? pauvre enfant ! parce que du moment où votre mari vous saura instruite de la bassesse qu'il a commise, il vous haïra... il aura à rougir devant vous... et jamais il ne vous pardonnera *sa faute*.

— Ah ! pouvez-vous croire ?

— Écoutez, Mathilde... je ne veux pas récriminer, je ne veux voir dans M. de Lancry que l'homme que vous aimez ; votre noble et sainte affection le sauvegarde à mes yeux ; mais enfin... soyez juste, lorsqu'il vous savait si malheureuse de cette hideuse intimité avec un homme qu'il méprisait, qu'il haïssait autant que vous, a-t-il eu le courage de vous faire ce fatal aveu ? Non, il a préféré laisser s'accréditer sur vous les bruits les plus infamants.

— Mais rompre ouvertement avec M. Lugarto, c'était se perdre.

— Mais c'était sauver votre réputation à vous, malheureuse femme, innocente de toutes ces

vilenies... Si votre mari n'avait pas été un abominable égoïste, il aurait courageusement bravé les conséquences de sa faute, au lieu de vous laisser avilir aux yeux du monde... Après cette scène de Tortoni, qui révélait au moins de sa part une lueur de généreuse indignation, n'a-t-il pas de nouveau souscrit à toutes les exigences de Lugarto? Ne vous a-t-il pas, pour ainsi dire, lâchement abandonnée à ses infâmes tentatives. Tenez, Mathilde, pauvre et chère enfant! il faut tout le respect, toute l'admiration que m'inspire votre dévouement pour m'empêcher de dire ce que je pense... je ne veux pas vous attrister encore... Seulement, croyez-en mon expérience, ne dites jamais à Gontran que vous avez son secret... Cet aveu vous serait fatal... Je vous le répète, l'homme qui, dans les terribles circonstances où vous vous êtes trouvée, n'a pas eu assez de confiance dans votre cœur pour tout vous avouer, serait impitoyable s'il vous savait instruite d'un mystère qu'il a caché avec tant d'opiniâtreté.

— Mais enfin, si par hasard Gontran découvre mon séjour dans cette maison?

— J'y ai songé... J'ai aussi songé que par

une nouvelle méchanceté dont je ne puis concevoir le but, Lugarto pourrait tout écrire à votre mari, alors cette déclaration signée de lui, mon témoignage, celui de Rochegune suffiraient pour vous mettre à l'abri de toute calomnie, car il faut tout prévoir...

— Je suivrai vos conseils — dis-je à M. de Mortagne en soupirant. — Pourtant, je vous l'avoue, il m'en coûte de cacher quelque chose à Gontran...

M. de Mortagne, sans me répondre, me prit les deux mains, et me regarda quelques moments en silence.

Sa figure si caractérisée avait une expression d'attendrissement inexprimable. Malgré lui, il pleura... Je ne saurais dire combien je fus profondément touchée en voyant couler les larmes de cet homme si énergique et si résolu.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, mon ami ? — m'écriai-je, sans pouvoir non plus retenir mes larmes.

— Je ne vous vois pas encore heureuse pour l'avenir... Pauvre enfant.., votre mari est délivré d'une épouvantable domination, votre fortune est rétablie... M. de Lancry a des torts cruels

à se faire pardonner, et le repentir doit rendre meilleures encore les âmes naturellement bonnes... Pourtant, je crains, je ne suis pas rassuré...

— Ce sont de vaines terreurs, mon ami... votre affection pour moi s'alarme à tort... croyez-moi.

— Hélas! je voudrais me tromper — me dit M. de Mortagne en secouant tristement la tête.

— A propos — lui dis-je — cette somme considérable que vous avez remboursée pour nous... il est entendu, n'est-ce pas, que nous vous la rendrons.

— Écoutez, Mathilde, j'ai environ soixante mille livres de rente ; pendant les années que mademoiselle de Maran m'a fait passer sous les plombs de Venise, j'ai fait des économies forcées ; j'ai peu de besoins, j'emploie presque tout mon revenu à soulager de nobles et obscures infortunes ; je n'aurai pas d'autres héritiers que vous, cette somme est donc une avance d'hoirie.

— Mon ami ! pourtant...

— Ecoutez-moi encore, votre contrat de mariage a été si déloyalement fait, que vous, qui

apportez toute la fortune dans la communauté, vous n'avez droit à aucune réserve : votre mari peut vous dépouiller ou vous ruiner complétement. Heureusement je suis là... ma fortune garantit votre avenir.

— Mon ami... n'ayez pas ces craintes ; je vous assure que Gontran est revenu de ses goûts de faste... il ne joue plus...

— L'état de maison que vous tenez à Paris était déjà beaucoup trop considérable pour votre fortune ; je suis sûr que lorsqu'il se verra débarrassé de Lugarto, M. de Lancry se jettera de nouveau dans de folles dépenses... Vous avez encore maintenant net cent mille livres de rentes, votre hôtel payé ; eh bien ! en cinq ou six ans d'ici, votre mari peut avoir tout dissipé. Je connais les prodigues.

— Mais, mon ami...

— Mais, mon enfant, il n'a pas été arrêté, retenu par la honte de commettre un faux, pour se procurer de l'argent... Quel frein l'arrêtera lorsqu'il n'aura qu'à puiser à pleines mains dans votre fortune ?... Pardon... Mathilde... je vous afflige ; mais il est de ces vérités sévères qu'il faut oser dire... Jamais je

n'ai failli à ce devoir, jamais je n'y manquerai... Je vous en conjure, résistez autant que vous le pourrez aux prodigalités de votre mari ; pour vous, pour lui-même, ayez cette résolution... Moi, je ne veux lui rien dire ; je réserverai mon influence pour les cas extrêmes. Il est violent, emporté ; il est impatient des remontrances : peu m'importe, lorsque votre intérêt voudra que je parle... je parlerai, et de façon à être entendu et écouté, je vous en réponds. Allons, adieu, mon enfant... Au moindre événement, écrivez-moi à Paris; à tout jamais comptez sur moi... et sur Rochegune... Quant à celui-ci, que Dieu me le conserve... car il s'en va faire une terrible guerre, et il n'est pas homme à s'y ménager... Adieu, encore adieu ! Je vous enverrai Blondeau chez madame Sécherin ; un de mes gens qui m'accompagnait hier, et qui vient d'arriver avec ma voiture, vous suivra. Il m'appartient depuis long-temps, c'est vous garantir sa sûreté. Vous pouvez avec lui prendre cette femme que vous avez amenée ; mais, à l'arrivée de Blondeau, chassez-la; et à votre retour à Paris, faites maison nette, de peur qu'il ne reste parmi vos gens quelque

dangereuse créature de Lugarto; puis ne remontez votre maison qu'avec des gens parfaitement bien recommandés. Allons, encore adieu.

Une dernière fois, j'embrassai cet excellent ami en versant de douces larmes.

Je serrai affectueusement les mains de M. de Rochegune, et je partis pour la Touraine, me faisant une fête de surprendre Ursule par ma visite inattendue.

CHAPITRE XX.

LA FAMILLE SÉCHERIN.

La propriété de M. Sécherin, qu'il habitait alors avec Ursule, était située à Rouvray en Touraine, sur le bord de la Loire.

Je fus obligée de repasser par Paris, je m'y arrêtai afin de mettre moi-même à la poste la lettre de M. Lugarto pour Gontran, lettre qui allait combler mon mari de joie et le délivrer de l'odieuse influence dont il avait si long-temps souffert.

Nous étions à la fin du mois de juin.

Je voyageai très-rapidement; à mesure que

je m'éloignais de Paris, il me semblait que je respirais plus librement : la vue des riantes campagnes que je traversais me calmait, me faisait du bien ; mon cœur se dilatait, j'allais revoir l'amie de mon enfance...

Après tant de cruelles secousses, j'allais goûter le repos des champs, je me faisais une fête de partager pendant quelque temps la vie simple, paisible, d'Ursule et de son mari.

Depuis assez long-temps, je n'avais reçu aucune lettre de ma cousine.

Dans ses dernières lettres, elle continuait de se plaindre de son sort, mais elle le supportait avec une résignation mélancolique.

Je connaissais l'exaltation du caractère d'Ursule, la bonté de son mari, aussi n'étais-je pas très-inquiète.

Je ne lui avais pas écrit un mot de ce qui avait bouleversé ma vie depuis quelque temps ; j'étais décidée à ne lui faire à ce sujet aucune confidence : ce n'était pas mon secret à moi seule, c'était aussi le secret de Gontran.

J'arrivai à Rouvray par un beau soleil couchant, par une ravissante soirée d'été.

Je laissai à gauche de grands bâtiments où

était établie la manufacture de M. Sécherin. J'entrai dans une belle avenue de tilleuls qui conduisait à la maison d'habitation.

A peine ma voiture était-elle à la moitié de cette allée, que j'aperçus Ursule.

Les chevaux s'arrêtèrent, on ouvrit la portière, je me précipitai dans les bras de ma cousine.

Il est impossible de peindre sa joie, son étonnement surtout; elle m'embrassait, me regardait comme si elle ne pouvait en croire ses yeux, puis elle m'embrassait encore.

— Comment c'est toi? c'est toi? — me disait-elle. — Quelle douce surprise!

— Ursule! oui, c'est moi, moi ta sœur, je viens passer ici quelques jours dont je puis disposer pendant que mon mari est en Angleterre.

— Quelle ravissante idée tu as eue là, Mathilde! combien j'en suis reconnaissante. Quel dommage seulement que notre pauvre maison soit si peu digne de te recevoir.

Je haussai mes épaules en souriant.

— Et ton mari, où est-il? comment va-t-il?

— Très-bien — me dit Ursule.

Après cette effusion de reconnaissance, j'examinai ma cousine; elle me parut encore plus jolie que par le passé.

— Tu es heureuse, car tu es charmante — lui dis-je.

— Heureuse — reprit-elle, avec un accent qui devint presque subitement plaintif...—Heureuse ?... Oui, je suis heureuse;—et elle étouffa un soupir. — Mais c'est à toi... qu'il faut parler de bonheur.

— Oh! oui — m'écriai-je — en ce moment surtout; tu ne sais pas combien je jouis du plaisir de te revoir, tu ne sais pas tout ce que j'attends de ces jours que je viens passer auprès de toi.

J'avais mis mon bras sous le bras d'Ursule, et nous cheminions vers la maison.

Cette habitation était assez grande; le jardin qui l'entourait, symétriquement disposé en carrés, en quinconces, et bordé de grandes allées de charmilles régulièrement taillées à l'ancienne mode française, avait un aspect calme et grave; au bout d'une de ces longues voûtes de verdure qui aboutissait à une terrasse, on apercevait la Loire.

— Tu trouves cette demeure bien provinciale, bien vulgaire, n'est-ce pas? — me dit Ursule — Mais M. Sécherin, ou plutôt sa mère, ne veut rien y changer, sous le prétexte qu'elle était ainsi du temps de feu M. Sécherin père, ce qui n'empêche pas cette habitation d'être très-laide, comme tu peux le voir. Et cet affreux jardin français, ne dirait-on pas un jardin de couvent? comme il est triste et sombre!

— Mais non, tu calomnies cette maison, ma chère Ursule; je trouve ce jardin très-beau et très-noble, et puis vous avez, ce me semble, une terrasse sur les bords de la Loire; comptes-tu cela pour rien?

— Toujours indulgente et bonne, pauvre chère Mathilde.

— Non, vraiment, je t'assure que tout ici me plaît beaucoup. C'est si calme, si tranquille.

— Oh! pour du calme il y en a beaucoup; heureusement on n'entend pas le bruit étourdissant des machines de la fabrique de M. Sécherin.

— Ce sont ces grands bâtiments qu'on voit en entrant, n'est-ce pas? Mais c'est un établissement magnifique.

— Magnifique... comme une fabrique. Il n'y a rien de plus triste au monde... si ce n'est d'entendre sans cesse parler des résultats merveilleux de cette même fabrique, du nombre d'ouvriers qu'elle emploie, de son importance dans le pays, etc. Il faudra, ma pauvre Mathilde, te résigner à supporter souvent ces conversations-là. Quel changement pour toi, habituée à cette brillante vie du monde que, hélas! je n'ai fait qu'entrevoir avant de venir m'enterrer ici.

Je regardai Ursule avec un air de reproche.

— Ma sœur, ma sœur — lui dis-je — je crains d'avoir encore à te gronder; je suis sûre que tu médis de ton bonheur... Ah! crois-moi, ce monde... ce monde dont nous nous faisions de si brillantes imaginations, ce monde est bien triste et bien méchant. Combien je préférerais à ses faux plaisirs l'existence paisible que tu mènes ici.

Ursule me regarda avec surprise.

— Toi... toi — me dit-elle — tu envierais mon sort... Tu es donc bien malheureuse, Mathilde?... Que t'est-il donc arrivé? Tu m'as donc caché quelque chose?

— Non, ma chère Ursule — me hâtai-je de répondre — mais je t'assure que les plaisirs du monde étourdissent, mais ne remplissent pas le cœur; tu le sais, j'ai toujours été un peu sauvage, même chez mademoiselle de Maran; j'aimais mieux passer avec toi nos soirées dans notre chambre que de rester dans le salon.

— Combien je reconnais ta bonté, ta délicatesse habituelle — me dit Ursule — tu feins d'envier mon sort pour me le faire trouver désirable; mais viens que je te conduise dans ton appartement, tu excuseras cette modeste hospitalité.

Nous entrâmes dans la maison.

Tout était simple, mais tenu avec une extrême propreté. Nous montâmes un grand escalier carrelé, à rampe de bois massive; il aboutissait à un long corridor, où s'ouvraient plusieurs portes.

Ursule en ouvrit une; je traversai une petite antichambre, et je me trouvai dans une très-grande chambre à antiques boiseries grises. Au fond était un lit à baldaquin avec des rideaux de toile de Perse à sujets chinois rouges sur fond blanc. Au-dessus des portes et de la che-

minée on voyait des panneaux peints et représentant des pastorales dans le goût de Watteau. C'étaient des arbres d'un vert tendre, un beau ciel d'azur, des bergères en jupes roses, des bergers en habits bleu céleste, ayant à leurs pieds des moutons d'un blanc de neige qui portaient à leur cou de larges rosettes de rubans.

Je ne puis dire combien je me sentis réjouie à l'aspect de ces bergerades, un peu maniérées sans doute, mais dont le calme souriant et champêtre reposait délicieusement ma pensée. De grandes fenêtres à petits carreaux s'ouvraient sur le jardin et dominaient la Loire. Une commode et un secrétaire en bois des îles, semés de marqueterie verte et rose; des meubles peints en gris, et aussi recouverts de toile de Perse rouge et blanche, complétaient l'ameublement de cette chambre.

Ursule paraissait honteuse de cette simplicité, qui me ravissait. Je ne trouvai rien de plus gai, de plus riant. Deux autres pièces meublées dans le même goût, dont l'une pouvait servir de petit salon, dépendaient de cet appartement.

— Vraiment — me dit Ursule — tu ne te trouveras pas trop mal établie?

— Je m'y trouve si bien que, si M. de Lancry veut rester ici quelque temps lorsqu'il viendra me chercher, je te préviens que tu auras beaucoup de peine à nous renvoyer de chez toi.

— Allons, je te crois, ma bonne Mathilde ; toute ma peur est que tu ne t'ennuies bientôt de cette vie que tu pares, j'en suis sûre, de tout le prestige de ton imagination ; je crains aussi que la compagnie de ma belle-mère, madame Sécherin, ne te paraisse bientôt insupportable.

— Mais ton mari la disait la meilleure des femmes.

— Les fils sont toujours indulgents; tu la verras; elle est sans esprit, sans usage, d'une dévotion outrée, d'un entêtement qui serait une incroyable fermeté de caractère si elle avait autant d'intelligence que de volonté; jamais ni moi ni son fils nous n'avons pu obtenir d'elle de faire le moindre changement à cette maison, d'augmenter le nombre de ses domestiques, d'améliorer leur service. Son éternel refrain est : *Feu mon pauvre Sécherin trouvait que c'était bien comme ça.* Aussi, Mathilde, toi qui as, dit-on, une des meilleures et des plus

élégantes maisons de Paris — me dit Ursule en rougissant de confusion — ne te moque pas trop de nous en nous voyant à table servies par deux grosses paysannes tourangelles : c'est une manie de ma belle-mère à laquelle rien au monde n'a pu la faire renoncer.

Je regardai ma cousine sans pouvoir lui cacher ma tristesse.

— Comment, Ursule, tu me connais assez peu pour me croire capable de remarquer seulement de telles misères? Est-ce qu'avant toute chose je ne songe pas au plaisir d'être près de toi?

Sept heures sonnèrent.

— Je vais vite t'envoyer ta femme de chambre — me dit Ursule; — madame Sécherin soupe exactement à huit heures. Oui, elle soupe, car rien n'a pu lui faire changer ses habitudes gothiques, et elle aurait assez peu d'usage pour se mettre à table sans toi, si tu n'étais pas prête.

— Et j'en serais désolée, ma bonne Ursule, car ta belle-mère verrait peut-être un manque d'égards de ma part dans mon inexactitude ; et tu le sais, je ne trouve rien de plus respectable que les habitudes de famille.

Ursule sortit ; ses craintes, ses remarques me chagrinèrent pour elle.

Elle semblait presque humiliée, pour ne pas dire dépitée de la simplicité de sa réception, et l'on eût dit qu'elle songeait plus encore à sa vanité qu'à moi-même.

Maintenant je me souviens que ma cousine, tout en me protestant de sa joie, du bonheur qu'elle avait à me revoir, me parut contrariée de ma venue ; d'abord j'attribuai sa contrainte aux puérils motifs que j'ai dits. Je devais bientôt savoir la véritable et misérable cause de son embarras.

Je m'habillai très-vite et le plus simplement possible.

Ursule frappa à ma porte.

— Tu excuseras ma belle-mère de n'être pas venue te voir, mais elle marche difficilement, et il lui aurait été très-pénible de monter l'escalier. Mon mari arrive à l'instant de la fabrique, il va nous rejoindre au salon.

— Descendons vite, car je suis décidée à faire la conquête de ta belle-mère — dis-je en riant à Ursule.

— Oh ! tu auras bien de la peine, j'ai eu beau

lui rappeler ton rang, la position de ton mari, lui parler de votre élégance, de votre richesse, elle ne m'a pas paru disposée à faire plus de frais pour toi qu'elle n'en fait pour une bourgeoise de notre sous-préfecture. Tu excuseras ce manque d'éducation, n'est-ce pas?

— Cette simplicité me donne au contraire encore meilleure opinion de ta belle-mère, ma chère Ursule, et il faut absolument que je réussisse à lui plaire...

Nous descendîmes, nous entrâmes dans une salle à manger où le couvert était mis, puis dans un salon où se tenait madame Sécherin.

Je me souviens des moindres détails de cette scène, car elle me frappa beaucoup par l'harmonie qui existait pour ainsi dire entre madame Sécherin et les objets qui l'entouraient.

J'avais eu de telles agitations que je devais surtout trouver un charme infini dans tout ce qui rappelait des idées de calme, de tranquillité.

Les fenêtres et les portes vitrées de ce salon s'ouvraient sur un parterre émaillé de fleurs. Un lustre de cristal de roche, soigneusement entouré d'une gaze blanche, descendait d'une énorme poutre qui traversait le plafond ; çà et

là pour tout ornement étaient accrochés à la boiserie grise plusieurs cadres dorés renfermant des têtes d'étude dessinées au crayon par le mari d'Ursule lorsqu'il apprenait le dessin au collége de Tours, et offertes à son père ou à sa mère pour le jour de leur fête, ainsi que le témoignaient des dédicaces écrites d'une magnifique écriture.

Sur le marbre de la cheminée, on voyait une pendule et des candélabres en bronze doré, recouverts de gaze comme le lustre; deux consoles en bois d'acajou placées entre les fenêtres, des fauteuils et deux canapés garnis de housses de bazin blanc, composaient l'ameublement de cette pièce carrelée en rouge et cirée avec une minutieuse propreté.

Madame Sécherin était assise dans une bergère placée dans l'embrasure d'une des fenêtres ouvertes et au-dessous de laquelle s'étendait un beau massif de rosiers en fleurs. Un vieux et gros perroquet gris à collier rouge se promenait gravement sur le rebord de cette croisée.

La belle-mère d'Ursule filait sa quenouille au bruit mesuré de son rouet.

C'était une femme de soixante-dix ans envi-

ron, vêtue d'une robe noire et coiffée d'une sorte de bavolet de batiste sans aucune garniture, qui encadrait étroitement son front pâle et ses joues creuses et ridées.

Au premier abord, cette physionomie paraissait seulement simple, douce et grave ; mais en l'observant plus attentivement, on y découvrait une grande expression de fermeté, tandis que son regard calme, mais profond et scrutateur, révélait une longue habitude d'observation.

Je fus à l'instant persuadée qu'Ursule était prévenue contre sa belle-mère, ou qu'elle la jugeait mal.

Ce qui me prouva surtout que madame Sécherin n'était pas une femme vulgaire, c'est qu'elle m'accueillit avec une dignité affable et sans aucun embarras.

Lorsque j'entrai elle se leva péniblement en s'appuyant sur les bras de sa bergère, me fit un salut affectueux et me dit :

— Vous êtes bien bonne, madame, d'être venue voir ma bru : nous ferons ce que nous pourrons, mon fils et moi, pour que vous vous plaisiez ici.

— Comment ne m'y plairais-je pas, madame?

je suis avec une sœur que j'aime et dont j'estime beaucoup le mari, et vous m'accueillez avec une cordialité qui me fait espérer davantage encore.

— Je me sens très-disposée à vous aimer, mon fils m'a dit que vous étiez une brave et honnête dame : les braves gens aiment les braves gens ; j'espère que vous serez contente avec nous.

— Je n'en doute pas, madame.

—Nous sommes sans façon—dit madame Sécherin en se remettant à son rouet ;—nous vivons à l'ancienne mode... comme du temps de mon mari. Je n'aurais pas pu changer des habitudes qui ont été les siennes pendant tant d'années.

— Je comprends cette religion des souvenirs, madame, et je l'admire ; ainsi l'absence d'un être aimé se sent encore davantage... il n'y a rien d'amer dans ces regrets ; ils sont adoucis par l'espérance d'être un jour réunis à ceux que nous pleurons.

Madame Sécherin me regarda pendant un instant avec intérêt et me dit : — Les bons cœurs entendent les bons cœurs ;—puis elle soupira, garda quelques moments le silence, et re-

prit, comme si elle eût voulu changer le cours de ses pensées :

—Voici nos habitudes de Touraine, madame : nous déjeunons à neuf heures, nous dînons à deux, nous soupons à huit, à dix nous sommes tous couchés ; car, voyez-vous, qui se lève tôt doit se coucher tôt. Mon fils est sur pied au chant du coq, il ne peut pas veiller tard.

Ursule me regarda d'un air presque suppliant, et haussa les épaules en me montrant sa belle-mère.

Ma cousine craignait que je ne fusse choquée de la familiarité naïve avec laquelle madame Sécherin me recevait. J'étais au contraire charmée de son accueil ; je le trouvais très-digne.

Il n'y a rien de plus bourgeoisement, de plus platement vulgaire qu'un empressement faux et bruyant, que ces humbles protestations, que ces regrets exagérés de n'être que de pauvres provinciaux indignes de recevoir des *personnes de la capitale* (style de sous-préfecture, comme disait mademoiselle de Maran.)

M. Sécherin entra vivement, il parut ravi de me voir, et vint à moi les bras ouverts pour m'embrasser.

Son mouvement fut si naturel, si cordial, que je lui tendis mes deux joues, non sans sourire et sans rougir un peu.

M. Sécherin fit retentir le salon de deux gros baisers, à la grande confusion d'Ursule, qui ne put s'empêcher de lui dire à demi-voix.

— En vérité, monsieur, vous êtes fou ! Quelles manières ! Mathilde, pardonnez-lui.

— Comment, quelles manières ! — s'écria-t-il. — Parce que j'embrasse notre cousine de tout mon cœur sur les deux joues ? Ma foi, moi, ça me réjouit de la voir, et je le lui prouve à ma façon.

— Ne voyez-vous pas qu'Ursule est jalouse, mon cher cousin? — dis-je en riant à M. Sécherin.

Celui-ci avait paru néanmoins réfléchir aux paroles d'Ursule, aussi me dit-il d'un air confus, presque triste :

—Après tout, ma femme a peut-être raison... Sans doute j'ai eu tort, ma cousine... Excusez-moi, mais j'étais si heureux de vous revoir que je n'ai pas réfléchi si c'était l'usage ou non de vous embrasser...

— J'ai bien envie, mon cher cousin, de vous

prier de recommencer pour apprendre à Ursule à ne plus vous gronder injustement.

— Vrai...? Vous n'êtes pas fâchée — s'écria M. Sécherin, dont la figure s'épanouit aussitôt.

— En ai-je l'air? — lui dis-je.

— Êtes-vous bonne, mon Dieu! êtes-vous bonne! Tenez, juste comme votre excellente tante, mademoiselle de Maran... Et à propos, comment se porte-t-elle, cette excellente dame?

— Mais fort bien — dis-je assez embarrassée en échangeant un regard avec Ursule.

— Ah! maman — reprit M. Sécherin avec exaltation — vous n'avez pas d'idée quelle bonne femme ça est, que mademoiselle de Maran, la tante de madame de Lancry? Elle est unie comme bonjour... Enfin, pour tout dire, elle vous ressemble comme deux gouttes d'eau pour le caractère; maman, en cela, c'est tout votre portrait.

— Tu me l'as toujours dit, mon fils... et je te crois.

— Et je le dirai toujours. Tenez, madame de Lancry peut vous l'affirmer. La première fois qu'elle m'a vu, mademoiselle de Maran m'a tout de suite parlé comme vous m'auriez parlé

vous-même, maman ; elle m'a fait des remontrances, elle m'a même un peu sermonné, parce que je disais des choses que je ne devais pas dire... Et c'est si rare, cette franchise-là... N'est-ce pas, maman?

— Les vieilles gens doivent des leçons aux jeunes, le bon Dieu les laisse sur la terre pour cela—dit simplement madame Sécherin en continuant de tourner son rouet. Puis, levant par hasard les yeux sur son fils, elle lui dit : — Est-ce que tu vas à la ville, ce soir?

— Non, maman. Pourquoi voulez-vous que j'aille à la ville?

— Tu as ton habit noir, une cravate blanche, et tu es rasé tout frais.

—Ceci, maman, c'est une idée de ma femme ; elle m'a dit d'aller me faire beau à cause de madame de Lancry ; j'avais ma blouse en revenant de la fabrique.

— Comment, Ursule, c'est pour moi... Ah! mon cousin, nous nous fâcherons si vous changez la moindre chose à vos habitudes pendant mon séjour ici...

— Eh bien! vois-tu, *Belotte* — dit M. Sécherin se retournant vers Ursule — quand je

te le disais que ça lui serait bien égal à madame de Lancry que je dîne en blouse avec une barbe d'avant-hier.

— Encore une fois, mon cher cousin, je serais au désespoir d'être venue ici si je devais vous gêner en rien.

— Eh bien ! c'est convenu, ma cousine, j'accepte, et quoi qu'en dise ma femme, je resterai dorénavant en blouse. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas. C'est qu'ainsi, quand on s'est occupé toute la journée, on trouve joliment bon de se mettre à son aise le soir.

— Le fait est que tu te fatigues comme si tu avais encore ta fortune à faire, mon fils — dit madame Sécherin avec un soupir — et pourtant le bon Dieu a béni le travail de ton père.

— Soyez tranquille, maman ; quand mon inventaire se montera à cent mille livres de rentes bien claires et bien nettes, j'arrêterai la mécanique. Je me suis dit : Ma femme trouve que je n'ai pas assez de fortune comme ça ; elle veut avoir cent mille livres de rentes pour aller briller à Paris. Eh bien donc ! elle les aura ses cent mille livres de rentes ! C'est si bon, si doux de penser que toute la peine que je me

donne fait plaisir à ma femme, de penser enfin qu'il est en mon pouvoir de réaliser tous ses vœux, et que pour le faire il ne s'agit que de travailler... Tenez, cousine, rien qu'à cette idée-là je suis heureux comme un roi de pouvoir travailler comme un nègre... Aussi c'est pour cela que j'ai les mains si noires, car je n'ai pas le temps de faire le petit maître, moi ! — dit M. Sécherin, riant aux éclats. Et il me montra ses grosses mains, qui justifiaient assez de sa plaisanterie.

Ursule rougit de honte, de dépit, et lança un coup d'œil furieux à son mari.

Celui-ci me regarda timidement, en contemplant ses mains d'un air décontenancé.

— Et quand cette digne main s'offre comme gage d'une promesse ou d'une amitié sincère, l'amitié qu'elle jure ou la promesse qu'elle fait sont sacrées !...

— Je le sais — dis-je à M. Sécherin en lui tendant la main.

Ce mouvement, ces simples paroles que m'inspirait ma sympathie pour cet excellent homme, aussi loyal, aussi dévoué qu'il était inculte, lui firent venir les larmes aux yeux, il

porta le bout de mes doigts à ses lèvres presqu'avec vénération.

Sa mère interrompit son ouvrage, me regarda fixement, et me dit d'une voix attendrie:

— Madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser? vous rendez bien justice à mon pauvre fils... vous!!!

Et jetant sur Ursule qui haussait les épaules un coup d'œil sévère, madame Sécherin fit un mouvement pour se lever...

— Ne vous dérangez pas, madame — lui dis-je en me courbant vers elle.

Par deux fois elle me baisa au front.

Quand je la regardai, deux larmes coulaient sur ses joues vénérables.

Elle les essuya lentement sans mot dire et se remit à son rouet.

— Ma pauvre mère... vous la gâtez... en lui parlant ainsi de moi... — me dit tout bas M. Sécherin d'un air attendri.

Ceci s'était passé très-rapidement.

Je cherchai Ursule des yeux, je fus surprise de l'expression ironique avec laquelle elle avait contemplé cette scène.

L'horloge de la fabrique de M. Sécherin sonna huit heures.

— Maman... votre bras... allons souper. J'ai une faim enragée — dit M. Sécherin à sa mère en s'avançant vers elle.

— Non, non, mon fils, donne la main à ta cousine... ma bru m'aidera.

— Encore un dérangement que je ne souffrirai pas, madame; ne sommes-nous pas en famille? — dis-je en prenant le bras d'Ursule.

— Madame Lancry a raison ; allons, maman, venez — dit M. Sécherin en s'approchant de sa mère qui s'appuya sur lui et passa devant nous.

— En vérité, Mathilde — me dit Ursule à demi-voix, d'un air presque piqué, — tu as fait, comme tu le voulais, la conquête de ma belle-mère. C'est la première fois que je l'ai entendue dire à son fils d'offrir son bras à une autre personne qu'à elle. Vingt fois des femmes de nos parentes ont dîné ici, et jamais pareille chose n'est arrivée.

— Tant mieux! je suis très-fière de ma conquête — dis-je en souriant à Ursule — car je

trouve ta belle-mère très-respectable et très-digne.

— Digne?... ma belle-mère? tu la trouves digne? Ah ça! tu te moques d'elle et de nous.

— Je la trouve si digne qu'elle me représente à merveille une de ces vénérables femmes de la vieille noblesse de province dont nous parlait toujours mademoiselle de Maran, tu sais?... qui vivaient dans leurs terres sans jamais venir à Paris ou à la cour.

Ursule me regardait avec étonnement; elle croyait que je raillais, et je disais vrai; rien n'est plus imposant que la vieillesse, lorsqu'elle est simple, réfléchie, vénérable, et qu'elle a la conscience de son autorité.

Nous nous mîmes à table.

— Maman... les clefs pour avoir le vin — dit M. Sécherin à sa mère.

Ursule rougit de nouveau de confusion et de dépit, pendant que sa belle-mère tirait lentement de sa poche un énorme trousseau de clefs et qu'elle le donnait à une des deux paysannes.

M. Sécherin dit le bénédicité, nous commençâmes à souper.

La chère était excellente, presque délicate,

servie sans aucune recherche, mais avec une excessive propreté.

— Cousine, vous allez goûter de la pâtisserie de maman — me dit M. Sécherin en m'offrant d'un gâteau placé devant lui ; — vous verrez comme c'est bon, il n'y a que maman pour faire ces tourtes-là. Tout mon malheur est que *Belotte* ne veuille pas apprendre à les faire, mais ma petite femme ne mord pas à la pâte.

—Elle a très-grand tort, mon cousin, car elle déroge à une des illustrations de notre famille — dis-je d'un air très-sérieux.

— Ah bah ! et comment donc cela, cousine?

— Comment, Ursule — dis-je à ma cousine — tu ne te rappelles pas que mademoiselle de Maran nous disait toujours que notre grand'tante de Surgy et la comtesse de Brionne (une princesse de la maison de Lorraine, monsieur Sécherin, notez bien cela, s'il vous plaît...) avaient la passion de confectionner des caillebottes au jasmin et des tartelettes à la gelée d'orange pralinées, et que le roi Louis XV se trouvait très-heureux quand ces dames consentaient à lui faire part de *leurs œuvres culinaires*, ajoutait

mademoiselle de Maran... Encore une fois, est-ce que tu ne te souviens pas de cela?

Si, si — dit Ursule — Je l'avais oublié.

— Des tartelettes à la gelée d'orange pralinée... Mais ça doit être très-bon! — dit madame Sécherin, il faudra que j'essaie.

— Eh bien! *Belotte*, ça ne te décide pas? Vois donc... Pourtant puisqu'une princesse de Lorraine faisait des tartelettes... Tu peux bien, toi...

— Excusez-moi... Je n'ai aucun goût pour ces distractions-là... — dit Ursule — je n'ai pas d'ailleurs l'honneur d'appartenir à la maison de Lorraine.

— Mais maman n'appartient pas non plus à la maison de Lorraine, et ça ne l'empêche pas de faire des galettes, ainsi tu peux bien...

J'eus pitié de l'impatience d'Ursule, j'interrompis son mari pour lui demander s'il était content de sa manufacture.

Il fut ravi de cette question et entra dans toutes sortes de détails qui véritablement m'intéressèrent beaucoup.

Il y a toujours un côté curieux et instructif à

chercher et à trouver chez les hommes spéciaux.

Une fois dans un milieu d'idées relatives à des faits qu'il connaissait à merveille, M. Sécherin s'exprima avec facilité, avec justesse, et sinon avec éloquence, du moins avec âme et énergie.

Je me souviens que je lui demandai s'il occupait beaucoup d'enfants dans sa manufacture...

—J'emploie tous ceux que je puis attraper— me répondit-il en souriant — et une fois que je les tiens... je ne les lâche plus. Je fais signer un beau et bon dédit aux parents, et il faut bien qu'ils me les laissent le plus long-temps possible.

— Quel avantage trouvez-vous donc à employer ces enfants?

— Quel avantage, cousine? celui d'empêcher leurs parents, qui sont souvent égoïstes et durs, de surcharger de travail ces pauvres petits malheureux... Dans ma fabrique ils ne font que ce qu'ils peuvent faire, apprennent un bon métier, et deviennent honnêtes, laborieux, ayant toujours de bons exemples sous les yeux, car je ne garde jamais de mauvais sujets chez

moi; ça me dépense de l'argent, vu que les pauvres enfants me coûtent plus qu'ils ne me rapportent; mais ça m'est égal, c'est mon luxe... et quand je les vois heureux, robustes, travailler gaiement, ma foi, cousine, je m'aperçois qu'après tout j'ai fait un fameux placement.

— J'admire d'autant plus votre tendresse à ce sujet, mon bon cousin, que j'avais entendu dire que plusieurs de vos confrères...

— Écrasaient les enfants de travail, n'est-ce pas? — s'écria M. Sécherin avec indignation; — les misérables... Tenez, cousine, ça me rappelle une chose que je n'ai jamais dite à ma femme ni à maman, parce que ça n'en valait guère la peine et que ça m'aurait fait passer pour un tapageur; mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais tout vous dire. — Un jour, c'était à mon mariage, j'entre à Paris pour visiter une manufacture; qu'est-ce que je vois? des enfants exténués, maladifs, travaillant plus que des hommes, et pour quel salaire... mon Dieu!.. à peine de quoi acheter du pain; ma foi, ça me révolte, je n'en fais ni une ni deux, et je dis au maître de l'établissement

qui me le montrait : — Comment avez-vous le courage de faire périr ces petits malheureux à petit feu ; car vous les tuez, monsieur ! — Mon confrère me répond que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et qu'il n'a pas besoin de mes observations. Je lui réponds, moi, que ça me regarde, que je suis aussi fabricant, et que la cruelle avidité de lui et de ses pareils suffirait pour déconsidérer une profession honorable. Il m'envoie promener ; je l'y envoie à son tour ; je suis naturellement doux comme un agneau, cousine ; mais quand on m'échauffe les oreilles, je ne réponds pas de moi ; enfin je ne sais pas comment ça s'arrange, mais nous en venons aux gros mots ; j'ai la main trop leste, mon confrère avait servi, le lendemain nous nous battons. Je n'avais jamais touché un pistolet, mais à la chasse je ne suis pas mauvais tireur. Finalement je lui campe une balle dans le mollet droit, car il se tenait les pieds en dehors comme un maître de danse.

— Mon fils, tu t'es battu ! — s'écria madame Sécherin, qui avait écouté cette naïve narration avec toutes les marques d'une anxiété

profonde, et elle joignit les mains avec un ressentiment de terreur.

— Allons, j'en étais sûr, voilà maman qui va me bougonner — me dit tout bas M. Sécherin.

Puis se levant et allant à elle, il lui dit d'un ton rempli de respectueuse tendresse :

— Voyons, maman, j'ai eu tort, c'est une bêtise de jeune homme; je ne vous en ai pas parlé, parce que cela vous aurait inquiétée.

— Mon enfant! mon pauvre enfant! — dit madame Sécherin en embrassant son fils avec effusion — que de mal tu me fais...

— Mais, mon Dieu! maman, c'est passé... ainsi! c'est passé.

— Ta naissance aussi est passée, et tous les jours je remercie le Seigneur de m'avoir donné un bon fils — dit madame Sécherin avec une simplicité touchante, en essuyant ses larmes...

Cette scène, qui me prouvait que le mari d'Ursule était, dans l'occasion, aussi courageux, aussi énergique que loyal et dévoué, fut interrompue par une des deux servantes, qui remit une lettre à M. Sécherin.

Tiens, ma femme, c'est de Chopinelle —

dit-il à Ursule. — Probablement il ne pourra pas venir faire sa partie ce soir.

M. Sécherin décacheta et lut la lettre.

— Il s'agit d'un de vos voisins? — dis-je à Ursule.

— C'est notre sous-préfet — répondit-elle en rougissant.

Surprise de la voir rougir, je la regardai fixement, non pour l'embarrasser, mais par un mouvement machinal; à mon grand étonnement, Ursule devint pourpre.

— C'est bien cela — reprit M. Sécherin — il ne peut pas venir ce soir, il a des circulaires à écrire, car on parle des réélections. C'est un bien charmant garçon que Chopinelle, et un bien bel homme? En voilà un qui est toujours bien mis, et qui fait sa barbe tous les jours, et qui met des gants. Est-ce que vous ne l'avez pas rencontré dans le monde, Chopinelle... ma cousine ?

— Je ne le crois pas... — lui dis-je en souriant... je ne connais pas ce nom...

— Il va pourtant dans ce qu'il y a de plus huppé comme société quand il est à Paris. N'est-ce pas, ma femme? Il dîne chez les mi-

nistres et il est la coqueluche du *noble faubourg*, comme il dit toujours, n'est-ce pas, *Belotte?*

— Je crois que M. Chopinelle se vante — dit Ursule d'un ton sec.

— Tiens! comme tu dis cela d'un drôle d'air, toi qui te fâches quand on le contredit et qui l'écoutes toujours comme un oracle!

— Je crois que M. Chopinelle est un menteur — dit madame Sécherin d'un ton bref.

— Ah! bon! maman, bon!.. vous allez vous faire une fameuse querelle avec Ursule, si vous dites du mal de son *pays*, car Chopinelle est Parisien comme elle, et par-dessus son valseur privilégié et son accompagnateur de romances, car il a une voix superbe, Chopinelle, n'est-ce pas, *Belotte?* une voix ronflante comme un tuyau d'orgue. Il faudra que vous chantiez ensemble, pour notre cousine, ce joli duo, tu sais... mais tu sais bien, ce duo que vous avez répété si long-temps, ce duo d'un opéra italien qui finit en... I.

Ursule, voulant sans doute interrompre une conversation qui lui était désagréable, dit à sa belle-mère :

— Ma cousine est très-fatiguée de la route... Elle a besoin de repos.

— C'est juste, ma bru... Pardon, madame — ajouta madame Sécherin en se retournant vers moi ; — mon fils, dis tes grâces.

Les grâces dites, nous rentrâmes au salon.

Je souhaitai le bonsoir à mes hôtes, et je montai chez moi avec Ursule.

— Demain matin, je viendrai t'éveiller, et nous causerons — me dit-elle d'un air embarrassé. — Ce soir, tu dois être fatiguée... Repose-toi.

CHAPITRE XXI.

LA LETTRE.

Le lendemain matin, à mon réveil, j'adressai une longue lettre à Gontran pour le supplier de venir me rejoindre à Rouvray le plus tôt possible.

Mon mari devait trouver cette lettre à Paris à son retour de Londres, je pourrais donc le voir avant huit jours.

Pour la première fois que j'écrivais à Gontran, j'éprouvais un charme infini à cette douce occupation; j'avais tant à lui dire! à chaque instant j'étais sur le point de lui tout raconter;

mais je me souvenais des avis de M. de Mortagne, et je me résignais au silence.

Ma lettre écrite, j'attendis Ursule avec assez d'impatience.

Tous mes souvenirs d'enfance et de jeunesse s'étaient réveillés ; les chagrins que je venais d'éprouver avaient développé, mûri mon jugement.

Je voyais avec un véritable chagrin ma cousine méconnaître les qualités essentielles, excellentes de son mari. Si outrée que fût la mélancolie qu'Ursule affectait autrefois, je préférais encore cette exagération au ton sec, décidé, presque méprisant, qu'elle me semblait avoir adopté à l'égard de sa belle-mère et de M. Sécherin.

En réfléchissant davantage, j'excusai Ursule; elle était seule, sans conseils, et une fois engagée dans une fausse voie, elle devait s'y égarer chaque jour davantage, faute d'un avertissement salutaire et ami.

Plusieurs fois je pensai à la rougeur, à l'embarras de ma cousine, lorsque son mari avait parlé de ce M. Chopinelle.

Dans son isolement Ursule s'était peut-être

montrée quelque peu coquette à l'égard de cet homme. Je résolus de lui parler très-franchement à ce sujet, de la supplier de ne pas s'exposer à de pénibles contrariétés domestiques pour un si misérable sujet.

Madame Sécherin me parut une femme très-sensée, très-ferme, très-observatrice. Elle avait évidemment sur son fils peut-être encore plus d'influence qu'Ursule ; il me sembla qu'elle nourrissait contre celle-ci quelque grief secret, et qu'elle se contenait jusqu'à ce qu'un moment opportun lui permît d'éclater.

Les personnes de ce caractère, ordinairement prudentes, calmes, opiniâtres, d'un esprit clairvoyant, d'un cœur simple et droit, d'une piété austère, ne connaissent ni ménagements, ni tempéraments; une religieuse impartialité leur fait un devoir d'attendre *des preuves* avec une patience invincible, puis, lorsqu'elles se croient dans le juste et dans le vrai, elles deviennent impitoyables.

Ursule entra chez moi.

Après quelques phrases insignifiantes, je lui dis :

— Il faut que je te gronde, ma sœur. Tu

n'es pas raisonnable, tu m'avais promis de faire pour ainsi dire l'éducation de ton mari, de le façonner un peu; avec quelques mots gracieux et tendres, tu en obtiendrais tout. Car, j'en suis sûre, moi qui n'ai aucune influence sur lui, en quelques jours je le changerai beaucoup à son avantage.

— Tu es habituée aux miracles. N'as-tu pas ensorcelé ma belle-mère? Mon mari m'a dit ce matin qu'elle raffolait de toi.

— En admettant ce triomphe, tu le vois, est-ce donc si difficile de se faire aimer?

— Ce n'est pas difficile, ma chère Mathilde... C'est ennuyeux, je n'éprouve pas le besoin d'être aimée de madame Sécherin.

— Ecoute, Ursule, crois-moi, tu te méprends sur le caractère, sur l'esprit de ta belle-mère.

— Tu lui trouves l'air grande dame.... Tu vas maintenant lui découvrir du génie — dit Ursule en souriant avec ironie.

— Du génie? non, mais beaucoup de pénétration. Continuellement elle observe.

— Que peut-elle observer? Je ne la crains pas.

— Je le crois... Néanmoins pourquoi ne pas la ménager?

— A quoi bon? Je voudrais bien te voir à ma place, ma pauvre Mathilde.

— A ta place?... Je m'amuserais beaucoup.

— Ici?...

— Ici...

— Mais à quoi ?

— Je te le dis, à me faire aimer, à essayer mon pouvoir, à opérer des merveilles, à changer ton mari presqu'en élégant, et à amener ta belle-mère à aller au-devant de toutes les améliorations désirables dans cette maison qui te déplaît tant.

— C'est impossible, tu ne connais pas l'entêtement de madame Sécherin, et l'horreur de mon mari pour tout ce qui est gêne ou contrainte.

— Essaie toujours... Depuis hier, comment ai-je fait, moi, pour être au mieux avec elle ?

— Oh! toi, tu es très-séduisante, tu sais plaire, tu sais cacher tes impressions désagréables. Moi je ne sais rien dissimuler, je suis trop franche. Pendant quelques mois, j'ai été d'une mélancolie profonde, d'une tristesse morne.

Mon désespoir s'est usé dans mes larmes; maintenant je me suis endurcie, j'ai tant souffert! Mon cœur est insensible, même à la douleur; je raille, je méprise, j'aime mieux cela.

Depuis le commencement de notre conversation l'accent d'Ursule avait été nerveux, saccadé, brusque.

— Ma sœur — lui dis-je — tu n'es pas dans ton état naturel, tu me caches quelques chagrins.

— Aucun — je te jure — j'ai pris mon parti; lorsque nous aurons assez de fortune pour aller vivre à Paris, j'irai; jusque là je vis machinalement, fuyant mes rêves de jeune fille, lorsqu'ils viennent quelquefois m'apparaître... malgré moi... car ces souvenirs chéris ne me rappellent que trop, et toi... et nos beaux jours... Ah! Mathilde!... Mathilde! tu m'as gâté la vie — ajouta Ursule...

Après un assez long silence, elle fondit en larmes, comme si elle cédait tout à coup à une émotion jusqu'alors contenue.

— Oh! j'étais bien sûre — m'écriai-je—que mon amie, que ma sœur me dissimulait quel-

que chose ; que ses paroles brèves et âcres partaient de ses lèvres et non pas de son cœur.

— Eh bien ! oui.... oui, pardonne-moi... Hier, après le premier mouvement de joie que m'a causé ton arrivée, j'ai été saisie d'un mauvais sentiment ; j'ai eu honte de ce qui m'entourait, j'ai eu honte de ma mélancolie habituelle ; j'ai craint de te sembler ridicule avec mes larmes éternelles ; j'ai voulu être résolue, insouciante, ironique : mais ce rôle faux, dissimulé, je ne peux le supporter. A toi, devant toi, je ne puis mentir... Ta pauvre Ursule ressent aujourd'hui aussi vivement, plus vivement peut-être qu'autrefois, les douleurs de la mésalliance morale qu'elle a contractée. Hier, ce matin, quand je me plaignais de la tristesse de cette habitation, je mentais ; de son manque d'élégance, je mentais. Que m'importe le cadre de la vie... lorsque cette vie est à jamais flétrie... Ah ! Mathilde... avec un cœur qui m'eût comprise, l'existence la plus dure, la plus malheureuse m'aurait ravie.

— Pauvre Ursule, je t'aime mieux ainsi ; j'aime mieux tes larmes que ton ironique et froid sourire. Pourtant, dis-moi : ton mari sem-

ble aller au-devant de tes moindres désirs... Quoique riche déjà, il travaille encore sans relâche pour satisfaire un jour à tes goûts d'opulence?

— Tu veux parler, n'est-ce pas, Mathilde, de cette fortune que je lui ai ordonné d'acquérir... afin d'aller briller à Paris — dit Ursule en souriant avec amertume. — Je te parais bien égoïste, bien cupide, bien vaine, n'est-ce pas?

— Ursule, tu es folle. Je ne dis pas cela.

— Non, non, c'est vrai; pardon, Mathilde. Mais aussi je serais si chagrine si tu me soupçonnais capable de cette honteuse avidité d'argent... Ecoute-moi donc. A mon arrivée ici, mon mari parla d'abandonner sa manufacture, de vivre dans le loisir, de me consacrer tous ses instants. Mathilde, te l'avouerai-je? je m'effrayai, plus peut-être encore pour lui que pour moi, de cette vie inoccupée qu'il m'offrait de partager. Nos goûts sont si différents! il y a si peu de sympathie entre nous! Et puis, je savais qu'il lui en coûtait beaucoup d'abandonner des occupations très-attachantes, des habitudes d'activité qui étaient pour lui une seconde nature, qui étaient presque sa santé... J'aurais si

mal récompensé ce grand sacrifice, que je ne voulus pas l'accepter. Aussi, afin de rendre mon refus moins pénible pour son amour-propre, afin de ne pas lui dire : « Ces loisirs que vous voulez me consacrer me seraient indifférents ou pesants, » il m'a fallu trouver un prétexte... Alors j'ai été forcée de feindre, je ne sais quelle cupidité, quelle vanité démesurée; alors je lui ai dit, qu'au lieu d'abandonner les affaires, il me ferait au contraire plaisir de les continuer jusqu'à ce qu'il eût acquis une fortune assez considérable pour nous permettre de briller à Paris... Une fortune... briller! Mathilde, Mathilde... tu me connais, tu sais le cas que je fais du luxe et de la splendeur; et lors même que mon mari réaliserait la fortune qu'il rêve, hélas! je le sens, je n'en jouirais pas... ma vie s'use lentement et sourdement, ma sœur.

Ursule, en disant ces derniers mots, baissa tristement la tête sur sa poitrine; elle semblait accablée par une douleur immense.

L'expression mélancolique de sa physionomie, la langueur de son regard voilé, étaient tellement d'accord avec ces tristes paroles, que,

je l'avoue, je crus aveuglément à ce qu'elle me disait.

Elle trouvait le moyen de paraître se sacrifier encore à son mari en l'obligeant à travailler sans relâche pour augmenter une fortune déjà considérable.

Je poussai l'aveuglement si loin, que je m'inquiétai des pressentiments sinistres d'Ursule.

Je les combattis vivement.

— Mais enfin — lui dis-je — pourquoi rêver un avenir si sombre ?... pourquoi renoncer à toute espérance ?

Ursule me prit les deux mains, attacha sur moi ses yeux bleus noyés de larmes, et murmura d'une voix douloureusement émue :

— Tu parles d'espérances, ma sœur... hélas ! je te l'ai écrit le lendemain de cette fatale union, mon espérance, *c'est une pauvre place obscure dans le cimetière du village ;* mon avenir, *c'est l'éternité...*

Et Ursule appuya sa tête sur mon épaule en pleurant.

. . . . . .

Peu à peu elle se calma.

Notre entretien avait pris un tel caractère,

que je ne voyais pas de transition possible pour lui demander si elle avait été quelque peu en coquetterie avec M. Chopinelle.

Sachant l'exaltation de ma cousine, l'inoccupation de son cœur, je redoutais pour elle les dangers de la solitude ; je croyais utile, urgent de lui faire part de mes craintes, je n'hésitai pas.

— Dis-moi, Ursule, voyez-vous beaucoup de monde ?— lui demandai-je.

— Quelques parents de mon mari et quelques négociants de Rouvray, avec lesquels il est en relation d'affaires.

— Mais vous n'avez pas d'intimité habituelle ?

— Si, un ou deux vieux amis de ma belle-mère, quelquefois le substitut du procureur du roi, et aussi notre sous-préfet.

— Ce monsieur Chopinelle ?

— Justement, qui a écrit hier à mon mari, tu sais ?

Ursule prononça ces mots si naturellement, avec si peu d'embarras, que je crus mes soupçons sans fondement.

— Et tu as fait de la musique avec lui? Est-il bon musicien?

— Détestable; il chante horriblement faux. Malheureusement, M. Sécherin est fort lié avec lui, et j'ai été obligée de subir par politesse je ne sais combien de duos et de répétitions de duos. Ah! Mathilde — ajouta Ursule en secouant tristement la tête — te souviens-tu de ce que nous disions? « — Parlée à deux, la » musique est une langue divine, sacrée, qu'il » ne faut pas profaner!... » Aussi combien j'ai souffert d'être obligée de chanter avec cet homme, moi qui pensais comme toi, que c'est seulement « avec une personne tendrement » aimée qu'on peut partager ces élans de l'âme, » ces accents passionnés que le chant seul peut » rendre! »

Je me rappelai qu'en effet, au fort de notre admiration pour la musique, nous ne comprenions pas comment on osait ou comment on pouvait chanter un duo passionné avec une autre personne que celle qu'on aimait.

Les dernières paroles d'Ursule détruisirent tous mes doutes sur sa coquetterie, je ne craignis pas de lui dire en souriant :

— Tu vas bien te moquer de moi... Est-ce que je ne m'étais pas imaginé que ton sous-préfet te faisait la cour ?

Ursule, malgré les larmes qui tremblaient encore au bout de ses longs cils, partit d'un éclat de rire si franc, si naïf, si bruyant, que j'en restai tout décontenancée.

M. Chopinelle ! — s'écriait-elle à travers ses éclats de rire — mon Dieu ! quelle singulière idée ! tu ne sais pas ce que c'est que M. Chopinelle, tu le verras. Ah ! mon Dieu... mon Dieu... M. Chopinelle... me faire la cour !!!

Le rire est contagieux ; malgré moi, je partageai l'hilarité de ma cousine.

Lorsque cette gaieté fut tout à fait calmée, Ursule, par un de ces brusques revirements d'impressions qui étaient un de ses plus grands charmes, me dit tristement.

— Hélas ! Mathilde... une des causes de mon chagrin désespéré, c'est que vois-tu, je le sens... mon cœur est mort... mort à tout jamais... il a été si douloureusement broyé par une souffrance long-temps contenue, que c'est à peine si ce pauvre cœur bat encore ; et ces faibles battements, ton amitié, ton amitié seule les

cause... Et puis enfin, ma sœur — ajouta Ursule avec une dignité touchante — mon mari manque sans doute de tous les avantages qui inspirent, qui commandent la passion, ce rêve de notre vie à nous autres femmes; mais il est bon, il est loyal, il est dévoué, et crois-moi, Mathilde, il me serait aussi impossible de l'outrager... que de l'aimer d'amour.

— Bien, bien, Ursule, je reconnais ton cœur — m'écriai-je en lui serrant la main.

— Et puis — dit-elle — en souriant d'un sourire si navrant, que les larmes me vinrent aux yeux — je suis comme les pauvres enfants souffrants... Je trouve une sorte de douce consolation à être plainte... et oserais-je jamais me plaindre si j'étais coupable...

Sans doute j'étais complétement prévenue en faveur d'Ursule, mais l'esprit le plus défiant, le plus soupçonneux, n'aurait-il pas été désarmé comme je le fus par les apparences d'une sincérité si ingénue?

La gaieté moqueuse, la sensibilité, la délicatesse, la dignité... Ursule avait tout employé pour me convaincre, je fus convaincue.

A cette heure, mieux instruite, je reste tou-

jours confondue, j'oserais presque dire d'admiration (il y a de belles horreurs), en pensant avec quel art infini cette femme savait alternativement faire vibrer toutes les cordes de l'âme, avec quelle dextérité, avec quelle souplesse elle passait des larmes au sourire, de la candeur à la dignité, de l'orgueil à la tendresse pour vous persuader un mensonge.

S'attaquant à tout, à votre esprit, à votre cœur, à vos vices, à vos vertus, à vos sympathies, à vos haines, elle ne laissait pas enfin une seule des fibres de votre intelligence, de votre cœur, sans l'avoir interrogée. . . . . .

. . . . . .

Vers les trois heures, M. Sécherin était occupé à sa fabrique, madame Sécherin faisait sa sieste accoutumée; j'étais dans le salon avec Ursule, lorsque M. Chopinelle y entra.

M. Chopinelle était un jeune homme brun, d'une figure pleine, colorée, encadrée de favoris noirs; sa taille épaisse, robuste, était sans grâce : il avait des pieds et des mains énormes; ses traits assez réguliers, mais d'une expression commune, devaient lui valoir en province le titre de *beau*.

En conséquence de la saison, probablement, il portait un chapeau de paille et une cravate *à la Colin;* une redingote de bouracan vert à boutons de métal, un pantalon rayé de bleu et des souliers de daim gris complétaient ce costume pastoral.

A peine eus-je entrevu cet ensemble vulgaire, que je me sentis absolument rassurée sur la tranquillité du cœur d'Ursule.

J'ajouterai — en m'inspirant un peu de l'esprit et du langage de mademoiselle de Maran— que M. Chopinelle joignait à ces dehors de *beau Léandre* des rengorgements de satisfaction jubilante, doucement contenue par une sorte de réserve officielle, de morgue administrative qui faisait de M. le sous-préfet l'idéal de la sottise dans la suffisance et de la vulgarité dans l'insuffisance.

J'échangeai un malin sourire avec ma cousine.

Elle répondit par un salut très-froid aux bruyantes et familières démonstrations de M. Chopinelle.

Il me sembla qu'il était entré dans le salon

en véritable vainqueur, en ami intime impatiemment attendu.

Il restait comme ébahi de l'accueil glacial d'Ursule.

Tout à coup M. Chopinelle réfléchit, et s'aperçut sans doute que ses airs conquérants devaient être souverainement déplacés devant une étrangère. Il sourit d'un air capable, et son regard semblait dire à Ursule : — « Soyez tranquille, » ne craignez rien ; je ne vais pas vous com- » promettre ; je dissimulerai parfaitement notre » intelligence. »

Ce manége de fatuité insolente et ridicule me révolta ; alors je ne supposais pas un moment que la conduite de ma cousine eût en rien autorisé les impertinentes affectations de M. Chopinelle.

— Qu'y a-t-il de nouveau à Rouvray, monsieur Chopinelle? — lui dit Ursule en continuant de travailler à sa tapisserie.

— Rien de très-important, madame, si ce n'est administrativement ; — et il ajouta, d'un ton important et mystérieux : — On parle d'une dissolution. Ma correspondance m'a absorbé et m'a empêché de venir faire hier la partie de

notre gros Tourangeau... Que voulez-vous?... avant d'être aimable il faut être fonctionnaire...

Je regardai Ursule. Elle haussa les épaules.

Ces mots : *Notre gros Tourangeau*, s'appliquaient sans doute à son mari. Je fus choquée de cette plaisanterie.

M. Chopinelle continua :

— Vous pensez bien, madame, que mes regrets ne se sont pas bornés là — ajouta-t-il en s'inclinant gracieusement devant Ursule — mais les affaires d'état avant tout.

— Ma chère amie... M. Chopinelle, sous-préfet de notre arrondissement — me dit Ursule en m'indiquant M. Chopinelle d'un signe de tête.

Je m'inclinai légèrement.

— Madame arrive *de la capitale?*

— Oui, monsieur.

— Madame va trouver la province bien maussade, bien ennuyeuse, bien stupide! Pour nous autres Parisiens, c'est une véritable Sibérie... un exil; autant aller tout de suite aux antipodes... Vous n'avez pas d'idée, madame, des figures qu'on trouve dans mon arron-

dissement et de la vie qu'on y mène ; ma parole d'honneur on se croirait chez les Hurons, pour ne pas dire davantage. Heureusement que madame Sécherin a été jetée comme moi sur cette terre étrangère ; si madame reste ici quelque temps, nous improviserons une petite colonie parisienne au milieu des sauvages de la Touraine. Madame est sans doute musicienne ? — me demanda M. Chopinelle.

Heureusement il se chargea de ma réponse et ajouta :

— Il n'y a pas à en douter, je parie que madame a une voix charmante ; nous transporterons ici la patrie des arts. Madame Sécherin a un délicieux talent, madame Sécherin la jeune, bien entendu, car sa belle-mère n'a jamais su que chanter la messe, ah! ah! ah!.. — M. Chopinelle me regarda, tout fier de cette impertinence.

Il s'aperçut qu'elle n'était pas de mon goût, et se retourna vers Ursule.

— Monsieur — lui répondit-elle sèchement — ce que vous dites de la mère de mon mari me semble parfaitement déplacé.

L'étonnement de M. Chopinelle redoubla.

— Ah çà ! vous avez donc quelque chose contre moi, que vous m'accueillez de la sorte ? On dirait que je suis un étranger pour vous — dit-il avec un certain dépit.

— En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Parlons, si vous le voulez bien, de la route vicinale que vous nous promettez sans cesse — reprit Ursule avec le plus grand sang-froid.

M. Chopinelle sembla piqué au vif; voulant sans doute justifier le langage familier qu'il affectait à l'égard de ma cousine, il s'oublia jusqu'à dire :

— Je ne sais si c'est la présence de madame qui vous intimide ainsi; mais, ordinairement, avouez que vous me traitez moins cérémonieusement, madame. Je ne suis donc plus l'ami de la maison ?.. Bien... bien... je me plaindrai à ce cher Sécherin, je vous en avertis.

Si je n'avais pas eu en Ursule une confiance aveugle, insensée, la mauvaise humeur de cet homme, d'ailleurs infiniment mal élevé, m'eût donné beaucoup à penser.

Mais je ne vis dans M. Chopinelle qu'un fat ridicule qui voulait à mes yeux abuser d'une

apparence d'intimité que la vie de la campagne autorise, pour me faire croire qu'Ursule le voyait avec un certain intérêt.

C'est pour donner une idée de la sottise de ce personnage que j'ai cité quelques mots de sa conversation, qui ne fut qu'un fastidieux mélange de lieux communs et de prétentions insupportables.

Je n'ai jamais compris qu'on pût trouver un grand plaisir à s'amuser des sots; leur vulgarité, leur niaiserie me répugnent, m'attristent au moins autant que la vue d'une infirmité physique.

La froideur et la répugnance que je ne pus m'empêcher de témoigner à M. Chopinelle abrégèrent donc singulièrement sa visite.

Après son départ, Ursule me demanda, en riant aux éclats, si je croyais toujours qu'elle s'occupait de ce sous-préfet, s'il était possible de rencontrer un homme plus complétement absurde, et si je n'avais pas honte de mes soupçons à ce sujet.

Je partageai la gaieté d'Ursule, je ne conservai pas le moindre doute sur sa sincérité.

M. Chopinelle ne revint pas de quelques

jours, à la grande surprise de M. Sécherin qui ne cessait pas d'accabler sa femme de questions auxquelles celle-ci répondait avec impatience.

Complétement rassurée au sujet de la coquetterie d'Ursule, au bout de quelques jours je fis une autre découverte qui me charma bien davantage.

En ma présence, le ton de ma cousine envers son mari était froid, indifférent, quelquefois dédaigneux ; pourtant M. Sécherin ne paraissait pas s'en apercevoir, il semblait l'homme le plus heureux du monde, et, au grand déplaisir d'Ursule, il faisait allusion à mille circonstances qui prouvaient que les meilleurs rapports existaient entre eux, et que sa femme le comblait de prévenances.

Plusieurs fois M. Sécherin dit à Ursule en riant et en haussant les épaules : —C'est pourtant parce que notre cousine est là que tu ne veux pas avoir l'air d'être amoureuse de moi.

En effet, après m'être long-temps demandé pourquoi ma cousine dissimulait une conduite si conforme aux conseils que je lui donnais, je fus convaincue que c'était pour conserver tou-

jours le droit de se dire la plus *incomprise*, la plus infortunée des femmes, et pour pouvoir se plaindre à moi de la mésalliance morale à laquelle elle avait été sacrifiée.

Cette conviction me tranquillisa beaucoup sur la destinée d'Ursule.

Pour la première fois je reconnus une sorte de monomanie mélancolique dans les tristesses exagérées qu'elle avait affectées dans notre premier entretien à mon arrivée à Rouvray. Je n'accusai pas ma cousine de fausseté, je la trouvais presque malheureuse d'avoir honte de son bonheur et de ne pas oser avouer qu'ayant reconnu les nobles et généreuses qualités de son mari, elle avait sagement pris son parti sur quelques-unes de ses vulgarités. Une fois bien sûre que ses chagrins n'étaient qu'une prétention, qu'une sorte de coquetterie de souffrance, je n'eus pas le courage de contrarier Ursule à ce sujet: je la croyais, je la voyais parfaitement heureuse; le reste m'était indifférent.

Je fus bien loin de regretter les larmes que j'avais données à ses douleurs supposées. Seulement je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que le complément du bonheur d'Ur-

sule était pour elle de se dire la plus misérable des créatures. Plus j'observais, plus je reconnaissais que l'empire qu'elle avait sur son mari était immense; quelquefois même je doutais que celui de madame Sécherin pût l'égaler.

Celle-ci persévérait toujours à l'égard d'Ursule dans une froideur contrainte qui souvent semblait blesser son fils.

Environ huit ou dix jours après la scène que j'ai racontée, M. Chopinelle revint à Rouvray pour y dîner. Il prétexta de nombreuses occupations pour excuser son absence.

M. Sécherin l'accueillit avec une parfaite et joyeuse cordialité.

Après souper, la nuit venue, au lieu de jouer selon son habitude au piquet avec son fils, madame Sécherin se mit à son rouet.

Mon cousin sortit pour aller donner quelques ordres à sa fabrique.

Les fenêtres étaient ouvertes, il faisait un temps magnifique.

Ursule et M. Chopinelle causaient assis sur un canapé placé derrière la chaise de madame Sécherin, qui était complétement absorbée par son rouet.

Grâce à l'abat-jour d'une lampe, le salon était plongé dans une demi-obscurité.

J'allai m'asseoir près d'une des fenêtres. Le ciel était pur, les étoiles brillantes : je tombai dans une rêverie profonde.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais absorbée dans ces réflexions, lorsque, retournant machinalement la tête, je vis M. Chopinelle, assis près d'Ursule, lui donner une lettre qu'elle serra vivement dans la poche du petit tablier qu'elle portait.

J'étais presque complétement cachée dans l'embrasure de la fenêtre ; ma cousine, ne pouvant pas me voir, pensait sans doute qu'il m'était impossible de l'apercevoir.

Je me croyais dupe d'une illusion.

A ce moment madame Sécherin interrompit le mouvement mesuré de son rouet, et du ton le plus naturel, elle dit à Ursule, en tournant à demi la tête :

— Ma bru, venez, je vous prie, me tenir cet écheveau à dévider.

Ursule se leva, s'approcha de sa belle-mère.

Je vois encore cette scène.

Ursule portait une robe de mousseline blan-

che rayée de rose et un tablier de soie bleu-clair garni de dentelle noire ; debout devant madame Sécherin, elle tenait l'écheveau de lin sur ses deux mains élevées. Sans doute ennuyée de l'occupation que lui avait imposée sa belle-mère, elle frappait légèrement le plancher du bout de son joli pied.

Tout à coup, par un mouvement plus rapide que la pensée, madame Sécherin plongea sa main dans la poche du tablier d'Ursule, et saisit la lettre de M. Chopinelle.

— Avec les traîtres il faut user de traîtrise! — s'écria-t-elle d'une voix menaçante. — J'ai tout vu dans cette glace !

Et elle montra une glace placée en face d'elle qui avait dû, en effet, réfléchir ce qui venait de se passer derrière sa chaise.

— Madame! — dit Ursule en pâlissant.

— Il y a long-temps que je vous surveille — répondit madame Sécherin. — Mon fils va tout savoir.

CHAPITRE XXII.

LA NUIT PORTE CONSEIL.

Cette scène s'était passée si rapidement, que j'eus à peine le temps de m'approcher de madame Sécherin et de lui dire :

— Au nom du ciel, madame, parlez plus bas ; on peut vous entendre, votre fils va rentrer d'un moment à l'autre.

— Il me tarde qu'il soit ici — répondit cette femme inflexible.

M. Chopinelle restait anéanti, stupéfait ; debout auprès d'Ursule, il ne put prononcer une parole.

— Madame — m'écriai-je à mon tour — ma cousine est plus imprudente que coupable.

—Mon pauvre fils... mon pauvre fils—dit madame Sécherin sans me répondre, en regardant avec douleur la lettre qu'elle venait de surprendre. — Et pour cette femme, il se tue de travail! et pour cette femme, il oublie quelquefois sa mère... Mais le bon Dieu est juste; oui, oui, il est juste... il ne permet pas que les coupables soient impunis.

Elle sonna.

Une servante vint.

— Allez dire à mon fils de venir me parler à l'instant même ; il doit être à la fabrique — dit madame Sécherin.

La servante obéit.

Je regardais Ursule; son calme imperturbable me confondait.

— Vous allez être enfin traitée comme vous le méritez — lui dit madame Sécherin avec indignation, en montrant la lettre; — mon fils va tout savoir...

Ursule avait repris tout son sang-froid.

Elle regarda sa belle-mère de l'air du monde le plus naïvement étonné et lui dit :

— En vérité, madame, je ne comprends pas vos reproches ; je ne sais pas à quoi vous faites allusion en me disant : que je serai traitée comme je le mérite ; il me semble qu'avant de m'accuser vous devriez ouvrir cette lettre, si cette lettre cause votre courroux, et vous assurer de ce qu'elle contient...

Madame Sécherin leva vivement la tête et regarda ma cousine avec une profonde surprise.

— Comment ! vous osez dire... — s'écria-t-elle.

— Mon Dieu, madame, rien de plus simple... Le jour de la fête de mon mari arrive bientôt. J'ai chargé monsieur (elle montra M. Chopinelle) d'une commission relative à une surprise que je ménage à M. Sécherin. Prévoyant le cas où M. Chopinelle ne pourrait m'entretenir seule de cette commission, et voulant que tout ceci demeurât secret, je l'avais prié de m'écrire un mot à ce sujet... Voilà ce grand mystère... et tout uniment ce dont il s'agit, madame...

Soulagée d'un poids énorme, je me jetai au cou d'Ursule. Elle s'était exprimée d'une ma-

nière si simple, si naturelle, si naïve, que je me reprochai amèrement de l'avoir soupçonnée.

Je dis à madame Sécherin : —Vous le voyez, madame, vous vous êtes trompée.

Madame Sécherin resta stupéfaite.

Elle regardait fixement la lettre qu'elle tenait entre les mains, et semblait ne pouvoir croire à ce qu'elle entendait.

— Comment — disait-elle, en se parlant à elle-même — je me serais trompée à ce point ? Depuis tant de temps que je les observe?... Mais non, non — reprit-elle vivement, en décachetant la lettre — le cœur d'une mère ne se trompe pas... Pourqui ressentirais-je tant d'aversion contre cette femme? Je ne suis ni injuste, ni haineuse, moi... Non... non... il faut qu'elle soit coupable, elle est coupable!

Elle s'approcha de la lampe pour lire la lettre, et chercha ses lunettes.

La physionomie de ma cousine resta impassible.

Elle dit en souriant à M. Chopinelle :

— Allons, monsieur... adieu notre surprise.

Le sous-préfet regarda ma cousine d'un air

stupide, effaré, puis il prit brusquement son chapeau et se précipita vers la porte.

Il y rencontra M. Sécherin.

Celui-ci le saisit par le bras, le retint et lui dit en riant :—Comment, vous vous en allez déjà, Chopinelle ? Est-ce que vous êtes fou ? Et ma revanche à l'écarté que vous devez me donner ? allons donc, allons donc, on ne m'échappe pas comme ça.

— Enfin, voilà mon fils — s'écria madame Sécherin qui tenait toujours la lettre ouverte, sans y avoir encore jeté les yeux — tout va s'éclaircir.

M. Sécherin avait ramené avec lui M. Chopinelle et le tenait toujours par le bras. — S'éclaircir, quoi donc, maman ? — dit-il.

— Oh ! mon ami, une bien terrible aventure —se hâta de dire Ursule avec gaieté. —Figurez-vous que M. Chopinelle m'a remis tout à l'heure une lettre en secret... Mon Dieu, oui... très-mystérieusement, tout comme s'il se fût agi d'une véritable déclaration d'amour. Maintenant savez-vous ce que c'est que cette lettre... Hélas ! il faut bien se décider à vous l'apprendre... Elle contient quelques renseignements

relatifs à une surprise que je vous ménageais pour le jour de votre fête, et dont j'avais chargé M. Chopinelle ; comme il était fort probable que je n'aurais pas l'occasion de m'entretenir seule avec monsieur, je l'avais prié de m'écrire ce qu'il ne pourrait pas me dire, afin que personne ne se doutât de rien. Malheureusement, maintenant, voilà tout ébruité, je ne pourrai pas jouir de ma surprise...

— Tiens... tiens, mais c'est juste, c'est après-demain la Saint-Benoît — dit M. Sécherin. — Comment, ma femme, tu me gâtes comme ça ? Et tu prends ce cher Chopinelle pour complice ? Ah! ah ! monsieur le sous-préfet, vous voulez vous liguer avec ma femme ? — ajouta-t-il en riant aux éclats. — Ah! vous complotez tous deux pour me faire des surprises?

— Une surprise — dit madame Sécherin en jetant un regard perçant sur Ursule. — Nous allons bien voir.

Elle déplia la lettre.

M. Chopinelle devint livide.

Je frissonnai ; un affreux pressentiment me dit qu'Ursule, par une présence d'esprit qui me

confondait, et à l'aide d'un mensonge audacieux, n'avait fait que retarder un éclat terrible.

Voyant l'émotion du sous-préfet, je fus persuadée que cette lettre était une lettre d'amour. Je voulus à tout hasard tenter une dernière fois de sauver Ursule; je m'écriai, en tâchant de cacher l'altération de ma voix :

— Vous savez, mon cher cousin, que ces sortes de surprises sont sacrées, qu'il faut les respecter.

— Je le crois bien! ainsi, maman, je vous en prie, ne lisez pas cette lettre, rendez-la à Ursule, afin qu'elle et son complice puissent machiner ensemble leurs scélératesses ; je ferai semblant de ne rien savoir.

— Donnez, donnez la lettre, madame ! — s'écria M. Chopinelle en avançant la main.

Cette main tremblait comme la feuille.

Je crus que tout était perdu.

A ce moment Ursule, qui n'avait pas quitté sa belle-mère des yeux, et qui s'était approchée d'elle peu à peu et sournoisement, saisit la lettre en riant aux éclats et s'écria :

— Ma bonne maman, il n'y aura pas de pré-

férence... ni vous non plus vous ne connaîtrez pas cette surprise.

— Bravo!... bravo!... sauve-toi, ma petite femme! sauve-toi! — s'écria M. Sécherin.

Ursule sortit rapidement.

Je la suivis machinalement, ainsi que M. Chopinelle; une fois hors du salon, il s'écria d'un air éperdu, en s'essuyant le front :

— Quel sang-froid!... elle nous a sauvés... Ah! quelle femme!! quelle femme!!

Dès que nous fûmes seuls, ma cousine déchira la lettre et en mit les morceaux dans la poche de son tablier.

— Ah! Ursule — lui dis-je d'un ton de reproche, j'en tremble encore, quelle terrible leçon! Dieu veuille qu'elle ne soit pas perdue.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir une fameuse présence d'esprit... Sans vous, tout était découvert. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines — dit M. Chopinelle, d'un air consterné. — Ah! Ursule... quelle femme vous êtes!

Si j'avais pu conserver le moindre soupçon, ces dernières paroles de M. Chopinelle, son émotion, eussent suffi pour m'éclairer.

Ma cousine nous regarda tous deux avec les marques du plus grand étonnement, se mit à rire et me dit :

— Ah ça ! entre nous, ma bonne Mathilde, parles-tu sérieusement ? à qui donc en as-tu avec *ta terrible leçon?* Pourquoi me dis-tu cela? quel rapport ont ces *terribles* paroles avec une innocente surprise qui a failli être découverte? ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque chose de grave? ne vas-tu pas croire, comme ma belle-mère, qu'il s'agit d'une déclaration d'amour? — ajouta-t-elle en riant aux éclats.

Cette assurance railleuse et effrontée m'effrayait et me rendait muette.

Le sous-préfet, non moins stupéfait que moi, me regarda et s'écria sottement :

— C'est étonnant... c'est à ne pas croire ce qu'on entend. Ah ! quelle femme!

Ursule redoubla d'éclats de rire et dit :

— Et vous aussi, monsieur Chopinelle ? Vous vous troublez... vous pâlissez... vous vous extasiez sur ma présence d'esprit qui a empêché, dites-vous, que tout ne fût découvert? En vérité, je suis désolée des émotions que je vous ai causées en vous chargeant de cette

pauvre commission. Mais savez-vous que vous êtes fort peu adroit? — ajouta-t-elle avec un sourire méprisant — mais savez-vous que votre air empêtré, effaré, aurait suffi pour donner une apparence de vraisemblance aux soupçons de ma belle-mère... Pour un futur homme d'état, vous êtes bien peu maître de vous... et à propos d'une niaiserie encore... Que serait-il donc arrivé, je vous le demande, s'il s'était agi de quelque chose de sérieux? Je doute fort que vous fassiez votre chemin dans la politique, mon pauvre monsieur Chopinelle.

— Comment — m'écriai-je malgré moi, indignée de tant d'audace — si ton mari eût ouvert cette lettre!

— Il savait quel était le cadeau que je voulais lui donner pour sa fête; notre surprise était manquée, voilà tout...

Et Ursule me regarda fixement sans rougir.

Ses traits étaient aussi calmes, aussi riants que si elle eût dit la vérité.

Nous étions restés sous le vestibule.

M. Sécherin nous rejoignit, souriant toujours, gai toujours comme d'habitude.

Ursule s'écria, dès qu'elle le vit :

— Votre mère est bien fâchée de mon enfantillage, n'est-ce pas? Après tout, ce que j'ai fait était très-mal. Mon Dieu... mais maintenant j'y pense, savez-vous que j'avais l'air de craindre que vous ne lussiez cette lettre. Tenez, je suis sûre que votre mère vous aura parlé dans ce sens; et elle aurait eu raison, car les apparences semblent être contre moi.

— Ah! ah! ah! — dit M. Sécherin en riant aux éclats. — Est-ce que tu es folle... avec tes apparences? Au contraire... à mon grand étonnement, au lieu de se fâcher de ce que tu lui avais ôté la lettre des mains, quand tu as été partie, maman m'a regardé fixement sans me dire un mot; puis elle m'a demandé mon bras et elle est rentrée dans sa chambre; je n'ai pas pu en tirer une parole.

Ursule secoua tristement la tête et dit : — Voyez-vous, mon ami, j'en étais sûre; voilà votre mère fâchée contre moi. Que je m'en veux donc d'avoir agi ainsi comme une étourdie. Tenez... je ne me le pardonnerai jamais.

Et une larme brilla dans les yeux d'Ursule.

— Allons, allons — s'écria son mari d'un

air attendri — voilà que tu vas te bouleverser, te faire du mal pour une bêtise... quand je te dis que maman n'a pas prononcé un mot; voyons, sois donc tranquille.

— C'est justement pour cela; son silence m'accuse, elle est profondément blessée, elle aura au moins pris cette folie pour un manque d'égards de ma part.

M. Chopinelle s'esquiva pendant que M. Sécherin consolait Ursule.

Je prétextai d'une migraine pour monter chez moi.

Ursule et son mari m'accompagnèrent jusqu'à ma porte, me souhaitèrent le bonsoir.

Je restai seule.

Ursule était coupable... je ne pouvais pas conserver le moindre doute à ce sujet.

Mon cœur se serra; j'éprouvai une des plus douloureuses angoisses que j'aie jamais ressenties. Ursule m'avait menti !.... toujours menti !

Elle était fausse; sa mélancolie éplorée, sa tristesse rêveuse, ses besoins d'idéalité, ses scrupules, qui s'effarouchaient de ce qui n'était

pas d'une délicatesse exquise, tout cela n'était qu'un jeu, qu'une apparence.

Je m'étais appitoyée sur ses souffrances morales, et elle ne souffrait pas ; elle avait commis une faute, et cela même sans l'excuse de la passion, de l'entraînement que peut inspirer un homme éminemment doué.

Elle avait sacrifié ses devoirs à un homme ridicule dont elle rougissait, car elle le raillait, car elle le reniait avec une imperturbable assurance.

Dans cette scène qui pouvait la perdre, son front était resté calme, intrépide ; elle avait conjuré l'orage qui allait éclater, avec une présence d'esprit, avec un sang-froid, avec une audace qui m'épouvantaient.

Ces découvertes me firent un mal horrible.

Hélas ! je l'avoue à ma honte, peut-être l'amertume de mon désillusionnement s'augmenta-t-elle encore du dépit qu'on éprouve toujours d'être dupe de sa propre bonté.

Pourtant non... non... plus je rappelle mes souvenirs, plus il me semble que je fus surtout accablée de cette pensée : que je n'avais plus de

sœur, que celle en qui je mettais tant d'espérances n'était plus digne de cette amitié.

Je passai une nuit triste et agitée.

Le lendemain matin, à mon réveil, ma femme de chambre me dit que M. Sécherin était déjà venu plusieurs fois savoir quand je pourrais le recevoir; il avait absolument à me parler.

Assez inquiète, je m'habillai à la hâte, j'envoyai chercher mon cousin.

Il vint bientôt, il me parut triste et soucieux.

— Qu'avez-vous à me dire, mon cher cousin ?

— Quelque chose de très-grave... ma cousine. Comme vous êtes de la famille, et la meilleure amie de ma femme, nous ne devons pas avoir de secret pour vous... Devinez ce qui m'arrive ? Une tuile qui me tombe sur la tête. Jamais je ne me serais douté de cela... Mais quand les gens âgés se mettent quelque chose dans la tête...

— Je ne comprends pas, mon cousin.

— Vous seriez-vous jamais doutée que maman fût dure et injuste pour ma pauvre femme ?

— s'écria-t-il. — Eh bien! cela est pourtant. Cette nuit, Ursule m'a tout conté, en fondant en larmes, j'en avais le cœur navré; croiriez-vous que, quand je ne suis pas là, maman la traite avec injustice? qu'elle la bourre, qu'elle la gronde?... et Ursule... comme une pauvre brebis du bon Dieu qu'elle est, souffrait tout cela, sans se plaindre! Il a fallu la scène d'hier pour combler la mesure.

— La scène d'hier?

— Mais oui... certainement... Ursule m'a tout raconté... Les soupçons absurdes de maman à propos de cette lettre de Chopinelle, c'est ça surtout qui a profondément blessé ma femme, et il y avait bien de quoi. Car enfin, comme ma femme me le disait cette nuit : « Tu comprends bien, mon pauvre loup, que » tant qu'il s'est agi de choses indifférentes, » j'ai pu me taire; mais maintenant il s'agit » d'un soupçon qui porte atteinte à ton hon- » neur et au mien, je ne puis me résigner » plus long-temps au silence envers toi. Ce se- » rait presque avouer que ta mère a raison de » m'accuser. » Mais voilà ce que c'est — s'écria M. Sécherin — les belles-mères et les brus,

c'est le feu et l'eau, c'est le diable à confesser. J'aurais dû m'attendre à cela, et encore non, car ma pauvre femme ne soufflait jamais un mot, elle cédait en tout à maman... Elle est si bonne! si excellemment bonne!

Et il se mit à marcher avec agitation.

Je vis qu'Ursule, dans la crainte d'être prévenue par sa belle-mère, avait tout avoué à son mari, et usé de son influence pour s'innocenter complétement.

Quoique je fusse indignée de la conduite d'Ursule et peinée de l'aveuglement de son mari, je ne voulus pas dire un mot qui pût éveiller ses soupçons, mais je tâchai de calmer l'irritation qu'il semblait avoir contre sa mère.

— Tout ceci s'apaisera, mon cher cousin — lui dis-je; — vous le savez, le cœur d'une mère est toujours un peu ombrageux, un peu jaloux. C'est le défaut de la véritable tendresse.

— Aussi, je ne lui en veux pas, à la *bonne femme*. Je n'aurais d'ailleurs qu'à lui dire une chose bien simple : Vous prétendez, maman, que Chopinelle fait la cour à ma femme depuis trois mois! Eh bien! c'est justement depuis trois mois que ma femme est plus gentille pour

moi qu'elle ne l'a jamais été... Mais c'est que c'est vrai, cousine ; vous n'avez pas idée comme depuis trois mois surtout Ursule me caline, comme elle me gâte : c'est mon *gros loup* par-ci, mon *bon chien* par-là, car Ursule fait comme votre tante voulait que je fisse ; c'est une justice à lui rendre, elle garde tous ces jolis petits noms-là pour quand nous sommes seuls. Enfin, c'est pour vous dire que depuis trois mois, jamais, jamais, je n'ai été plus heureux, plus gai, plus content. Ce ne sont pas des rêves, des propos, cela !... C'est la vérité, je l'ai éprouvé, je l'éprouve ! Aussi tout ce que maman me dirait ou rien, ce serait la même chose... Ah ! ah ! ah ! — ajouta-t-il en riant sincèrement — ma femme amoureuse de Chopinelle... Peut-on avoir une idée pareille? mais c'est du délire... Et comme Ursule me le disait encore cette nuit, si ça n'avait pas été pour ne pas faire une malhonnêteté à Chopinelle, et le butter contre le chemin vicinal qui me serait si nécessaire à ma fabrique, il y a beau temps qu'elle l'aurait envoyé promener avec ses duos ; il l'ennuyait à périr, il lui écorchait les oreilles ; car, au lieu de chanter, il paraît qu'il crie

comme un diable enrhumé, à ce que dit Ursule. Ça m'avait toujours bien fait un peu cet effet-là, mais, comme je ne m'y connais pas, je n'avais rien dit... Ni Ursule non plus, de peur de me contrarier en se moquant de mon ami intime. Je vous demande un peu où il faut que maman ait la tête pour imaginer de pareilles choses? Un gros garçon si bêtement fat. Enfin, il faut qu'il soit bien ridicule, Chopinelle, puisque ma pauvre Ursule, malgré ses larmes, en a tant plaisanté cette nuit, que nous avons fini par en rire comme deux enfants. Elle est si drôle, si gaie, ma femme, quand elle s'y met... Vous n'avez pas d'idée de ça, cousine, parce que, devant vous, elle s'observe dans la crainte de vous paraître mauvais ton... Mais, entre nous, il n'y a pas de petite réjouie comme elle, c'est pour cela que ça m'affecte tant de la voir triste; c'est qu'aussi il faut avoir un cœur de pierre pour l'affliger, pauvre cher agneau... et maman, qui est si bonne d'ordinaire, va justement la prendre en grippe... Elle... elle...

— Je suis sûre, mon cousin, qu'Ursule n'a rien à se reprocher; mais, vous le savez, la vieillesse est soupçonneuse... et puis enfin, il

me semble que madame votre mère ne vous a rien dit contre votre femme jusqu'à présent?

— Non sans doute, mais, tenez, ça ne va pas manquer d'arriver; maintenant je comprends l'air que maman avait hier soir. C'est dans son caractère de ne rien faire à demi, voyez-vous... Ce silence-là présage une forte scène ; je connais maman, elle ne dit que quand elle a à dire, mais alors... elle devient terrible. .

— Les familles les plus unies ne sont pas à l'abri de ces discussions, vous le savez, mon cousin... mais ces légers orages passent et s'oublient bientôt.

— Sans doute, mais après ça, comme me disait Ursule, pour éviter ces orages dont vous parlez, peut-être pour nous, comme pour maman, serait-il mieux de vivre un peu plus séparés... Il y a à deux portées de fusil d'ici une très-jolie maison à vendre ; nous nous y établirions avec ma femme en laissant ceci à maman; vous comprenez , elle serait bien plus à son aise... car après tout, comme disait Ursule, c'est pour maman... ce que nous en ferions.

— Quitter votre mère, mon cousin... prenez

garde... depuis si long-temps elle est habituée à vivre près de vous.

— Oh! ce ne serait pas la quitter, nous la verrions tous les jours, plutôt deux ou trois fois qu'une... Et puis, vous concevez, Ursule a la poitrine très-délicate malgré son air de bonne santé ; les heures de repas de maman sont si différentes de celles dont ma femme avait l'habitude, qu'elle a toutes les peines du monde à s'y faire. A la longue, elle en tomberait malade ; elle a lutté tant qu'elle a pu sans me rien dire, la pauvre petite, mais à cette heure elle m'a avoué qu'elle ne pouvait plus tenir.

— Ainsi, mon cousin, vous voilà presque décidé à vous séparer de votre mère. Cette résolution est bien grave ; il me semble qu'elle a été prise très-brusquement : hier vous n'y songiez pas.

— Non, sans doute... c'est à dire quelquefois, ma femme m'en avait parlé à bâtons rompus ; mais cette nuit, elle m'a fait comprendre qu'après tout ce qui s'était passé, ça serait pour maman et pour nous le parti le plus convenable, et je suis tout à fait de son avis... Maintenant que je sais que maman est injuste envers

ma femme, tôt ou tard ça jetterait du froid dans nos relations. Est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons raison d'agir ainsi, ma cousine ? Oh! d'abord, Ursule m'a dit : Avant tout consulte Mathilde et suivons son conseil.

— Puisque vous me demandez mon conseil, je vous engagerai à patienter encore. Votre pauvre mère ne s'attend pas à cette séparation soudaine ; ce serait pour elle un coup terrible.

— Vous croyez, cousine?

— Mais vous, n'en éprouvez-vous donc aucun ?

— Certes, j'éprouverais un affreux chagrin, s'il s'agissait de quitter maman tout à fait... je ne sais pas même si je pourrais m'y résoudre ; mais il ne s'agit que de nous aller établir à deux petites portées de fusil de cette maison, pas davantage...

— Malgré tout, croyez-moi, cette détermination lui serait très-pénible ; ne vous pressez pas... croyez-moi, attendez... réfléchissez...

Une des servantes de madame Sécherin entra et dit à mon cousin :

— Monsieur, madame Sécherin vous dit de venir la trouver ; elle prie aussi madame de vou-

loir bien vous accompagner. Elle attend dans la *chambre aux trois fenêtres*...

— Dans la chambre de feu mon père?... — dit mon cousin en me regardant avec un étonnement mêlé de crainte — qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire? Depuis la mort de papa, ma mère ne va jamais dans cette chambre que pour prier; c'est, pour elle, comme une chapelle... Tenez, cousine, vous n'avez pas d'idée de la tristesse, de la peur que ça me cause... je connais ma mère, il va se passer quelque chose de très-grave.

Très-étonnée d'être aussi convoquée par madame Sécherin, je suivis mon cousin avec un noir pressentiment.

J'ai conservé un long ressouvenir de cette scène de famille. Il me semble qu'elle a dû bien des fois se renouveler. Les sentiments qui s'y trouvaient en jeu étaient, sont et seront toujours profondément *humains*.

L'entretien que je venais d'avoir avec M. Sécherin me prouvait évidemment ce que j'avais à moitié deviné, qu'Ursule, loin de souffrir de la vulgarité de son mari, affectait de la par-

tager, afin d'assurer davantage encore son influence sur lui.

La ruse, l'habileté de ma cousine m'effrayèrent.

J'eus hâte de quitter Rouvray ; je me repentis d'y être venue ; un secret pressentiment me disait que ce voyage me serait fatal.

En me rappelant mon enfance, les humiliations que mademoiselle de Maran avait fait souffrir à ma cousine, à cause de moi, en comparant ma position à la sienne, je commençai à me persuader que, malgré ses continuelles assurances d'affection, Ursule était trop fausse, trop perfide, trop intéressée, pour n'être pas aussi profondément envieuse.

Je sentais vaguement qu'elle ne pouvait pas m'avoir pardonné les avantages apparents que j'avais toujours eus sur elle, et que tôt ou tard elle chercherait à s'en venger.

Le sang-froid, l'audace que je lui avais vu développer la veille m'épouvantaient.

Une femme aussi jeune, aussi belle, aussi hardie, aussi adroite, aussi perverse, me paraissait la plus dangereuse créature du monde.

Ne rougissant de rien, osant tout, mentant

avec une imperturbable effronterie, joignant le don des larmes touchantes au plus séduisant sourire... spirituelle, charmante et *sans âme*... que ne pouvait-elle pas entreprendre? qui pouvait lui résister? à quoi ne réussirait-elle pas?

En suivant M. Sécherin pour aller rejoindre sa mère, je songeais à l'adresse infinie avec laquelle Ursule avait préparé son mari aux révélations que madame Sécherin allait sans doute lui faire.

J'entrai avec mon cousin dans la chambre où l'attendait sa mère.

CHAPITRE XXIII.

LA FEMME ET LA BELLE-MÈRE.

Il y avait quelque chose d'imposant, de lugubre dans l'aspect de cet appartement, qui avait été celui de feu M. Sécherin.

Sa veuve, par un pieux souvenir, avait laissé cette pièce dans l'état où elle se trouvait lors de la mort de son mari.

Çà et là, sur les meubles, on voyait quelques fioles encore remplies de médicaments ; sur un bureau une lettre à demi écrite, sans doute la dernière que la main de M. Sécherin

eût tracée... était recouverte d'un globe de verre...

Cet appartement, toujours fermé, était humide, froid comme un sépulcre, sa tenture sombre; le faible jour qu'y laissait pénétrer une persienne entr'ouverte augmentait encore la désolante tristesse de ce séjour, où tout rappelait d'une manière si frappante et si funèbre l'agonie et la mort.

Malgré moi je frissonnai; mon cousin pâlit et s'approcha de sa mère avec une crainte respectueuse.

Madame Sécherin était, selon son habitude, vêtue de noir; elle avait substitué un bonnet de veuve au bavolet blanc qu'elle portait ordinairement. Ses cheveux en désordre s'échappaient de cette triste coiffure, ses sourcils gris étaient froncés, ses lèvres contractées douloureusement; sa physionomie avait un caractère de tristesse, de souffrance et de sévérité, qui m'émut et qui m'imposa profondément.

Tout à coup, sans proférer une parole, madame Sécherin tendit ses bras à son fils; il s'y jeta en pleurant, pendant quelques moments il tint sa mère étroitement embrassée.

Celle-ci disait d'une voix étouffée : — Mon enfant... mon pauvre enfant... du courage...

M. Sécherin essuya ses yeux et dit à sa mère avec émotion :

— Mon Dieu ! maman, pourquoi nous faire venir ici, dans la chambre de mon père ? Ça vous rappelle à vous, et à moi aussi, de bien cruels moments ; cela vous fait mal... ça n'est pas raisonnable.

— Cet endroit est sacré pour moi, mon enfant ; tu le sais ; j'y viens souvent prier... C'est comme un saint lieu... Il me semble que ton pauvre père me voit et m'entend mieux quand je suis ici.

Puis s'adressant à moi :

— Madame, vous êtes de la famille, vous êtes un ange de vertu, de bonté... C'est pour cela que je me suis permis de vous appeler... Vous avez de l'amitié pour mon fils, vous savez s'il est honnête et bon, vous ne nous abandonnerez pas ? Vous ne serez pas contre nous ! vous serez pour la justice, n'est-ce pas ?

Et madame Sécherin tendait vers moi ses mains tremblantes.

— Madame... je ne sais en quoi je puis...

— Je vais tout vous dire... et quoique cette malheureuse femme vous appelle sa sœur, vous serez juste... — j'en suis bien sûre... — vous ne pouvez avoir rien de commun avec les méchants.

M. Sécherin me regarda, me fit un signe d'intelligence comme pour me dire qu'il devinait la pensée de sa mère.

Celle-ci prit la main de son fils dans les siennes, le regarda avec une sollicitude touchante et lui dit d'une voix profondément émue :

— Mon enfant, s'il t'arrivait un grand malheur, tu viendrais à moi, n'est-ce pas? tu te consolerais près de moi... Je te tiendrais lieu de tout ce que tu aurais perdu... tu ne serais jamais tout à fait malheureux, puisque tu m'aurais, n'est-ce pas?

— Mais, maman... pourquoi me dire cela?

— Écoute, écoute; je te dis cela pour te prouver que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui sont bons et honnêtes... entends-tu ? Si un cœur faux et méchant les trompe, eh bien! ils trouvent, pour se consoler, un cœur tout dévoué à eux... le cœur d'une mère... et avec cela... ils oublient les indignes créatures

qui les abusent... Du courage, mon pauvre enfant... du courage.

Sans doute madame Sécherin voulait et croyait préparer son fils au terrible coup qu'elle allait lui porter en lui révélant la conduite d'Ursule.

M. Sécherin me parut impatient de ces préliminaires.

Enfin sa mère, ne pouvant contraindre davantage son indignation, s'écria :

— Il faut *la* quitter... l'abandonner sans la revoir... entends-tu?.. Voilà ce qu'*elle* mérite.. Mais je te resterai, moi...

— Mais encore une fois, maman, expliquez-vous...

— Eh bien!... mon fils....

— Eh bien!...

— Mon fils, ta femme te trompe... — dit madame Sécherin d'une voix émue, en regardant mon cousin avec effroi.

Elle s'attendait à une crise violente ; que devint-elle lorsqu'elle vit son fils hausser les épaules en disant simplement :

— Tenez, maman, laissons cela; je sais ce que vous voulez dire... Vous voulez parler de

Chopinelle? Eh bien! entre nous, ça n'a pas le bon sens.

Il est impossible de peindre la stupeur de madame Sécherin en entendant son fils accueillir ainsi cette révélation, qu'elle croyait si accablante. Son instinct de mère l'éclaira tout à coup, elle s'écria : — Elle m'a prévenue, elle m'a prevénue! — Et elle cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien! oui... — s'écria son fils — oui, ma femme m'a prévenu qu'hier vous avez semblé croire que la lettre que lui avait remise Chopinelle était une lettre d'amour; elle m'a prévenu que vous croyiez que cet homme l'aimait, et qu'elle l'aimait aussi... Eh bien, maman, vous vous trompez... vous avez mal vu... Ne parlons plus de cela, et embrassez-moi... Seulement, si j'avais été moins confiant envers Ursule que je ne le suis... ça aurait pu me faire beaucoup de peine... car ça m'aurait donné des soupçons sur ma pauvre petite femme.

Mon cousin paraissait si complétement rassuré, si aveuglement persuadé de l'honnêteté de sa femme, que sa mère voulut frapper un

coup terrible, décisif, pressentant que des ménagements seraient inutiles.

Elle se leva droite, calme, imposante, elle leva les mains au ciel et s'écria avec un accent inspiré qui semblait partir du plus profond de ses entrailles :

— Par la mémoire sacrée de votre père ! aussi vrai que Dieu est au ciel... que je sois punie comme sacrilége pour l'éternité, si votre femme n'est pas coupable...

Cette accusation était formidable... Ce cerment solennel avait une telle autorité dans la bouche d'une femme pieuse et austère, que M. Sécherin, malgré sa foi profonde dans Ursule, devint pâle comme un linceul.

Immobile, les yeux fixes, il contemplait sa mère avec une angoisse indicible.

Je fus aussi étonnée qu'effrayée de l'expression de douleur, de rage, de désespoir qui durant un instant donna un caractère d'énergie presque sauvage aux traits de M. Sécherin, ordinairement si débonnaires.

— Les preuves... les preuves de cela, ma mère!... — s'écria-t-il.

— Des preuves, tu demandes des preuves...

et je t'ai juré et je te jure par la mémoire sacrée de ton père ! — dit madame Sécherin d'un ton de douloureux reproche.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... est-ce possible ! est-ce possible ! — s'écria M. Sécherin en cachant sa tête dans ses mains avec accablement.

Sa mère continua.

— Hier j'avais une preuve entre les mains, j'en suis bien sûre... mais ce démon me l'a arrachée... J'ai été si bouleversée de son audace que je n'ai pas pu dire un mot... Et puis je voulais encore une fois bien me recueillir, bien demander au bon Dieu ce que je devais faire... Toute cette nuit j'ai pensé à cela... Je me suis rappelé ce que j'avais vu, leurs signes d'intelligence, leur manége. J'ai prié le ciel de m'éclairer ; ce matin je suis venue ici, je me suis mise à genoux, j'ai supplié ton pauvre père, qui nous voit et qui nous entend, de m'inspirer aussi... Mes prières ont été exaucées... Je me suis sentie... si convaincue de ce que je te dis que j'en fais le serment... entends-tu? le serment sacré... Tu me connais... je mourrais plutôt que d'accuser un innocent; je ne dam-

nerais pas mon âme pour l'éternité par un sacrilége!.. Il faut donc que ce soit une révélation d'en haut qui me dise que cette malheureuse est coupable.

— C'est vrai! ma mère ne ferait pas un sacrilége; il faut qu'elle soit bien sûre, et pourtant... Mon Dieu!... que croire?.. que croire?.. — murmurait M. Sécherin d'une voix sourde, en appuyant avec violence ses deux poings fermés sur son front.

Sa mère leva les yeux au ciel d'un air suppliant, puis s'approcha de son fils, appuya ses deux mains vénérables sur ses épaules, et lui dit avec un accent de pitié, de tendresse ineffable :

— Il faut croire ta mère, car le bon Dieu l'inspire, mon pauvre enfant; il m'a sans doute choisie pour te porter ce coup cruel, parce que je puis te consoler, te calmer, te guérir... Nous vivrons seuls tous les deux, comme autrefois... Oh! tu verras, tu verras, tu ne t'apercevras pas de l'absence de cette mauvaise femme... Tu me trouveras là... toujours là... Je serai avec toi bien plus encore que je n'y ai été jusqu'à présent, parce que, vois-tu... je m'apercevais

que je t'étais moins nécessaire... depuis qu'elle était ici... *elle*... Je n'osais pas te le dire, mais cela me faisait de la peine... oh ! bien de la peine ! C'est cela qui augmentait encore la tristesse que j'avais depuis la mort de mon pauvre mari. Mais maintenant je tâcherai d'être plus gaie. Je le serai pour te distraire... je t'en réponds... j'en suis sûre... tu verras... tu verras... —dit la pauvre mère en essayant de sourire à travers ses larmes. —Je serai si heureuse de ravoir mon enfant à moi toute seule, que je redeviendrai joyeuse comme dans ma jeunesse; je t'assure que tu ne t'ennuieras pas un instant avec moi... J'ai encore de bons yeux... Eh bien ! le soir, je te ferai la lecture, ça te reposera de tes travaux... Et puis je prierai le bon Dieu à ton chevet; tu t'endormiras béni par ta mère. Nous mènerons une existence bien douce, bien calme... Je t'assure que je t'aimerai tant... oh tant!... que tu n'auras rien à regretter.

A ce moment une porte s'ouvrit.

Ursule entra...

Je suis persuadée qu'Ursule avait écouté le commencement de cet entretien et qu'elle avait habilement ménagé son entrée.

Pressentant le grave événement qui allait se passer, elle avait redoublé de coquetterie dans sa parure...

Je la vois encore arriver calme, souriante, ingénue, jamais elle ne m'avait semblé plus jolie... Elle portait des manches courtes qui laissaient voir ses bras nus d'une blancheur et d'une admirable perfection ; sa robe de mousseline anglaise fond blanc, à petits dessins bleus, un peu décolletée, montrait ses charmantes épaules et dessinait à ravir sa taille alors accomplie, car elle avait pris l'embonpoint qui lui manquait avant son mariage ; ses cheveux bruns, épais, lissés en bandeaux jusqu'aux tempes, tombaient en boucles nombreuses sur son col et encadraient à ravir son visage frais et rosé; une frange de longs cils noirs comme ses sourcils voilait ses grands yeux bleu foncé.

En entrant elle jeta un coup d'œil furtif à son mari, en lui faisant un petit signe de tête rempli de grâce.

Le regard d'Ursule fut si chargé de tendresse et de langueur... que M. Sécherin, malgré l'angoisse où il était plongé, ne put s'empêcher de rougir, de tressaillir d'amour et d'admiration...

Sa physionomie, jusqu'alors assombrie par le doute, s'éclaircit tout à coup; il attacha sur sa femme des yeux avides et charmés; de ce moment il sembla fasciné par l'influence irrésistible de cette séduisante beauté.

Je le répète, de ma vie Ursule ne m'avait semblé plus ravissante.

Ma cousine paraissait complétement ignorer ce qui se passait.

Elle salua respectueusement sa belle-mère, s'assit non loin d'elle, sur un divan, appuya son bras frais et rond au dossier de ce meuble, croisa ses jambes l'une sur l'autre, de façon à ce que sa robe découvrît la cheville du plus joli pied du monde, bien cambré, bien étroitement chaussé d'un petit soulier de maroquin mordoré à cothurne.

Si dans une circonstance aussi grave j'insiste sur ces détails, en apparence puérils, si j'insiste même sur la *pose* d'Ursule, c'est que je suis certaine que tout, jusqu'à cette pose remplie d'une coquetterie provoquante, avait été calculé par ma cousine avec une incroyable habileté.

Fût-ce hasard ou réflexion ?... Ursule s'assit

justement sous le rayon du soleil qui pénétrait dans ce sombre appartement par une des persiennes entr'ouvertes.

Jamais je n'oublierai ce contraste frappant.

Là, Ursule, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, de la plus fraîche parure, semblait entourée d'une lumineuse auréole rendue plus éblouissante encore par le triste demi-jour où restait l'autre partie de cette chambre.

Plus loin, dans l'ombre, était la mère de M. Sécherin, lugubrement vêtue de deuil, pâle, désolée, courbée par le chagrin et par la vieillesse.

Hélas, lorsque je vis la question qui s'agitait posée pour ainsi dire entre ces deux femmes, dont l'une touchait à la tombe, et dont l'autre touchait au printemps de la vie, je fus saisie d'une tristesse immense.

J'allais assister à l'une de ces luttes fatales si communes dans la carrière de tous, et qui mettent aux prises les sentiments les plus sacrés et les passions les plus *humaines*.

Je me sentais une profonde sympathie pour cette pauvre vieille mère, par cela qu'elle était vieille, parce qu'elle était mère. Mon cœur se

navra d'un douloureux pressentiment... Je me souvins qu'à l'instant même où s'ingéniant de toutes les forces de son cœur, pour consoler son fils, elle lui énumérait avec une naïveté touchante les distractions qu'elle lui réservait, et lui demandait ce qu'il pouvait regretter... à ce moment même entrait Ursule, belle, coquette, hardie, agaçante.

Funeste hasard, funeste rapprochement qui semblait dire à ce malheureux homme : CHOISIS... il faut désormais passer ta vie avec cette femme austère, pieuse, au visage flétri par la tristesse et par les années, ou avec cette femme enchanteresse qui réunit à tes yeux toutes les séductions...

Sans doute l'instinct maternel de madame Sécherin lui révéla la grandeur et le danger de la lutte qu'elle allait avoir à soutenir.

Sa physionomie n'avait jusqu'alors exprimé que les sentiments les plus tendres ; à la vue de ma cousine, son front s'obscurcit, ses traits se contractèrent violemment et révélèrent l'indignation, le mépris et la haine.

Stupéfaite de l'audace de ma cousine, ma-

dame Sécherin avait un moment gardé le silence. — Tout à coup elle s'écria :

— Que venez-vous faire ici.., sortez... sortez. — Et, se levant à demi sur son fauteuil, elle lui montra la porte d'un doigt impérieux.

Ursule regarda d'abord sa belle-mère avec un étonnement naïf et douloureux, puis elle interrogea M. Sécherin d'un coup d'œil rempli de douceur et de résignation.

— Mais, maman?.. — dit celui-ci en hésitant.

— Je veux qu'elle sorte, je ne veux pas qu'elle souille davantage de sa présence cette chambre sacrée pour moi. Elle est indigne de rester ici... Je veux qu'elle sorte, mon fils. Entendez-vous? je veux qu'elle sorte!

M. Sécherin fit un mouvement d'impatience et dit à sa mère :

— Mais enfin, maman, on ne condamne pas les gens sans les entendre, non plus.

— Vous la soutenez!.. vous la soutenez! — s'écria madame Sécherin en joignant les deux mains, puis elle répéta en les laissant retomber avec accablement... — Il la soutient encore!

Ursule, tournant vers son mari ses grands yeux, où commençait à briller une larme, lui dit d'une voix émue, tremblante :

— Mon Dieu... mon Dieu, mon ami... qu'est-ce que cela signifie?

— Et vous, madame — ajouta-t-elle en se retournant d'un air suppliant vers sa belle-mère, — dites-moi, mon Dieu, que vous ai-je fait pour mériter un tel traitement?

— Ce que vous avez fait? Vous avez fait le malheur de mon fils... Vous l'avez indignement trompé... Mais il n'est plus votre dupe, je l'ai éclairé... et il a pour vous tout le mépris, toute l'aversion que vous méritez.

A ces mots, prononcés d'une voix éclatante, Ursule regarda son mari dans une angoisse inexprimable; elle cacha sa tête dans ses mains, et ne dit que ces mots, d'un ton de reproche navrant : — Ah! mon ami!

Elle appuya son visage sur le dossier du divan; on ne vit plus que ses blanches et charmantes épaules agitées par une sorte de tressaillement.

— Maman — s'écria M. Sécherin en frappant du pied — pourquoi dites-vous cela?

pourquoi dites-vous que j'ai de l'aversion, du mépris pour ma femme?

— Parce qu'elle le mérite. Tu sais bien... qu'elle le mérite... Viens... viens, mon pauvre enfant, laissons-la... — Et madame Sécherin fit un mouvement pour se lever.

— Cela ne peut se passer ainsi! — s'écria son fils; — il ne s'agit pas d'accuser ma femme sans me donner des preuves de la faute qu'elle a commise, dites-vous... Écoutez donc, maman; il s'agit du bonheur de toute ma vie, à moi; vous sentez bien que je n'irai pas, certes, sacrifier cela légèrement.

— Légèrement, légèrement, mon fils? quand je vous ai juré que cette femme était coupable!

— Elle est coupable, elle est coupable,... cela vous est bien aisé à dire... Je ne puis pas, moi... renoncer à tout le bonheur de ma vie, parce que vous êtes persuadée d'une chose...

— Tout le bonheur de votre vie, *elle*? et que suis-je donc pour vous, moi? — s'écria madame Sécherin indignée.

— Mais, mon Dieu, maman, vous êtes ma mère, je vous respecte, je vous aime tendre-

ment. Mais — s'écria-t-il avec déchirement — j'aime aussi passionnément Ursule, je l'aime comme on aime la première, la seule femme qu'on ait aimée, et je ne la sacrifierai jamais; non, je ne la sacrifierai jamais à vos préventions si elles ne sont pas fondées...

— Vous m'accusez donc d'être parjure, malheureux enfant!

— Je ne vous accuse pas... Vous me dites que ma femme est coupable, eh bien! prouvez-le-moi!

Madame Sécherin s'écria avec un accent d'indignation terrible :

— Vous osez me demander d'autres preuves que le serment que je vous fais ici à la face du Dieu qui m'entend... par la mémoire sacrée de votre père?..

— Au nom du ciel, maman, ne vous fâchez pas... Je voudrais ne pas douter de ce que vous dites; mais enfin, après tout, vous pouvez vous tromper de bonne foi, vous pouvez être aveuglée par l'éloignement que vous ressentez pour ma femme, et prendre pour une révélation d'en haut ce qui n'est que la suite de votre aversion pour elle; car, puisque nous en som-

mes là, je vous dirai que je sais d'aujourd'hui seulement que vous n'aimez pas ma femme... et cela m'explique maintenant bien des choses...

— Eh bien! oui, je la hais, oui, je la méprise, parce qu'elle vous a indignement trompé, parce qu'elle déshonore votre nom... et je ne souffrirai pas qu'une malheureuse comme elle déshonore un nom que votre père et moi avons toujours honoré.

Ursule ne faisait entendre que quelques sanglots étouffés.

Son mari rougissant de colère s'écria :

— Ma mère... il ne faut pas abuser de votre position... Encore une fois, si vous avez des preuves contre ma femme, fournissez-les; la voilà... accusez-la. Si elle ne peut se défendre... si elle est coupable, je serai sans pitié pour elle... Mais jusque-là... ne l'insultez pas... Non... je ne souffrirai pas qu'on l'insulte devant moi...

— Entendez-vous? Il me menace... Mon Dieu! tu l'entends... il me menace dans la chambre où son père est mort...

— Mon Dieu! maman... maman... pardon-

nez-moi — s'écria M. Sécherin, en se jetant aux genoux de sa mère et en saisissant sa main qu'elle retira avec indignation.

Tout à coup ma cousine releva son charmant visage inondé de larmes.

Je la considérai attentivement. Pour la première fois, je m'aperçus de ce que je n'avais peut-être pas su remarquer jusqu'alors, c'est que ses yeux, quoique baignés de pleurs, n'étaient ni rouges ni gonflés; ils paraissaient peut-être même plus brillants encore sous les larmes limpides qui coulaient doucement, je dirais presque coquettement, si je les comparais aux sanglots amers et convulsifs de la véritable douleur.

Je compris seulement alors qu'on pouvait rester belle en pleurant; les traits les plus enchanteurs m'avaient toujours semblé défigurés par la contraction nerveuse du désespoir.

Au mouvement que fit Ursule en se levant, son mari se tourna vers elle.

— Mon ami — lui dit-elle d'une voix ferme, digne, touchante — jamais je ne serai un sujet de désaccord entre votre mère et vous, j'ai eu le malheur de lui déplaire, je me résigne à mon sort... Elle vous affirme que je suis coupable,

elle vous l'atteste par un serment solennel ; ne lui faites pas l'injure d'en douter... Croyez-la... Oubliez-moi comme une femme indigne de vous... Mathilde me ramènera chez mon père ; vous resterez auprès de votre mère, et vous lui ferez oublier par votre tendresse le chagrin que je lui ai fait, hélas ! bien involontairement.

Madame Sécherin regarda fixement sa belle-fille et lui dit durement :

— Croyez-vous que vous réparerez ainsi le mal que vous avez fait à mon fils? Il aurait pu épouser une femme digne de lui! Grâce à vous, le voilà seul maintenant et pourtant enchaîné pour la vie... Heureusement je lui reste... et je le consolerai de tout.

— Ah ! ne craignez rien, madame, je le sens là — et Ursule appuya ses deux mains sur son cœur — dans peu de temps votre fils sera libre... Il pourra mieux choisir — ajouta-t-elle avec un accent de tristesse lugubre, comme si sa tombe eût déjà été entr'ouverte.

M. Sécherin ne tint pas à ce dernier trait ; il fondit en larmes; il était aux genoux de sa mère,

il se retourna vers Ursule, saisit sa main qu'il couvrit de baisers en lui disant d'une voix entrecoupée :

— Ma pauvre femme... calme-toi... calme-toi... ma mère ne pense pas ce qu'elle dit... n'y fais pas attention, pardonne-la... Est-ce que je t'accuse, moi? est-ce que je peux vivre sans toi? est-ce que je ne suis pas sûr de ton cœur?

La douleur si vraie de cet excellent homme me toucha profondément. J'étais révoltée de la fausseté d'Ursule, mais que pouvais-je dire?

Madame Sécherin, voyant le brusque revirement de son fils, s'écria :

— Ainsi donc vous me sacrifiez à cette hypocrite? ainsi donc il suffit de quelques fausses larmes pour lui donner raison contre votre mère?

M. Sécherin se releva brusquement et répondit en se contenant à peine :

— Mais vous voulez donc me rendre fou... ma mère? Une dernière fois... avez-vous, oui ou non, des preuves contre ma femme... vous croyez que Chopinelle a fait la cour à Ursule, et qu'il l'aime, n'est-ce pas?... Eh bien! moi je ne le crois pas... Vous croyez que la lettre

qu'il lui a écrite hier était une déclaration ou une lettre d'amour; eh bien! moi, je ne le crois pas... Vous dites que ma femme fera mon malheur; eh bien! moi, je vous déclare que jusqu'ici elle m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai d'innombrables preuves de l'affection d'Ursule, de son amour, de sa tendresse... Maintenant, pour l'accuser, il me faut des preuves, mais des preuves positives, irrécusables de sa perfidie et de sa trahison... Jamais je n'aurai le courage de sacrifier mon bonheur à vos antipathies.

— Mais moi je saurai sacrifier le vœu le plus cher de ma vie au bonheur de votre mère, mon ami— s'écria Ursule avec une dignité touchante. — Ma présence lui est importune. Eh bien! c'est à moi de m'éloigner... N'oubliez jamais que votre mère est votre mère!... Depuis votre enfance, elle vous a comblé de soins, de tendresse; moi, je vous aime depuis un an à peine; mon affection ne peut donc pas se comparer à la sienne... Si j'avais été assez heureuse pour vous avoir consacré de longues années, j'essaierais de lutter peut-être contre les injustes préventions de votre mère que j'aime, que je

respecte. Mais, hélas! j'ai si peu fait pour vous, j'ai si peu de droits à faire valoir, que je subirai mon sort sans me plaindre... Adieu... adieu... et pour toujours adieu...

Ursule fit un pas vers la porte en mettant ses mains sur ses yeux.

Son mari se précipita vers elle, la retint, la ramena, la força de s'asseoir; et, se retournant vers madame Sécherin, il s'écria :

— Vous voyez bien, ma mère, que c'est un ange, un ange du bon Dieu ; pas une plainte, pas un reproche, et vous la traitez comme la dernière des créatures...

Madame Sécherin sourit amèrement.—Êtes-vous assez aveugle... assez insensé de croire à ses protestations hypocrites... Ne voyez-vous donc pas que c'est par l'impuissance où elle est de se défendre qu'elle fait la victime... et qu'elle veut s'en aller avec sa honte.

— Non, madame, ne croyez pas cela — dit tristement Ursule; — je me tais, parce que je respecte, parce que j'admire le sentiment qui vous dicte votre conduite! Oui, madame, rien n'est plus saint à mes yeux que l'amour d'une mère pour son fils! Si j'osais comparer l'amour

d'une femme pour son mari à cette affection sacrée, je vous dirais que je comprends toutes les jalousies, tous les dévouements si aveugles qu'ils soient, parce que moi aussi je suis capable de les ressentir. Encore un mot, madame; depuis le commencement de cette discussion cruelle, Mathilde, ma cousine, ma sœur, est restée silencieuse; vous connaissez ses vertus, son caractère loyal; ah! si elle m'avait crue coupable, malgré son amitié, malgré les liens qui nous unissent, elle m'eût condamnée. Hélas! madame, je sais combien elle souffre de ne pouvoir me défendre... mais me défendre... c'est vous accuser... vous accuser presque de sacrilége... aussi est-elle obligée de se taire.

— Vous... et... vous aussi... vous la soutenez?—s'écria la malheureuse mère, en joignant les mains avec angoisse, en se tournant vers moi—mais c'est impossible... parlez... parlez... que cette perfide ne puisse pas dire que votre silence l'absout.

Que pouvais-je faire? accuser ma cousine? jamais je n'en aurais eu le courage, je ne pus donc que répondre :

— Madame, les apparences sont quelquefois trompeuses, et...

— Vous le voyez bien, ma mère, ma cousine est aussi convaincue de son innocence! — s'écria M. Sécherin.

— Qu'importe cela? — se hâta de dire tristement Ursule?—Ma cousine a beau proclamer mon innocence, entre votre mère et moi, mon ami, vous n'avez pas à hésiter un moment... Seulement, madame — s'écria Ursule d'une voix entrecoupée par les sanglots — seulement, comme je tiens à emporter avec moi pour seule consolation l'estime de l'homme à qui j'aurais dévoué ma vie avec tant de bonheur, vous me permettrez de me justifier, n'est-ce pas? vous me permettrez de demander si, dans ma conduite, vous pouvez citer un seul fait qui me condamne... cela, madame, oh! cela seulement par pitié!

— Oh! sans doute, sans doute... vous êtes si rusée, si adroite, que vous n'avez eu garde de vous laisser surprendre, malgré ma surveillance — s'écria madame Sécherin mise hors d'elle-même par tant de fausseté... — Ah! je porte la peine de ma faiblesse; si lors de mes

premiers soupçons, je les avais dévoilés à mon fils, il vous aurait mieux épiée que moi... lui; je suis vieille, infirme,.. je n'étais pas de force à lutter avec vous... Ne restiez-vous pas des heures entières enfermée avec ce monsieur Chopinelle... sous le prétexte de chanter?

— Mais, mon Dieu, madame, vous êtes venue souvent dans l'appartement où j'étais... Mon mari, d'ailleurs, m'avait priée de chanter avec son ami.

— Mais vous ne comprenez donc pas — s'écria madame Sécherin — que c'est justement parce que je n'ai aucune preuve palpable, et que pourtant je suis convaincue de votre crime comme de mon existence... que le bon Dieu m'a donné le courage de faire un serment, un serment sacré pour vous convaincre d'imposture. Eh! cette lettre... cette lettre d'hier vous aurait confondue... Vous saviez bien ce que vous faisiez en risquant tout pour la reprendre.

— Encore cette lettre... Ça n'a pas le bon sens — dit M. Sécherin — tourner justement contre ma femme une attention qu'elle avait pour moi.

— Mon Dieu! mon Dieu, mais je suis pour-

tant innocente, moi — s'écria Ursule en se jetant aux pieds de madame Sécherin. — Vous voyez bien que vous n'avez aucune preuve réelle contre moi... Je me soumets à tout, j'abandonnerai mon mari, je ne le verrai plus, je sortirai de chez vous, j'irai vivre dans l'obscurité, dans la douleur, dans les regrets ; mais au moins laissez-moi emporter mon honneur et l'estime de mon mari ; je ne vous demande que cela... oh! que cela, pour m'aider à passer le peu de jours qui me restent. Vous êtes bonne, généreuse, c'est l'amour aveugle que vous ressentez pour votre fils qui vous prévient contre moi... Soyez seulement juste... ayez seulement un peu de pitié pour la pauvre Ursule, qui aurait tant aimé à vous appeler sa mère.

Ursule voulut porter à ses lèvres la main de madame Sécherin.

Celle-ci la repoussa durement en s'écriant :

— Ne me touchez pas, infâme hypocrite.

M. Sécherin ne put tenir à ce dernier trait.

Il prit doucement sa femme par le bras en lui disant d'une voix tremblante de colère :

— Relève-toi, Ursule, relève-toi, ma bonne et digne femme ; assez d'humiliation comme

cela... c'est moi seul qui suis juge... Je te déclare innocente, et *quoiqu'on dise, quoi qu'on fasse*, je te regarderai toujours comme ma meilleure, comme ma plus sincère amie.

— Malheureux ! ce n'est plus de l'aveuglement... c'est de la folie — s'écria madame Sécherin. — Prends bien garde... tu te couvriras de tant de ridicule en restant la dupe de cette femme, qu'on ne pourra même plus te plaindre.

Ces derniers mots de la belle-mère d'Ursule furent d'une grande imprudence ; ils blessaient au vif l'amour-propre de M. Sécherin ; aussi reprit-il avec irritation :

—Eh bien ! j'aime mieux être ridicule qu'injuste, traître et méchant.

— Pour qui dites-vous cela... mon fils ? Répondez.

—Je ne m'explique pas... Cette scène a assez duré ; elle fait un mal horrible à ma femme, à vous et à moi... Ce que vous pourriez ajouter serait inutile... Je suis décidé à ne plus souffrir qu'on attaque devant moi cet ange de douceur et de bonté.

— Vous osez me menacer dans la maison de votre père... me menacer pour soutenir une

infâme qui au fond de son cœur se rit de vous.

— Ma mère... ne me poussez pas à bout... Je vous le répète, quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, j'aimerai, je respecterai ma femme, oui, et je la défendrai contre tous ceux qui l'attaquent, quels qu'ils soient.

— Contre moi... n'est-ce pas? Oses-tu le répéter, fils ingrat!

— Eh bien ! oui, oui, même contre vous, si vous l'attaquez injustement ! —s'écria M. Sécherin, ne pouvant plus se contenir. —Elle ne veut que mon bonheur... elle... et vous ne voulez que me rendre malheureux en torturant ce que j'ai de plus cher au monde.

Ursule, à demi étendue sur le divan, cachait sa tête dans ses mains et pleurait à chaudes larmes.

La figure de madame Sécherin prit une expression menaçante ; elle dit d'une voix ferme et profondément accentuée :

— Mon fils... vous savez que ma volonté est irrévocable... ou cette femme sortira de la maison de votre père, et vous resterez auprès de moi... ou vous vous en irez avec elle, et je ne vous reverrai de ma vie...

— Ma mère...

— Madame — m'écriai-je — prenez garde... ne cédez pas à un premier mouvement.

— Je vous dis, mon fils, que si vous n'abandonnez pas cette femme à l'instant même, je ne vous reverrai de ma vie — reprit madame Sécherin — vous sortirez tous deux d'ici; et comme je n'aurai plus d'enfant, je dénaturerai ma fortune personnelle pour la laisser aux pauvres.

— Vous croyez donc, ma mère, que je suis assez misérable pour m'arrêter à une pareille menace, à une considération d'argent ?—s'écria M. Sécherin.

— Oui, maintenant, car cette femme vous a rendu aussi avide, aussi intéressé qu'elle... Vous priver de ma succession, c'est un moyen de vous punir tous les deux...

— Ainsi, ma mère, vous me chassez de la maison de mon père... vous me déshéritez parce que je ne veux pas partager votre haine aveugle contre ma femme.

— Oui, oui, je te chasse, fils dénaturé... je te chasse pour n'avoir pas sous les yeux cette créature... je te chasse — ici la voix, l'accent de la malheureuse mère changea complétement

d'expression, et elle s'écria avec une émotion déchirante et fondant en larmes : — Je te chasse... mon Dieu... parce que je ne pourrais pas te voir ainsi continuellement trompé, malheureux enfant ! je te chasse pour que tu ne me voies pas mourir de chagrin.

Ces derniers mots furent prononcés avec tant d'âme, avec un déchirement si maternel, que M. Sécherin courut à sa mère, se mit à ses genoux et lui cria :

— Pardon... pardon !...

A ce moment, Ursule poussa un profond gémissement, elle laissa retomber sa tête sur le dossier du divan, un de ses bras pendit à terre, elle s'évanouit.

Le hasard voulut encore que sa pose fût adorable de langueur et de grâce. Ses joues étaient toujours vermeilles ; de ses yeux fermés s'échappaient des larmes transparentes comme des gouttes de rosée ; son sein battait violemment. Deux ou trois fois, elle porta machinalement la main à son corsage comme si elle eût été douloureusement oppressée.

Je croyais à peine à la réalité de cet évanouissement. Néanmoins je courus à elle.

— Mais vous la tuez, ma mère, vous voyez bien que vous la tuez — s'écria M. Sécherin éperdu, désespéré, en se précipitant vers sa femme.

La colère de madame Sécherin se ranima, elle s'écria avec une indignation furieuse :

— Elle se moque de vous! Cet évanouissement est une comédie comme tout le reste. Ne vous en occupez pas... elle reviendra bien d'elle-même, l'hypocrite !

— Ah ! c'est horrible cela...—s'écria M. Sécherin — pas seulement de pitié ! Eh bien ! puisque vous le voulez, ma mère, séparons-nous, séparons-nous pour toujours... Après des paroles si impitoyables, je ne pourrais désormais vous voir sans douleur...

— Fils indigne... le Seigneur te punira par ton propre péché... Va, je te maud...

— Madame... c'est votre fils... —et me précipitant vers madame Sécherin, j'arrêtai la malédiction qui lui était venue aux lèvres.

— Non, je ne le maudirai pas... il a perdu la raison... Dieu s'est retiré de lui... qu'il reste avec cette infâme... Cette punition est affreuse... mais il la mérite...

Et la malheureuse mère sortit.

M. Sécherin, agenouillé près d'Ursule, couvrait ses mains, ses cheveux, son front de baisers et de larmes, en l'appelant à grands cris.

— Mais elle se meurt... ma cousine — s'écria-t-il. — Délacez-la donc, vous voyez bien qu'elle se meurt. . . . . .

La fin de cette scène fut, hélas! ce qu'elle devait être : la crise nerveuse d'Ursule cessa quelques moments après le départ de madame Sécherin.

En revenant à elle, Ursule fondit en larmes et persista dans sa résolution de retourner chez son père, il lui était désormais impossible de rester avec sa belle-mère.

Je voulus en vain tâcher de faire entrevoir la possibilité d'une réconciliation, Ursule s'opiniâtra à vouloir se *sacrifier*.

Les dernières hésitations de M. Sécherin disparurent devant cette influence irrésistible pour lui.

Le soir même de cette scène, il déclara à sa mère qu'ils iraient habiter une maison voisine alors en vente.

La séparation fut résolue et convenue.

Au moment même où M. Séchérin venait m'apprendre cette triste nouvelle, j'entendis un bruit de chevaux dans la cour, je courus à la fenêtre : c'était mon mari, c'était Gontran.

CHAPITRE XXIV.

RETOUR ET DÉPART.

Je tombai en pleurant dans les bras de Gontran.

De telles émotions ne peuvent se décrire... Il me revenait sauvé... sauvé du plus terrible danger qu'un homme puisse courir.

Je vis sur ses beaux traits altérés, fatigués, les traces récentes des chagrins qu'il avait soufferts.

Il fut pour moi d'une bonté, d'une grâce adorables; vingt fois il me demanda pardon des peines involontaires qu'il m'avait causées,

me promettant de me les faire oublier à force de soins et d'amour.

J'oserai presque dire que je ne regrettai pas les cruels événements dont j'avais été victime depuis quelques mois, tant le contraste de ce passé sombre et douloureux donnait d'éclat à ma situation présente.

Ce qui prédomina surtout au milieu du chaos de tendres émotions qui m'agitèrent au retour de Gontran, ce fut une sérénité profonde, une confiance entière dans l'avenir; je ne croyais pas aux bonheurs parfaits, il me semblait que ma vie venait d'être assez durement éprouvée pour que je pusse, sans prétention exorbitante, compter désormais sur des jours calmes et heureux.

Chose étrange! avant l'arrivée de Gontran; j'étais quelquefois effrayée en tâchant de me figurer ce que je ressentirais à son retour, en pensant à sa mauvaise et fatale action! En vain, ne pouvant l'excuser, je m'étais dit que j'aurais agi comme lui; je redoutais néanmoins ma première impression; mais en le revoyant, j'oubliai complétement l'acte honteux qu'il avait commis.

Je ne fus préoccupée que du désir de lui cacher la nuit terrible que j'avais passée dans la maison de M. Lugarto. J'étais aussi avide de savoir comment M. de Lancry me déguiserait les véritables motifs de son brusque départ et de son retour. Je craignais qu'il ne mentît trop bien... cela m'aurait rendue défiante pour le reste de ma vie.

Je concevais que, jusqu'alors il m'eût caché le funeste secret qui existait entre lui et M. Lugarto. Cet aveu n'eût pas sauvé Gontran, et il aurait soulevé en moi les plus épouvantables terreurs... Mais il allait avoir à m'expliquer une assez longue absence ; je n'aurais pas voulu qu'il fît preuve de trop d'imagination pour m'en rendre compte.

Mes craintes ne se réalisèrent pas. Gontran évita pour ainsi dire le mensonge en m'avouant une partie de la vérité; il me dit qu'il avait eu de grandes obligations d'argent à M. Lugarto, qu'en outre celui-ci avait eu entre les mains des papiers fort importants qui pouvaient compromettre non-seulement lui, Gontran, mais l'honneur d'une famille de la manière la

plus funeste, me laissant entendre qu'il s'agissait des lettres d'une femme..

M. de Lancry ajouta que pour ravoir ces papiers, qui n'étaient plus en la possession de M. Lugarto, il lui avait fallu aller en Angleterre, où il les avait enfin repris et détruits après des angoisses sans nombre.

Je m'étais malheureusement trop inquiétée de la manière dont Gontran me mentirait, sans réfléchir que moi-même j'avais à lui dissimuler des événements bien importants. Plusieurs fois mon mari me demanda si depuis son départ je n'avais pas vu M. Lugarto.

Ainsi que me l'avait recommandé M. de Mortagne, ainsi que je l'avais déjà écrit à M. de Lancry, je lui répondis qu'aussitôt sa lettre reçue, j'étais partie pour la Touraine, préférant passer le temps de son absence auprès d'Ursule.

D'après les questions de M. de Lancry à ce sujet, je devinai qu'il s'expliquait difficilement comment M. Lugarto lui avait renvoyé le *faux* qu'il avait jusqu'alors si précieusement gardé.

Mon mari voulait savoir si mes prières ou

mon influence n'avaient été pour rien dans la restitution qu'avait faite M. Lugarto.

Je me repentis de nouveau d'avoir à dissimuler quelque chose à M. de Lancry, mais, me souvenant des recommandations de M. de Mortagne et de la promesse que je lui avais faite, je me tus à ce sujet.

Sans doute Gontran craignit d'éveiller mes soupçons en m'interrogeant plus long-temps d'une manière détournée, car il ne me parla pas davantage de M. Lugarto.

Une dernière chose m'embarrassait, M. de Mortagne avait payé à M. Lugarto les sommes que lui devait mon mari. Dès que Gontran, qui ignorait cette circonstance, voudrait s'acquitter, tout se découvrirait peut-être. M. de Lancry me rassura pour quelque temps du moins à cet égard, en me disant qu'il paierait plus tard l'argent qu'il devait à M. Lugarto, en lui tenant compte des intérêts.

Ces explications données et reçues, Gontran parut délivré d'un grand poids.

Sa physionomie exprima une sorte de confiance insoucieuse que je ne lui avais pas encore vue même avant mon mariage.

Rien de plus simple : depuis que je le connaissais, il s'était toujours trouvé sous le coup des menaces de M. Lugarto, son mauvais génie.

Hélas! le dirais-je, un moment je fus assez injuste envers la Providence pour regretter presque la teinte de mélancolie et de tristesse que le chagrin avait jusqu'alors donnée aux traits de Gontran.

Il me sembla follement que, malheureux, il m'appartenait davantage.

Le voyant si jeune, si beau, si gai, si brillant, et alors si *libre* de toute malheureuse préoccupation, j'eus presque peur pour l'avenir.

J'avais déjà ressenti les horribles tortures de la jalousie, et pourtant, en s'occupant de la princesse Ksernika, Gontran n'avait fait qu'obéir aux menaces de M. Lugarto... et pourtant Gontran était alors dévoré d'inquiétudes; d'un moment à l'autre il pouvait être déshonoré; malgré cela n'avait-il pas été charmant auprès de cette femme? Qu'eût-il donc été si son goût, si son caprice l'eussent seuls décidé à s'occuper d'elle?...

Bientôt je rejetai ces tristes pensées loin de

moi comme un outrage au bonheur qui m'était rendu. . . . . .

. . . . . .

Hélas! cette crainte était un pressentiment.

J'instruisis Gontran de la rupture qui avait eu lieu entre M. Sécherin et sa mère, sans lui en dire la cause. Le secret d'Ursule ne m'appartenait pas. J'attribuai à des discussions d'intérêt, d'abord légères, puis de plus en plus aggravées, la détermination que prenait mon cousin de vivre séparément de sa mère.

Gontran me parut vivement contrarié de ne pouvoir, comme il l'espérait, passer quelques jours à Rouvray.

— Ce délai eût suffi — me dit-il — pour faire exécuter à notre château de Maran quelques travaux indispensables, afin de le rendre plus habitable, car il n'avait pas été occupé depuis longtemps. Mais les tristes divisions qui venaient d'éclater entre ma cousine et sa belle mère ne nous permettaient pas de prolonger notre séjour à Rouvray.

En vain le lendemain, me trouvant seule avec M. Sécherin, je voulus de nouveau tenter un

rapprochement entre lui et sa mère ; il me parut encore plus ulcéré que la veille.

Ursule avait continué de jouer son rôle avec sa supériorité habituelle ; elle ne s'était pas permis un mot de récrimination contre sa belle-mère ; elle comprenait, elle admirait, disait-elle, cette jalousie d'affection qui pousse une mère à demander le sacrifice de sa belle-fille.

Son mari n'avait qu'un mot à dire, et elle courbait son front ; elle consentait à tout, s'il le fallait, elle abandonnait l'époux de son cœur, pour plaire à madame Sécherin.

L'angélique douceur d'Ursule avait encore exaspéré M. Sécherin contre sa mère.

Celle-ci, comme toutes les personnes d'un caractère ferme et juste, se montra de son côté de plus en plus inflexible dans son aversion pour Ursule.

J'allai trouver madame Sécherin pour lui faire mes adieux.

En vain je lui parlai de son fils, de l'abandon, de l'isolement où elle allait vivre, elle ne voulut entendre à rien jusqu'à ce que mon cousin eût chassé sa femme.

Ce qui me prouva davantage encore l'in-

croyable et fatale influence de ma cousine sur son mari, c'est que je le trouvai, lui pourtant si bon fils, lui pourtant d'un si noble, d'un si généreux cœur, je le trouvai, dis-je, presque indifférent à cette douloureuse séparation.

Il me dit que sa mère se calmerait, qu'alors il viendrait la voir tous les jours. Il était presque content de ce qui était arrivé, car tôt ou tard il aurait fallu en venir à une séparation.

L'accusation de madame Sécherin n'était, selon le mari d'Ursule, qu'un prétexte pour éloigner sa bru, qu'elle n'avait jamais pu souffrir, *parce qu'elle aimait trop son fils*. — « Oui, ma cousine, toute la question est là! — » s'était écrié M. Sécherin : *ma femme m'aime* » *trop*; ma mère en est jalouse.»

. . . . . .

Hélas! le hasard me réservait un nouveau coup bien cruel et qui dans ces circonstances semblait être une raillerie de la destinée.

Le lendemain du jour de son arrivée, Gontran avait été donner quelques ordres relatifs à notre départ qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

J'avais profité de ce moment pour avoir, avec

M. Sécherin, l'entretien dont je viens de parler; nous nous étions long-temps promenés en causant dans une avenue de charmille très-touffue, située au milieu du jardin.

Mon cousin me quitta.

Restée seule, je m'assis rêveuse sur un banc situé au pied d'un groupe de pierres peintes représentant un berger et une bergère.

Ces statues, assez communes dans les jardins du siècle passé, s'élevaient au bout de l'allée dont j'ai parlé. Leur piédestal était large, carré et entouré de quatre bancs.

De la façon dont j'étais placée je tournais le dos à l'allée et j'étais absolument cachée par la hauteur de ce petit monument.

Je ne sais pourquoi au lieu de songer à mon bonheur, à Gontran, je pensai à la perfidie d'Ursule; depuis la scène de la veille ma cousine m'avait constamment évitée.

Tout à coup j'entendis sa voix. Elle causait avec quelqu'un et se rapprochait peu à peu.

Un serrement de cœur me dit qu'elle parlait à Gontran.

J'écoutai... je ne me trompais pas.

Au lieu de me lever et d'aller rejoindre Ur-

sule et mon mari, j'eus la honteuse pensée de vouloir surprendre leur conversation.

Sans raison, sans motif, un éclair de jalousie m'avait soudainement traversé le cœur.

Je suspendis ma respiration, j'écoutai avidement...

Maintenant que je suis de sang-froid, je me demande si j'agissais alors sous l'empire de quelque soupçon. Je suis forcée de convenir que je n'en avais aucun; cette résolution fut instantanée, involontaire.

J'écoutai avidement.

Le sable qui criait sous les pieds d'Ursule et de Gontran pendant leur marche m'empêcha d'abord d'entendre, de rien distinguer.

Quand ils furent à quelques pas de moi, je saisis ces mots que disait Ursule de sa voix la plus douce et la plus mélancolique :

«... *Tant de tristesse dans la solitude....* car *c'est être seule que d'être...*»

Je ne pus rien entendre de plus.

Gontran et elle, arrivant au bout de l'allée, se retournèrent, s'éloignèrent, et le bruit de leurs pas cessa d'arriver jusqu'à mon oreille.

Dans les mots d'Ursule que j'avais surpris,

rien ne devait m'étonner ou me blesser. Ma cousine, fidèle à sa manie de passer pour une femme incomprise et malheureuse, répétait sans doute à Gontran le romanesque mensonge qu'elle m'avait tant de fois répété à moi. Et puis... ce n'était peut-être pas d'elle-même qu'elle parlait?

Pourtant je ressentis au cœur un coup si douloureux, une angoisse si poignante... l'avenir, que je venais un moment d'entrevoir si riant et si beau, se couvrit subitement d'un voile si funèbre, que je fus frappée d'un invincible et fatal pressentiment.

Pourquoi, me disais-je, éprouverais-je une émotion si douloureuse, si profonde, pour quelques paroles insignifiantes?

Elles cachent donc quelque perfidie, quelque trahison?

Encore sous l'impression de la cruelle scène à laquelle j'avais assisté la veille, je voulus voir, dans la crainte qui m'agitait, une révélation divine semblable à celle qui avait éclairé si vainement madame Sécherin sur la conduite coupable de ma cousine.

Je ne puis dire avec quelle angoisse, avec

quelle anxiété j'attendis le second tour de promenade qu'allaient faire Gontran et Ursule.

Un moment je rougis de honte en songeant à quel ignoble espionnage je descendais, je fis même un mouvement pour m'en aller, mais une funeste curiosité me retint.

Je les entendis se rapprocher de nouveau.

Mon cœur commença de bondir avec force, on eût dit que chacun de ses battements se réglait sur le bruit léger et mesuré de leurs pas.

Cette fois j'entendis la voix de Gontran.

Oh! je la reconnus cette voix d'un timbre si charmant; il parlait, ce me semble, avec une expression remplie de grâce et tellement bas, que je n'entendis que ces mots:

— *Vous souvenez-vous, dites, vous souvenez-vous? Oh! vous étiez si...*

Le reste de la phrase fut perdu pour moi.

Ils s'éloignèrent encore.

Hélas! dans ces mots de Gontran, il n'y avait rien non plus qui pût me donner lieu de le soupçonner; pourtant, en songeant à qui ils étaient adressés, ils me firent un mal affreux.

Quels souvenirs évoquait-il? Pourquoi demander à cette femme si elle se souvenait? De

quoi pouvait-elle se souvenir ? Alors je me souvins, moi, que pendant un mois avant mon mariage, Gontran avait vu Ursule chez ma tante presque chaque jour.

Alors malheur... malheur !... je me souvins, moi, qu'Ursule m'avait dit cent fois qu'elle trouvait mon mari charmant, que j'étais la plus heureuse des femmes, qu'un bonheur comme le mien n'était pas fait pour elle.

Alors malheur... malheur !... je me souvins, moi, de l'humiliation, de la rage d'Ursule, lorsque après son mariage, devant Gontran, mademoiselle de Maran, avec une infernale méchanceté, avait fait valoir tous les ridicules de M. Sécherin.

Connaissant alors la perfidie, la dissimulation, la corruption de ma cousine, n'avais-je pas à craindre qu'elle ne voulût se venger de tout ce que mademoiselle de Maran lui avait fait autrefois souffrir, sans doute dans l'espoir de me rendre un jour victime de cruelles représailles ?

Sans doute, ma tante, avec son effroyable sagacité, avait deviné, dès la jeunesse d'Ursule, les défauts et les vices qui devaient, en se déve-

loppant, m'être si funestes ; car notre amitié d'enfance, nos liens de parenté devaient un jour forcément nous rapprocher l'une de l'autre...

Ces tristes réflexions furent interrompues de nouveau.

Gontran parlait encore.

Cette fois, son accent était gai, railleur.

Ursule lui répondit sur le même ton, car j'entendis un éclat de rire doux et frais.

Gontran reprit : *Vous verrez que j'ai raison... vous verrez. J'aimerais tant à vous le prouver...*

— *Tenez, mon cousin* — répondit Ursule d'un ton de coquet et gracieux reproche — *vous êtes fou, c'est une horreur de...*

Puis rien, plus rien.

Ils s'éloignèrent encore.

Que signifiaient ces mots ?

A quoi Gontran faisait-il allusion en disant à ma cousine *qu'elle verrait*, que voulait-il lui prouver ?

Et elle, pourquoi lui disait-elle si coquettement *qu'il était fou?* Mon Dieu ! de quoi causaient-ils donc ?

Hélas! je me souviens que je fus alors assez stupidement naïve pour m'indigner de ce que ma cousine et mon mari ne parlaient pas de moi!

Oui... il y a tant de puéril égoïsme dans la douleur; dès qu'on souffre, on se croit si intéressant, si digne de pitié, que, dans un désespoir insensé, l'on demande des sentiments humains à ceux mêmes qui vous blessent.

Ainsi, je me disais avec amertume : — « Comment Gontran et Ursule qui m'aiment » tant... ne pensent-ils pas à moi dans ce mo- » ment? Rien de plus naturel cependant. Oui... » et cela est si naturel qu'il faut qu'ils soient » nécessairement sous le charme d'une vive » préoccupation pour choisir un autre sujet » d'entretien. »

Hélas! maintenant je rougis de ces sots raisonnements; mais je commencais à reconnaître que le chagrin n'est jamais plus intense, plus affreux, que lorsqu'il vous inspire des raisonnements absurdes et touchant au grotesque.

Les pas se rapprochèrent.

Il me sembla cette fois qu'Ursule et Gontran

marchaient plus lentement, que de temps en temps ils s'arrêtaient.

Gontran disait d'une voix douce et suppliante :

— *Je vous en prie... cela, eh bien! cela.*

Les pas s'arrêtèrent.

Ursule répondit avec un accent qui me parut très-ému :

— *Vous n'y pensez pas, ce serait trop pénible. Vous ne savez pas toutes les larmes que j'ai dévorées depuis que... Mais, tenez, je suis encore plus folle que vous, vous me faites dire ce que je ne voudrais pas dire... vous ne méritez pas...* — ajouta-t-elle, et en parlant d'une voix précipitée en marchant si rapidement que la fin de cette phrase m'échappa...

Je me sentais défaillir.

Cette position était horrible.

Les plus violents soupçons me bouleversaient, et cela pour quelques lambeaux de conversation qui n'avaient d'autre sens que celui que ma jalousie insensée leur donnait.

Après ces terreurs venait le doute ; puis une lueur d'espoir. En admettant qu'Ursule fût assez indigne pour tâcher de plaire à Gontran, et je

pouvais le penser sans la calomnier : n'avait-elle pas déjà oublié ses devoirs pour un homme sot et vulgaire ; en admettant, disais-je, cette indignité, lui !... lui, Gontran, à qui j'avais voué ma vie, à qui je n'avais donné jusqu'alors que de l'amour et du bonheur ; Gontran pour qui j'avais déjà tant et tant souffert, aurait-il jamais le courage, la cruauté de m'oublier pour elle ?...

Non, non, cela est impossible, m'écriai-je ; je ne sors pas d'un abîme de chagrin et de désespoir pour retomber à l'instant dans un abîme plus profond encore.

Non, non, cela est impossible. Gontran est arrivé hier, il repart ce matin ; il est impossible que dans un entretien d'une heure il ait voulu plaire, il ait plu à cette femme, et que déjà il songe à me tromper.

Ursule est bien audacieuse ; mais la femme la plus éhontée garde des dehors. Et puis à ces lueurs d'espérances succédaient des doutes accablants. Tout ce que m'avait dit madame de Richeville du caractère égoïste et léger de Gontran me revenait à la pensée.

Ursule me paraissait de plus en plus séduisante et dangereuse. Si mon mari la rencontrait

à Paris, sous le prétexte de notre amitié, ne pourrait-elle pas venir souvent chez moi?

Cette idée et les émotions que je contraignais depuis quelques moments me bouleversèrent tellement, que, sans penser que je dévoilais mon espionnage en sortant brusquement de la cachette où j'étais jusqu'alors restée, j'entrai dans l'allée.

Ursule et Gontran étaient très-loin, à l'autre extrémité.

Je vis M. Sécherin venir à eux et les accompagner du côté de la maison.

Je respirai plus librement, je restai quelque temps encore dans le jardin.

Par une bizarre, une inexplicable mobilité d'impression, une fois qu'Ursule eut disparu, peu à peu le calme rentra dans mon cœur; j'eus honte de ma faiblesse, je me reprochai de flétrir, de gaieté de cœur, le bonheur que la Providence m'envoyait; n'allais-je pas être seule à Maran avec Gontran? les beaux jours du chalet de Chantilly n'allaient-ils pas renaître? L'hiver était bien loin encore, si je redoutais la coquetterie d'Ursule envers mon mari, je trouverais mille moyens de l'éloigner; enfin, s'il fallait ar-

river à ces extrémités, je raconterais à Gontran l'aventure de M. Chopinelle, et il n'éprouverait alors pour Ursule que du mépris.

Par quel étrange contraste cet accès de folle confiance succéda-t-il au plus douloureux accablement? C'est ce que je ne puis dire.

Avant de quitter Rouvray, je voulus aller faire mes adieux à madame Sécherin.

Je la trouvai calme, digne et forte; elle me tendit la main, je la baisai pieusement.

— Ce soir — me dit-elle — mon fils et cette femme quitteront cette maison, j'y vivrai désormais solitaire en attendant mon fils. Oui, — reprit-elle en voyant mon air étonné — un jour mon fils me reviendra, le bon Dieu me le dit... Il me laissera sur la terre assez long-temps encore pour voir mon enfant bien malheureux, mais aussi pour le consoler.

Je fus frappée de l'accent presque inspiré avec lequel madame Sécherin prononça ces dernières paroles.

Elle ajouta en me regardant avec compassion :

— Vous êtes bonne et généreuse, vous êtes convaincue comme moi, j'en suis sûre, que *cette*

femme est une indigne, mais vous n'avez pas eu le courage de l'accuser... Si vous vous étiez jointe à moi, elle était perdue. Je ne vous fais pas un reproche de votre clémence ; au contraire, je prierai le Seigneur pour que celle que vous avez épargnée ne vous cause pas un jour bien des chagrins.

— Que dites-vous, madame? m'écriai-je — en sentant mes craintes renaître.

— Je vous dis ce que le bon Dieu m'inspire... rien de plus. . . . . .

Hélas! ces paroles n'étaient que trop prophétiques, surtout si je les rapprochais de la scène de l'allée.

Le moment de partir arriva.

Ursule m'embrassa avec son effusion ordinaire, mon cousin nous fit des adieux remplis de cordialité.

Rien dans les paroles ou dans l'expression des traits de Gontran ne put me faire soupçonner qu'il quittait Ursule avec regret.

Nous abandonnâmes cette maison si paisible à mon arrivée, et qui avait été depuis le théâtre de si pénibles divisions.

CHAPITRE XXV.

LE CHATEAU DE MARAN.

A mesure que nous nous éloignions de Rouvray, je me sentais moins oppressée.

Bientôt j'oubliai presque complétement les douloureuses agitations que j'y avais ressenties pour ne songer qu'au bonheur de me retrouver enfin seule avec mon mari.

Je me faisais une joie de ce voyage en me rappelant les tendres paroles, les prévenances délicates dont Gontran m'avait comblée, lorsqu'après mon mariage nous étions partis pour Chantilly.

Je trouvais une grande ressemblance entre ces deux époques de ma vie. Cette fois aussi je partais seule avec Gontran pour un long séjour au milieu d'une riante et paisible solitude.

Cette impression de bonheur fut si profonde, cet espoir fut si radieux, qu'il domina toutes mes autres pensées.

J'attendais avec impatience le premier mot de Gontran.

Depuis notre départ de Rouvray, il était silencieux.

Je trouvais mille raisons dans mon cœur pour que ce premier mot fût rempli de grâce et de bonté. Je me disais presque avec satisfaction que mon mari avait quelques torts à se reprocher envers moi, et qu'il allait les expier par ces douces flatteries, ces attentions exquises dont il avait le secret.

Tout à coup M. de Lancry bâilla deux fois assez haut, appuya sa tête sur l'un des accotoirs de la voiture et s'endormit profondément sans me dire une parole...

Cette indifférence me fit d'abord un mal affreux. Je ne pus retenir quelques larmes en me souvenant des ravissantes tendresses que

Gontran m'avait prodiguées dans notre premier voyage.

Je me demandai avec douleur en quoi j'avais démérité. Ne devais-je pas au contraire lui être plus chère encore? n'avais-je pas déjà bien souffert pour lui?

A ce premier mouvement si pénible succéda la réflexion.

J'eus honte de moi-même. Je m'accusai d'égoïsme, d'exagération ridicule et romanesque.

Quoi de plus simple, de plus naturel, que ce sommeil que je reprochais à Gontran? Devait-il se gêner, se contraindre pour moi? n'agissait-il pas au contraire avec une confiance pleine de sécurité?

Je séchai mes larmes, je contemplai ses traits. On n'y voyait déjà plus les traces des fatigues et des chagrins qui les altéraient jadis.

Jamais il ne m'avait paru plus beau de cette beauté délicate, charmante, qui rendait sa physionomie si attrayante; un de ces demi-sourires qui annoncent toujours un sommeil heureux et tranquille, donnait à sa bouche une ravissante expression de finesse un peu malicieuse. Par

deux fois il agita légèrement ses lèvres comme s'il eût prononcé quelques paroles.

J'écoutai avidement...

Je n'entendis rien.

En le voyant dormir ainsi, beau, calme, souriant, je me sentais heureuse de tout le bonheur qui lui était départi : libre de l'odieuse domination de M. Lugarto, jeune, riche, aimé de moi jusqu'à l'idolâtrie, y avait-il au monde un homme plus admirablement doué ? Ne réunissait-il pas tous les avantages, toutes les conditions de la félicité humaine?

En m'appesantissant ainsi sur ses qualités, un moment j'eus peur; nous devions rester à Maran jusqu'au commencement de l'hiver : ce long avenir de solitude me ravissait, mais plairait-il à Gontran?

Je commençais à me défier de moi-même, à craindre de ne pas plaire assez à mon mari. J'avais déjà tant souffert que je ne ressentais plus ces élans de gaieté douce et ingénue que m'inspirait autrefois la présence de Gontran.

Je comparai ce que j'étais avant mon mariage ou pendant notre bienheureux séjour à Chantilly, avec ce que j'étais en arrivant à Ma-

ran, et malgré moi je fus reprise de folles frayeurs.

Je me crus enlaidie, attristée, appauvrie, je me demandai s'il me restait assez d'avantages pour plaire à mon mari durant les longs jours que nous allions passer dans la solitude; puis cet entretien de l'*allée*, qu'un moment j'avais oublié, me revenait à la pensée.

J'en venais à exagérer mes imperfections, à dénaturer mes avantages, à envier l'esprit, le caractère d'Ursule, à envier aussi sa physionomie tour à tour animée, coquette, touchante, mélancolique ou naïve...

Sans orgueil insensé, je me savais plus régulièrement belle que ne l'était ma cousine, je me savais des qualités solides, un cœur loyal, une franchise à toute épreuve, un dévouement sans bornes pour mon mari, dévouement déjà éprouvé et qui n'avait jamais failli... Je ne pouvais douter qu'Ursule ne fût menteuse, dissimulée, qu'elle n'eût un profond mépris pour tout ce que révèrent les âmes honnêtes et élevées.

Eh bien ! lorsque je pensais qu'elle plaisait

peut-être à Gontran, je me prenais à regretter de ne pas ressembler à ma cousine...

Oh ! sacrilége... j'allai jusqu'à dédaigner les vertus que j'avais, et à jalouser les vices que je n'avais pas...

Hélas !... hélas !... c'est qu'aussi les hommes ne savent pas qu'en affichant certaines préférences... ils dépravent souvent les plus fières, les plus généreuses natures... ils ne savent pas que lorsqu'on aime avec passion, avec délire, on veut plaire avant tout et à tout prix, et que si vertueuse que l'on soit, on blasphème quelquefois les qualités les plus nobles comme inutiles et vaines, lorsqu'on se voit sacrifiée à des femmes qui n'ont pour séduire qu'hypocrisie, audace et corruption ! . . . . . .

. . . . . .

Puis, comme toujours... après ces abattements, après ces humiliations impitoyables que je m'infligeais, venaient des exaltations toutes contraires, une réaction d'orgueil insensé.

Je me demandais en quoi ma cousine pouvait m'être comparée, quelles garanties de bonheur elle aurait pu donner à mon mari... Mais je retombais bientôt, écrasée sous le poids de

cette horrible pensée : — Qu'importe... s'il l'aime ainsi ? . . . . . .

. . . . . .

Pendant la route, Gontran fut distrait, silencieux; j'attribuai ces préoccupations au changement politique qui venait d'avoir lieu, et auquel il n'était peut-être pas aussi indifférent qu'il voulait le paraître.

J'ai oublié de dire qu'en chemin nous avions appris la révolution de juillet.

Si étrangère que je fusse à la politique, j'éprouvais un sentiment de profonde et respectueuse pitié pour ce vieux et bon roi qui retournait sans doute une dernière fois sur une terre d'exil, loin de cette France qu'il avait tant aimée et que sa famille avait arrosée de son sang. J'avais toujours vu le peuple heureux et calme, les illustrations personnelles jouir d'avantages égaux, souvent même supérieurs à ceux dont jouissait la plus haute aristocratie. Je ne comprenais donc pas le bien et l'avantage de cette régénération sociale qui venait, disait-on, de sortir des sanglantes barricades de 1830.

J'avais une grande impatience d'arriver à Maran.

Blondeau m'avait souvent dit que ma mère avait passé deux étés dans cette terre de Maran avec moi, et qu'elle l'y avait accompagnée, alors que j'étais âgée de deux ans à peine ; jamais ma mère, disait-elle, ne s'était trouvée plus heureuse que dans cette solitude, où elle échappait aux méchancetés de mademoiselle de Maran et à l'indifférence glaciale de mon père.

J'étais ravie de savoir que le château était resté inhabité ; ces souvenirs si précieux pour moi me semblaient ainsi plus entiers, plus saintement conservés.

Blondeau devait me donner mille précieux renseignements sur les appartements que ma mère avait habités de préférence, sur les promenades qu'elle affectionnait.

C'était avec un religieux intérêt que je m'approchais de cette habitation qui, pour tant de raisons, était sacrée pour moi.

Il me semblait aussi qu'une fois là, dans ce lieu où tout parlait de ma mère, je serais sous son invisible protection ; que du haut du ciel elle veillerait sur son enfant, qu'elle demanderait à Dieu de ne pas m'infliger de nouvelles souffrances.

Plusieurs fois j'avais pu apprécier le tact, la délicatesse de Gontran, j'étais donc assurée de lui voir partager la vénération que m'inspirait cette maison.

En partant de Rouvray, j'avais écrit à Blondeau de venir sur-le-champ me rejoindre à Maran. M. de Lancry, en passant à Paris, avait déjà envoyé une partie de notre maison dans cette terre située à quelques lieues de Vendôme.

Nous y arrivâmes par une belle matinée d'été.

Une longue avenue de chênes séculaires conduisait à la cour d'honneur. Il fallait traverser deux ponts jetés sur la petite rivière qui baignait les murs du château, bâti en briques et composé d'un grand corps-de-logis, avec deux grandes ailes en retour, dans le goût du siècle de Louis XIII; un dernier pont de pierres conduisait à la première cour, fermée par une grille parallèle au corps-de-logis principal.

Autour du château, la végétation était magnifique : les chênes, les peupliers d'Italie, les ormes y poussaient à une hauteur admirable; d'immenses prairies s'étendaient à perte de

vue et avaient pour horizon de grands massifs de bois.

Le régisseur, prévenu de notre arrivée par notre courrier, nous attendait à la grille; il nous conduisit dans une longue galerie située au rez-de-chaussée et remplie de tableaux de famille.

Les six fenêtres de cette pièce immense s'ouvraient sur le fossé rempli d'eau vive qui entourait le château. Malgré la chaleur de l'été, il faisait presque froid dans cet énorme salon. Ses murailles étaient si épaisses que l'embrasure des fenêtres avait cinq ou six pieds de profondeur.

Impatiente de visiter la maison, j'offris en souriant mon bras à Gontran et je lui dis :

— Allons, mon ami, venez vite, je suis impatiente de tout revoir ici, quoique je ne me souvienne de rien. Vous n'avez pas d'idée comme le cœur me bat à la pensée de parcourir les lieux autrefois habités par ma pauvre mère. Et puis, il faut que je vous fasse les honneurs de chez moi. Je suis si heureuse, si fière de vous avoir ici ? — Oh ! — ajoutai-je en souriant — je suis la châtelaine de ces lieux, vous

voici dans mon empire, et je vais vous accabler de l'amour le plus despotique.

Au lieu de partager ma gaieté comme je m'y attendais, Gontran me répondit d'un air contraint, en s'efforçant de sourire et en regardant autour de lui avec une expression de répugnance :

— Entre nous, votre manoir me paraît un peu délabré, noble châtelaine, si toutes les pièces ressemblent à ceci... Il est fâcheux que mes dernières préoccupations m'aient empêché de penser à envoyer ici un architecte; sans reproche, vous qui n'aviez qu'à songer à cela, ma chère amie, vous auriez dû vous charger de ce détail. Vous saviez dans quel déplorable état était le château.

Mon mari avait d'abord faiblement souri, il finit par me parler presque sèchement.

Je le regardai avec un étonnement douloureux, et je lui dis doucement :

— Mais, mon ami, souvenez-vous que j'étais aussi tourmentée que vous de toutes ces secousses qui nous ont bouleversés ; et puis, vous le savez, j'ai été très-malade, il ne m'a pas été

possible de m'occuper de ces soins. Je croyais que...

— Eh! mon Dieu — me dit Gontran, en m'interrompant avec impatience — encore une fois je ne vous fais pas de reproches, ma chère amie... Seulement je regrette que vous ou moi n'ayons pas songé aux réparations indispensables à cette habitation. Maintenant il n'y a plus à reculer... Grâce à cette révolution maudite, on ne peut voyager nulle part, on ne peut aller aux eaux. Dans quinze jours peut-être l'Europe sera en feu. Paris doit être insupportable. Il faut donc nous résigner à rester ici. C'est ce qui fait que je regrette de nous voir si mal établis.

— C'est surtout pour vous que je suis désolée de ce manque de confort, mon ami... Quant à moi, je suis si heureuse d'être ici avec vous que je me trouverai toujours bien.

— Vous êtes mille fois bonne, ma chère. Je suis aussi très-heureux de partager cette solitude avec vous; je comprends toutes les raisons qui vous rendent cette habitation précieuse... Mais ce n'est pas une raison pour se passer de tapis et de persiennes... car je n'en

vois à aucune fenêtre, et ce château a l'air d'une lanterne.

— J'en suis désolée, mon ami ; mais rassurez-vous, nous trouverons moyen de remédier à cela en faisant venir quelques ouvriers de Vendôme... Je me charge de surveiller et de hâter ces travaux. Par amour-propre de cœur, je tiens à ce que Maran soit pour vous le plus agréable séjour du monde; seulement je vous demande un peu d'indulgence pour mes efforts.

— Des ouvriers!... — s'écria-t-il avec impatience — il ne manque plus que cela... Il n'y a rien de plus insupportable que des ouvriers... et pourtant il faudra bien s'y résigner... Ah !... ça va être bien agréable... une jolie distraction que j'aurai là !

— Gontran — dis-je tout attristée de l'humeur de mon mari—nous nous exagérons peut-être le délabrement de cette habitation... nous n'avons vu que cette galerie.

— Eh ! mon Dieu ! on peut parfaitement juger du reste par cet échantillon ; c'est la pièce d'honneur... c'est le salon de réception. On voit que le régisseur a accumulé ici toutes les

splendeurs de l'habitation — ajouta-t-il en se remettant à rire d'un air contraint. — Allons, ma chère amie, inspectez votre manoir... et tâchez d'en tirer le plus de parti possible en attendant les ouvriers... puisqu'il faut se résigner à cet ennui. Quant à moi, je vais aller aux écuries; je parie que ce sont de véritables halles sans stalles, sans box, et moi qui viens justement de ramener une douzaine de chevaux d'Angleterre! C'est fort agréable!... En vérité, je ne sais pas à quoi pensent vos gens d'affaires, de laisser cette habitation dans un tel état de délabrement.

— J'en suis désolée, mon ami... je vous en supplie... ne vous fâchez pas... donnez-moi vos ordres, je les ferai exécuter de mon mieux.

Ma résignation toucha sans doute M. de Lancry, il regretta son impatience, et me dit en s'apaisant :

— Encore une fois je ne vous accuse pas, ma chère amie, vous n'y pouvez rien; mais si les écuries sont mauvaises, ça n'en sera pas moins désagréable, d'autant plus que, pendant les cinq ou six mortels mois que nous allons passer ici, je n'aurai pour tout plaisir que mes

chevaux et la chasse... A propos, sommes-nous loin de Vendôme?...

— Mais à six ou huit lieues, je crois... mon ami.

— De mieux en mieux, ça sera fort commode pour les approvisionnements de viande de boucherie; nous n'aurons déjà pas de marée. Il ne nous manque plus pour nous achever que de faire une chère détestable. Je ne sais pas, en vérité, comment votre famille se résignait à vivre ici.

— Mon père a fort peu habité Maran, mon ami... Ma mère seulement y a passé quelque temps, et vous savez que nous autres femmes nous nous contentons de peu.

— Libre à vous... ma chère amie, de vous nourrir de rêverie et d'idéalité; quant à moi, je vous déclare qu'à la campagne je deviens très-positif et très-matériel; j'en demande un million de pardons à votre exaltation romanesque; mais, quand on n'a pas d'autre plaisir que la table, il est, je crois, permis de vouloir que la chère soit bonne. Vous m'obligerez donc beaucoup, n'est-ce pas? de vous entendre avec votre maître-d'hôtel pour trouver les moyens de nous

approvisionner le mieux possible ; j'aurai, s'il le faut, un fourgon et deux chevaux de service pour aller à Vendôme faire la provision ; car moi je ne vis pas d'abstractions, je tiens au solide... Sur ce, je vais aux écuries.

Gontran sortit.

Tel fut notre premier entretien en arrivant au château de Maran.

CHAPITRE XXVI.

LA VIE DE CHATEAU.

Quelque temps après notre arrivée à Maran, je me sentis faible, souffrante; je restais quelquefois pendant une heure accablée par un malaise inconnu.

Bientôt je reconnus que je m'étais fait une grande illusion en espérant que Gontran redeviendrait pour moi ce qu'il avait été pendant le premier mois de notre mariage; son caractère semblait s'aigrir dans la solitude. Pourtant la vie qu'il menait *pour lui* semblait lui plaire.

Souvent, en ma présence, il paraissait pen-

sif, absorbé : tantôt je me persuadais qu'il pensait à Ursule ; tantôt, qu'il regrettait malgré lui les chagrins que son indifférence me causait.

Si je l'interrompais au milieu de ses réflexions, il me répondait avec aigreur, ou se levait avec impatience sans me dire une parole, comme si je l'avais distrait d'une chère et douce rêverie.

Ce qui me donnait pourtant quelquefois une lueur d'espoir, c'était le brusque changement de mon mari à mon égard. Un refroidissement successif m'eût effrayée davantage, il eût été plus naturel.

Ce fut un jour fatal que celui où j'eus la conviction que Gontran ne m'aimait plus d'amour ; dès lors il ne crut même plus nécessaire de garder envers moi ces formes de bonne compagnie, ce respect des bienséances que tout homme doit aux femmes, *même* à la sienne.

Dès lors plus de douces prévenances, plus d'épanchements de cœur, rien qui prouvât en lui le désir ou le besoin de me plaire.

Quelques mots sur la nouvelle existence que menait Gontran sont indispensables.

Depuis notre établissement à Maran, il avait

fait venir des chiens et des chevaux de chasse d'Angleterre. Il avait loué une des forêts de l'état qui touchait à nos propriétés, il y chassait trois fois par semaine à courre, trois fois à tir. Il se reposait le dimanche, c'était le seul jour qu'il passait près de moi.

Habituellement, il partait après déjeuner, je ne le revoyais que le soir au retour de la chasse. Nous nous mettions à table, il dînait longuement, me parlait peu, buvait souvent trop pour sa raison, et l'avouerai-je, hélas! il lui fallut quelquefois l'aide d'un de nos gens pour regagner son appartement, qui était contigu au mien...

J'avais toujours vu mon mari d'une recherche, d'une élégance extrême; seul avec moi, il se négligeait comme à plaisir. Il ne semblait vivre que pour la chasse et pour la bonne chère.

Oh! honte! oh! profanation! Quant à moi, je n'étais plus pour lui qu'une des conditions de sa vie grossière et sensuelle.

Long-temps je souffris en silence de cet abandon, de ce changement dans ses manié-

res qui au moins jusqu'alors avaient toujours été parfaites.

Cette existence solitaire sur laquelle j'avais fondé tant d'espérances s'écoulait pour moi morne, flétrie, décolorée.

Selon mon habitude, je concentrai mon chagrin jusqu'à ce qu'il débordât ; le jour arriva où je ne pus souffrir davantage.

Je me décidai à parler, à tout dire à Gontran.

C'était un samedi ; il avait fait un vent violent pendant presque toute la journée ; sans doute la chasse de Gontran avait été mauvaise, car le soir, lorsqu'il rentra au château, ses piqueurs ne sonnèrent pas leurs fanfares accoutumées.

Je le savais par expérience, ces jours-là mon mari avait de l'humeur ; j'allai craintive à sa rencontre ; mon cœur se serra lorsque j'entendis résonner ses grosses bottes éperonnées sur les dalles de l'escalier.

— Votre chasse n'a pas été heureuse, mon ami ? — lui dis-je.

— Non ; je suis harassé — me dit-il, et il entra dans un petit salon où je me tenais de préférence, parce que ma mère l'avait occupé.

M. de Lancry se jeta sur un canapé, l'air soucieux et contrarié sans me dire un seul mot.

En le voyant ainsi avec ses vêtements couverts de boue, sa barbe longue, ses cheveux en désordre, qui s'échappaient de sa cape de chasse qu'il gardait sur sa tête, je pouvais à peine le reconnaître, lui que j'avais toujours vu d'une si exquise élégance.

— Sonnez donc, ma chère, qu'on nous fasse dîner le plus tôt possible, j'ai très-faim — dit Gontran en se retournant sur le canapé, puis, attirant du bout de son pied une petite chaise de tapisserie, il y allongea ses bottes couvertes de fange.

— Ah! — m'écriai-je en courant à lui — grâce pour cette chaise, elle a été brodée par ma mère, prenez un autre tabouret, je vous en prie.

Gontran haussa les épaules, s'établit sur un autre siége, et me dit :

— Mon Dieu! que vous êtes donc singulière avec vos affectations, je vous demande un peu ce que cela fait à la mémoire de votre mère que je mette ou non mes pieds sur cette chaise.

— Je m'étonne, mon ami, que vous ne com-

preniez pas le culte du passé... il est souvent la seule consolation des jours présents.

— Ah! si vous allez commencer à faire de la métaphysique de sentiment... j'y renonce... la vie que je mène est peu faite pour développer l'intelligence.

— En effet, depuis quelque temps, Gontran, vous agissez, je crois, beaucoup plus que vous ne pensez.

— Dieu merci! j'avais toujours rêvé quelques mois d'une vie toute matérielle, dans laquelle *la bête*, comme on dit, prendrait le dessus. Eh bien! cette vie, je la mène, et je m'en trouve à merveille... Il n'est pas jusqu'à ces superfluités d'élégance, de recherche de toilette que je n'aie mises bravement de côté. J'étais un véritable sybarite; me voici, à cette heure, un véritable Spartiate, un ours, un sauvage. Eh! ma foi, je trouve fort commode d'être ainsi au *vert* pendant quelque temps... de rester grossière chrysalide jusqu'au moment où il me prendra fantaisie de me transformer de nouveau en brillant papillon... Mais sonnez donc, je vous prie, je veux dire à Hébert (c'était notre maître d'hôtel) de me mettre une

bouteille de vin du Rhin à la glace ; c'est un caprice. Il y a long-temps que je n'ai bu de vin vieux du Rhin... et celui que vous avez ici est excellent ; c'est du Joanisberg jaune comme de l'ambre... Où votre père avait-il eu ce vin-là ?

— Il me semble, mon ami, avoir entendu dire à mademoiselle de Maran que l'empereur d'Autriche en fit cadeau à mon père lors de sa mission à Vienne.

— Ma foi, votre père a eu raison d'oublier ce vin ici, car il est parfait.

Je sonnai ; mon mari donna ses ordres, il bâilla et me dit :

— Jouez-moi donc, sur votre piano, l'ouverture du *Siége de Corinthe* en attendant le dîner.

Je regardai Gontran avec chagrin.

Il ne se rappelait pas sans doute qu'on représentait cet opéra lorsque je m'étais, pour la première fois, trouvée avec lui dans la loge des gentilshommes de la chambre.

S'il n'avait pas oublié cette circonstance, sa demande était un amer sarcasme.

Les larmes me vinrent aux yeux malgré moi, je lui dis tristement :

— Pardonnez-moi, mon ami, je ne saurais jouer ce morceau.

— Est-ce parce que je vous en prie? Allons, soit .. faites comme vous le voudrez, jouez m'en un autre, alors. Je vous demande cela pour tuer le temps en attendant l'heure du dîner.

— Pour tuer le temps?.. Il vous pèse donc bien maintenant, Gontran?

— A moi? pas du tout... je le tue sans lui en vouloir le moins du monde... jamais la vie ne m'a passé plus vite. Je n'avais pas idée de cette bonne et matérielle existence de gentilhomme campagnard, je la trouve adorable. Je ne sais pas si elle continuera de m'amuser long-temps; mais, jusqu'à présent, je suis enchanté, la chasse est devenue chez moi une vraie passion. Mon chef d'équipage est excellent... Avec lui, sur dix fois, je prends huit... J'ai un tireur royal. Thomas est un cuisinier parfait. Grâce à quelques améliorations, les écuries sont maintenant fort logeables; nous sommes à peu près bien établis dans ce vieux château; vous êtes toujours jolie

comme un ange, comment voulez-vous que le temps me pèse?

Mon mari me parlait avec tant de sincérité, avec tant d'abandon, il paraissait trouver sa conduite si simple, si naturelle, qu'il ne soupçonnait évidemment pas le chagrin qu'il me causait.

Cette pensée adoucit l'amertume de mes reproches.

Je regardai Gontran fixement; je lui dis avec émotion : — Et moi... Gontran, me croyez-vous heureuse ?

A demi couché sur le canapé, il me répondit en frappant négligemment du bout de son fouet sur ses bottes :

—Vous? je vous crois, ma foi, très-heureuse, aussi heureuse que vous pouvez l'être avec votre diable de petit caractère... Que vous manque-t-il?

— Rien, vous avez raison, Gontran... Je vous vois le matin à l'heure du déjeuner... puis le soir à table... quelquefois une heure ou deux le dimanche... lorsque vous me faites mettre au net votre livre de chasse.

— Eh bien! que voulez-vous de plus? Ne

faut-il pas que je sois continuellement pendu à votre côté? Croyez-moi, ces éternels tête à tête vous seraient bientôt d'un ennui mortel.

— Je vous avais demandé, mon ami, de monter à cheval avec vous; ainsi, j'aurais pu vous suivre quelquefois à la chasse...

— Bah! bah! vous êtes trop peureuse, ma chère amie; et puis il n'y a rien de plus embarrassant qu'une femme à la chasse : elle n'y prend aucun plaisir et empêche les autres d'en prendre. Si j'avais eu quelqu'un à qui vous confier... à la bonne heure; mais nous n'avons pas un voisin sortable, et d'ailleurs vous ne voulez voir personne; vous êtes une solitaire des plus farouches.

— Ce serait pour moi un grand plaisir de monter à cheval avec vous, mon ami; mais seulement avec vous...

— Alors, comme je vous le dis, c'est impossible... Êtes-vous fantasque, ma pauvre Mathilde... Vous ne voulez jamais que des choses déraisonnables.

— C'est juste, n'en parlons plus... Je suis la plus heureuse des femmes... Mon bonheur

doit me suffire — et je portai mon mouchoir à mes yeux.

Gontran avait trouvé fort naturelles et fort peu blessantes les réponses qu'il venait de me faire.

Il parut aussi surpris que contrarié de me voir pleurer.

— Ah ça — me dit-il avec impatience — à qui en avez-vous? Nous sommes à causer là tranquillement, et vous voilà en larmes? Mais à propos de quoi? C'est donc une scène que vous voulez me faire?

— Une scène? non, Gontran; non, je n'ai rien à vous dire, puisque depuis notre arrivée à Maran vous ne vous apercevez pas du contraste qui existe entre la vie que nous menons et celle que nous menions à Chantilly.

— Ah !... nous y voilà!.. Chantilly, encore Chantilly, toujours Chantilly! Vous n'avez que ce mot à la bouche comme un reproche. Mais savez-vous qu'à force de me parler ainsi de ce temps-là vous finirez par me faire prendre en grippe le souvenir de cette ravissante lune de miel. — Et il ajouta en riant de cette plaisanterie :

—Que voulez-vous? ma chère. *Lune de miel, elle a vécu... ce que vivent les lunes de miel.* Le vers n'y est pas, mais la pensée y est... c'est égal.

— Ah ! Gontran... ne blasphémez pas les seuls heureux souvenirs qui me restent.

— Eh bien ! alors ne me répétez pas toujours la même chose, sans cela je vous punirai de la sorte. Voyons... raisonnons en bons amis sans nous fâcher... Croyez-vous que je me sois marié pour passer ma vie à vos genoux, à vous roucouler des fadeurs? Vous n'êtes jamais contente. Si nous sommes dans le monde, vous êtes jalouse; si nous vivons seuls, ce sont des exigences à n'en pas finir. Cela devient impatientant... à la fin! — s'écria-t-il ne pouvant pas se contenir davantage.

— Gontran, vous êtes sans pitié... Vous oubliez que j'ai déjà beaucoup souffert, que j'aurais droit à quelques ménagements.

— Ah mon Dieu ! mon Dieu! quel caractère! Est-ce encore une récrimination? voyons, dites-le franchement. Vous avez beaucoup souffert? Si c'est à cause de Lugarto que vous me dites cela, vous avez tort.

— J'ai tort !

— Certainement, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit dans le temps à ce sujet. Si vous aviez eu l'ombre d'adresse, de sagacité, avec quelques banalités affectueuses vous nous en auriez débarrassés, sans vous compromettre comme vous l'avez fait.

—Sans me compromettre, mon Dieu! Était-ce ma faute ?

— Mais il n'importe! que ce soit votre faute ou non, vous avez été compromise, et c'est moi qui, tôt ou tard, en supporterai le ridicule.

— Moi ! je serais méprisée, moi !...

— Eh! madame, j'aimerais mieux encore ma part que la vôtre; si vous croyez qu'il sera bien agréable pour moi, lorsque nous serons de retour à Paris, d'être montré au doigt, comme un mari trompé... Mais en vérité — reprit-il avec colère — il faut que vous soyez folle, archifolle... d'élever de pareilles discussions... Tenez, brisons là... vous me feriez vous dire quelque dureté, vous éclateriez en reproches, en sanglots, et je veux que vous dîniez tranquille et moi aussi.

— Ce que vous dites là est horrible — re-

pris-je après un moment de stupeur — c'est moi que vous accusez!... moi, la victime de toutes les calomnies de cet homme. Allez, Gontran, je ne sais quel sort me menace dans l'avenir... mais pour ce soir, rassurez-vous, je n'éclaterai pas en sanglots, vous pourrez dîner tranquille; j'ai tant pleuré déjà, que mes larmes se tarissent. Le malheur m'a donné de la raison. Je ne vous ferai pas de reproches, ils seraient inutiles; je veux seulement vous apprendre que je souffre, que je suis résignée... mais non pas insensible à votre indifférence.

— Allons, parlez — dit M. de Lancry, en se levant brusquement et en marchant à grands pas. — J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tourner ceci en plaisanterie, je ne pourrai pas échapper à une scène. Ce matin j'ai fait une mauvaise chasse, la fin de la journée sera digne du commencement. Voyons, dites... finissons... Vous savez pourtant que je n'ai qu'un désir, celui de vivre en repos et de vous voir heureuse...

— Je vous remercie de vouloir bien m'entendre, Gontran. Eh bien! il m'est cruel de voir que depuis que nous sommes ici, vous n'avez pas eu pour moi un mot de tendresse, un mot

de cœur, vous vivez auprès de moi comme si je n'existais pas.

— Mais au nom du ciel ! qu'est-ce que signifie tout ce jargon ? Que voulez-vous donc que je vous dise? Si vous aimez tant à vous entendre raconter des galanteries, inspirez-m'en.

— Vous avez raison. Il y a long-temps que je suis pénétrée de cette triste vérité : *on mérite ce qu'on inspire.* Malgré vos duretés, je vous aime toujours; vous méritez cet amour.

— Eh bien ! alors, soyez donc raisonnable, puisque ni vous ni moi ne pouvons rien à ce qui est — me dit Gontran avec moins de colère. Puis il ajouta :

— En vérité, Mathilde... votre caractère romanesque, exalté, vous rendra la plus malheureuse des femmes ; soyez donc raisonnable. Je vous l'ai dit cent fois, l'on ne se marie pas pour conjuguer perpétuellement et sur tous les tons le verbe *j'aime* ; on se marie pour avoir une maison, un intérieur, une existence plus assise; on se marie pour vivre sans gêne ni contrainte tout le temps qu'on reste seul avec sa femme. Il est clair que si l'on se mariait pour continuer à

faire sa cour, à dire des bergerades, autant vaudrait rester garçon...

— Eh !... Gontran... Gontran... quel réveil...

— Vous me saurez gré, un jour, de faire justice de ces creuses rêveries ; il faut savoir quelquefois être sévère, c'est notre rôle, à nous autres hommes... à nous qui sommes appelés à devenir pères de famille ; c'est à nous à parler le langage de la raison, et je vous le parlerai... Oh ! d'abord, je suis décidé, bien décidé, à ne vous laisser aucune folle illusion; une fois qu'elles seront détruites, vous verrez que vous vous arrangerez parfaitement bien dans la réalité qui vous restera.

—Cela est vrai, Gontran, une fois toutes mes illusions détruites, je m'arrangerai parfaitement dans la réalité qui me restera, comme vous le dites, seulement ce sera pour l'éternité.

— Allons, des menaces de mort maintenant; comme c'est gai ! quelle conversation agréable !... Et puis vous vous plaignez après cela de me trouver maussade ? Je rentre ; au lieu de vous voir une figure avenante, souriante, heureuse, je vous vois triste et sombre ; avouez

au moins que ce n'est pas fait pour me mettre en train d'être aimable.

— Il est vrai, mon âme est désolée... je ne puis vous le taire plus long-temps — dis-je avec amertume; car le ton persifleur, ironique que Gontran affectait, me blessait encore plus que ses duretés. — Il n'y a rien de plus impatientant, je le conçois—repris-je — que de voir tomber les pleurs qu'on fait verser... Mais ce n'est pas ma faute... je ne puis plus comme autrefois sourire à chaque blessure.

— Eh bien! soit, je me résignerai à vous voir toujours en larmes; que voulez-vous que j'y fasse. Puis-je vous empêcher de vous trouver la plus malheureuse des femmes?

— Gontran, soyez juste, mon Dieu... Voyons, quelle est ma vie? Qu'êtes-vous pour moi?... ou plutôt, que suis-je pour vous? Bonjour, bonsoir... Ma chasse a été bonne ou mauvaise... Jouez-moi cet air sur votre piano... Faites écrire à nos fermiers en retard... Voilà pourtant ma vie, Gontran, voilà ma vie, et vous voulez que je vous égaie, que je sois riante, que je sois joyeuse... Est-ce possible? Hélas... c'était votre

bonté, votre amour qui faisaient ma gaieté d'autrefois.

— Enfin voilà le dîner — dit Gontran en entendant la cloche — j'aime beaucoup mieux aller me mettre à table que de vous répondre, car vous finiriez par me mettre hors de moi, et j'en serais désolé ; discuter avec vous à ce sujet, c'est se battre contre des moulins à vent.

On annonça que nous étions servis.

— Venez-vous — me dit Gontran.

— Excusez-moi, mon ami, je n'ai pas faim, je suis souffrante.

— C'est agréable, et surtout d'un excellent effet pour vos gens — me dit Gontran. — A votre aise... ma chère amie...

Il sortit pour aller se mettre à table. . . .

. . . . . .

Après le départ de mon mari, je rentrai dans ma chambre, et je fondis en larmes.

Rien n'avait pu le toucher ; j'en avais la certitude. Il ne soupçonnait même pas l'étendue des chagrins qu'il me causait. Dans mes plaintes, il ne voyait qu'une exaltation vague, romanesque ; tout espoir de l'apitoyer était à jamais perdu pour moi.

Malgré son égoïsme, malgré sa personnalité, il n'eût pas été absolument insensible à mes souffrances, s'il les eût comprises.

— *Si je ne vous parle plus le tendre langage d'autrefois, c'est que vous ne me l'inspirez plus* — m'avait-il répondu.

C'était là une de ces révélations écrasantes qui se dressaient entre moi et l'espérance comme un mur d'airain.

Dans mon abattement je ne savais que répondre, hélas ! j'avais dix-huit ans à peine... et devant moi la vie... la vie tout entière...

Et encore je me disais que je n'étais peut-être qu'au commencement de mes chagrins. Je pouvais déjà les comparer... en me souvenant des tortures de la jalousie... j'avais peut-être tort de me plaindre.

L'existence morne, froide, que je menais à Maran... était presque négative, je n'avais au moins à regretter que le bonheur dont j'aurais pu jouir. Hélas !... peut-être fallait-il compter ces tristes jours parmi les meilleurs que me réservait l'avenir.

Je descendis alors dans mon cœur, je me de-

mandai si, après tant de cruelles épreuves, mon amour pour Gontran était diminué.

Ce dernier entretien avec lui venait de me blesser tellement, que je me sentais dans un rare accès de franchise envers moi-même.

Hélas! je m'aperçus avec une sorte de joie amère que je l'aimais toujours... toujours autant que par le passé.

J'ai maintenant peine à comprendre cette aveugle opiniâtreté d'affection.

Elle devait naître de cette conviction que Gontran pouvait encore, s'il *le voulait*, me rendre heureuse comme autrefois.

Ce dernier espoir, auquel je m'attachais de toutes mes forces, suffisait pour entretenir, pour aviver ce fatal amour. Un mélange d'orgueil et de défiance me persuadait que j'étais encore capable d'inspirer à Gontran l'adorable tendresse qu'il avait ressentie, mais que je manquais d'*adresse de cœur*, si cela peut se dire.

Je m'expliquais de la sorte ces passions indomptables qui survivent chez les femmes aux dédains les plus barbares... D'enivrants souvenirs vous disent que le bonheur est là, dans un regard, dans un sourire, dans une parole de

l'homme que l'on chérit... et l'on ne peut croire que tantôt, que demain, il ne nous adresse encore ce sourire, ce regard, cette parole, auxquels notre vie nous semble attachée.

Lorsque l'amour arrive à cet état d'exaltation fébrile, d'opiniâtreté désespérée, il a, ce me semble, tous les caractères de la fureur du jeu, telle que je l'ai entendu analyser...

Un gain passé vous donne une confiance aveugle dans l'avenir... malgré vous, votre espérance s'augmente de chacune de vos déceptions, chaque pas fait dans cette voie brûlante, douloureuse, semble vous rapprocher du but insaisissable que vous poursuivez : plus vos pertes se multiplient, dites-vous, plus vos chances de gain s'accroissent.

Le sort se lassera — dit-on — et l'on rassemble ses dernières pièces d'or... et le gouffre du hasard les engloutit encore... et l'on a tout perdu...

Il se lassera de me dédaigner—dit-on—et l'on redouble de persévérance ; l'on épuise ses dernières preuves d'affection, ses derniers dévouements... l'on tente une dernière, une terrible épreuve... et comme le joueur s'est brisé

contre un hasard stupide... vous vous brisez contre une stupide indifférence.

Alors vous n'avez plus rien... plus rien... alors votre cœur est vide, alors vous avez usé toute votre puissance d'aimer, alors il ne vous reste, comme au prodigue, que le regret éternel d'avoir honteusement dissipé de si magnifiques trésors...

Je n'en étais pas encore là... Tout en l'accusant, j'aimais toujours Gontran.

Quelquefois je le croyais occupé du souvenir d'Ursule, je concevais alors que la jalousie redoublât pour ainsi dire mon amour au lieu de l'attiédir.

La jalousie met en jeu les sentiments les plus violents, l'amour-propre, l'orgueil, la crainte, l'espérance... et l'amour vit surtout d'agitations.

La jalousie ne diminue pas la passion, elle l'augmente ; plus celui qu'on aime charme et plaît, plus on vous dispute son cœur, plus sa valeur augmente à vos yeux.

Je voulus tenter une dernière épreuve et voir jusqu'à quel point j'étais encore éprise de Gontran.

Plusieurs fois, pensant au dévouement de M. de Mortagne, j'avais aussi songé à M. de Rochegune, à son affection si fervente... La sérénité même avec laquelle j'allais au-devant de ces ressouvenirs me prouvait combien ils étaient peu coupables.

J'éprouvais pour M. de Rochegune de l'admiration, du respect, un sentiment analogue à celui que m'inspirait M. de Mortagne, sentiment rempli de calme, de douceur. Quoique ses traits ne fussent pas d'une régularité parfaite, je leur trouvais une expression pleine de noblesse et de dignité. Quand je pensais à l'intérêt qu'il me portait à mon insu, depuis si long-temps, et dont il m'avait donné tant de preuves, quand je me rappelais toutes les belles actions qu'il avait faites, quand je réfléchissais qu'à cette compatissante bonté il joignait un courage à toute épreuve, un caractère ardent, chevaleresque, je reconnaissais que M. de Rochegune réunissait toutes les rares qualités qui doivent inspirer la passion laplus vive...

Et pourtant, loin d'éprouver du regret en pensant que j'aurais pu l'épouser, je le sentais, à cette heure encore, j'aurais pu choisir entre

lui et Gontran, que mon cœur eût toujours été pour Gontran.

Hélas ! cet aveu me coûte, il est sans doute le signe d'une nature mauvaise.

Aux yeux de la raison, de l'équité, il n'y avait pas de comparaison à faire entre M. de Lancry et M. de Rochegune quant aux qualités essentielles, et même quant à l'état qu'on faisait de chacun dans le monde.

Je ne m'abusais pas ; Gontran plaisait aux jeunes gens et aux femmes par ses grâces, par son élégance, par son esprit, par sa gaieté ; mais on comptait sérieusement avec M. de Rochegune : il commandait cette déférence, cette grave considération qu'on n'accorde jamais qu'aux hommes d'une haute position ou d'un très-grand caractère ; je ne parle pas même de sa naissance illustre, de sa brillante fortune, quoique ces avantages, joints à ceux qu'il possédait déjà, donnassent plus de poids à la place qu'il occupait dans le monde.

Eh bien ! à ma honte, je le répète, cette comparaison ne faisait rien perdre à Gontran dans mon cœur. Oui, je le dis... à ma honte... parce

que je crois qu'un amour indigne est le fait d'une nature ou mauvaise ou pervertie.

Les amours qu'on est forcé d'excuser en disant *que la passion est aveugle* sont presque toujours des amours bassement placés ; en persistant dans mon adoration pour un homme dont je subissais les mépris, les insultes, j'étais, je le sens, coupable d'un de ces *amours sans nom.*

CHAPITRE XXVII

UNE BONNE OEUVRE.

Les réflexions que je fis, après cette triste conversation avec mon mari, ne furent pas stériles; je pensai que peut-être le manque d'une occupation attachante, sérieuse, me rendait si susceptible, si impressionnable.

Je renonçai pour jamais et avec des larmes amères, je l'avoue, à cette conviction que mon amour pouvait être la seule, la constante occupation de ma vie.

Bientôt j'allai plus loin; par suite de mon

habitude de m'accuser pour excuser Gontran, je me fis un reproche d'avoir jusqu'alors concentré mon existence dans cette affection ; je me dis que Dieu me punissait peut-être ainsi de ma personnalité.

Dès que cette pensée me fut venue, je me crus sauvée ; le passé m'apparut sous un jour tout nouveau, je compris que l'exagération de mes sentiments romanesques avait dû mécontenter Gontran. Je compris qu'une femme avait sur la terre une autre mission à remplir que celle d'aimer, ou plutôt que, tout en brûlant pour un être unique et adoré, l'amour immense dont notre cœur est consumé devait jeter de généreux reflets sur tous ceux qui souffrent... de même que notre religion pour l'être unique et infini qui a créé les mondes doit se manifester par notre bonté et par notre pitié pour tous...

Le jour où cette pensée m'avait éclairée comme une révélation divine, j'attendis le retour de Gontran avec impatience.

Sans doute ma physionomie trahissait ma joie, mes espérances, car en me voyant, il me dit :

— Mon Dieu ! vous avez l'air bien joyeux...

— Mon ami, j'ai fait aujourd'hui une précieuse découverte.

— Comment cela?

J'ai découvert que vous aviez raison de me gronder, que j'avais tort d'être exagérée, romanesque, comme vous me reprochiez de l'être, en un mot que mon amour pour vous était *mal employé;* j'ai découvert enfin qu'il ne devait pas me suffire de vous dire : Gontran, je suis digne de vous, mais qu'il fallait vous le prouver autrement que par des protestations de chaque jour.

— Que voulez-vous dire, Mathilde?

— Oui... mes plaintes continuelles devaient vous impatienter, je ne me plaindrai plus ; aussi désormais, vous ne me trouverez plus triste et morose, à votre retour; je serai toujours, comme aujourd'hui, heureuse, souriante.

— Tant mieux, mille fois tant mieux ; pour quelle raison changerez-vous ainsi?

— Oh! j'ai de grands projets.

— De grands projets qui vous rendront heureuse et souriante? voyons vite, qu'est-ce que c'est?

— Vous savez bien, le petit château? (c'était

une assez grande maison qui dépendait du château de Maran, et qui touchait aux Communs ; du temps de mon grand'père, on logeait dans cette succursale les hôtes qui survenaient, lorsqu'il n'y avait plus de place pour eux au château), — vous savez bien, le petit château ? — dis-je à Gontran.

— Oui, ensuite...

— Il nous est complétement inutile.

— Comment inutile ? c'est là où est mon chenil, ma sellerie et le logement de mes gens d'équipage !...

— Lorsque vous saurez à quoi je destine le petit château — dis-je en souriant — je suis sûre que vous conviendrez comme moi que votre chenil, votre sellerie et vos gens peuvent parfaitement s'établir aux Communs, dont une partie est inoccupée.

M. de Lancry me regarda avec étonnement et me dit :

— Comment... vous pensez à déloger mes gens du petit château !... Ah ça ! c'est une plaisanterie.

— Mais non, je vous assure...

— Allons, allons, ne parlons plus de cela,

ma chère amie; il est impossible de mettre mon chenil ailleurs qu'au petit château, le jardin qui en dépend est enclos et excellent pour l'ébat des jeunes chiens et des lices pleines. L'ancien chenil est d'ailleurs très-humide, et n'a qu'une petite cour obscure, vous voyez donc bien qu'il ne faut pas songer à ce changement.

— Savez-vous, mon ami, que je suis presque contente de ce que vous tenez à ce petit château pour vos amusements, votre part sera encore plus méritoire que la mienne dans la bonne œuvre que je médite; car vous aurez fait un léger sacrifice, et moi je n'aurai eu que du plaisir.

Mon mari me parut fort surpris.

— Une bonne œuvre... un sacrifice... Ah çà! ma chère amie, ne parlez pas en énigmes, qu'est-ce que tout cela signifie?

— Cela signifie que j'ai une excellente idée dont vous allez tout à l'heure me remercier; je veux fonder, au petit château, une école pour les jeunes filles; au rez-de-chaussée, au premier étage, je ferai disposer quelques lits pour les pauvres femmes malades. Trois ou quatre bonnes sœurs suffiront pour ce petit établisse-

ment, qui sera sous ma haute surveillance et qui nous vaudra les bénédictions de tous les malheureux du pays; je ferai moi-même la leçon aux enfants, ils auront une moitié du jardin pour jouer, l'autre moitié sera consacrée aux pauvres femmes convalescentes. Eh bien ! maintenant, direz-vous encore que vos chiens seront trop mal aux Communs ?

M. de Lancry partit d'un éclat de rire qui me déconcerta, et s'écria en s'interrompant pour rire de nouveau :

— Je trouve, en vérité, cette idée fort originale, il n'y a que vous, ma chère amie, pour en avoir de pareilles...

— Comment !...

— Ah çà! sérieusement, vous vous imaginez que je vais m'embâter ici d'un tas de mendiants et d'enfants? pour avoir la tête rompue des criailleries des marmots et la vue choquée par un ramassis de vieilles femmes infirmes.

— Mais, mon ami, le petit château est éloigné d'ici, et l'on ne peut ni voir, ni entendre...

— Allons, allons, vous êtes un enfant gâté... une petite folle — me dit mon mari avec un sang-froid moqueur qui me navra. — Ne par-

lons plus de cet enfantillage. Comment! pour le plaisir de jouer à la maîtresse d'école et à la dame de charité, pouvez-vous penser sérieusement à déranger mes gens et mes chiens, qui sont là parfaitement établis ?

— Mais, mon ami...

— Voyons, chère petite capricieuse, comment des projets si étranges peuvent-ils vous venir dans la tête? Dites-moi cela bien franchement.

— Comment, Gontran? — dis-je en sentant les larmes me venir aux yeux, car j'étais loin de m'attendre à cet accueil et à ces sarcasmes; — je vais vous dire comment cela m'est venu à l'esprit. J'ai reconnu que vous aviez raison, que je devais faire autre chose que de vous parler sans cesse de ma tendresse; j'ai senti qu'il était presque impie de ne songer qu'à mon amour pour vous, et que, sans vous aimer moins, je devais faire tout le bien que je pourrais faire. J'ai songé que ce serait encore un moyen de vous témoigner mon affection, car c'est le désir de vous paraître encore plus digne de vous qui ma inspiré cette résolution... Voilà comment cette idée m'est venue à l'esprit, Gontran.

— Sans doute le but est fort louable, ma chère amie, et je comprends que vous ayez ici besoin de distractions. Mais je vous avoue qu'il en est que je préférerais à celles que vous méditez, quoique je doive retirer une partie du profit des bonnes œuvres auxquelles vous m'associez si généreusement. Entre nous, je suis fort le serviteur de vos intentions philanthropiques, mais je choisirai plus tard une autre voie de faire mon salut.

— Mais, mon ami.

— Voyons, je vous en prie, Mathilde, ne parlons plus de cela. Si vous étiez d'un autre caractère, je croirais que vous plaisantez.

— Je parle sérieusement, Gontran, et c'est sérieusement que je vous supplie de m'accorder ce que je vous demande.

— Ah ça! sérieusement, Mathilde, est-ce que vous prétendez vous moquer de moi?

— Gontran, quel langage, quel accueil, et pourquoi? Parce que je vous prie de vous associer à une œuvre bonne et utile.

M. de Lancry haussa les épaules avec impatience et me dit sèchement :

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne voir

qu'une plaisanterie dans cette imagination; mais, puisque vous me forcez enfin de vous parler nettement, je vous dirai une dernière fois que ce que vous me demandez est impossible. Vous m'entendez, complétement et absolument impossible. J'espère que c'est assez clair, et que vous m'éviterez de revenir sur un pareil sujet.

Pour la première fois de ma vie je me révoltai contre la volonté de M. de Lancry, je lui dis très-fermement : — Je regrette beaucoup de n'être pas d'accord avec vous à ce sujet, mon ami, mais ce projet est praticable, je tiens beaucoup à ce qu'il soit exécuté, et il le sera.

Mon mari me regarda d'un air peut-être encore plus surpris que courroucé, et me dit en souriant avec ironie :

— Ah ça! suis-je ici le maître, ou ne le suis-je pas?

— Vous êtes le maître, mon ami : je ne contrarie pas vos goûts; de grâce, laissez-moi la même liberté.

— Peste! comme vous y allez! Comment, que je vous laisse la liberté de gaspiller huit ou dix mille francs par an, et même davantage, pour une fantaisie qui vous passe par la tête,

car vous ne savez pas dans quelles dépenses vous jetterait cette belle manie de charité qui vous prend si subitement... Mais, tenez, je suis fou de vous répondre, seulement.

— Si la question d'argent vous préoccupe, mon ami, ne vous en embarrassez pas; j'économiserai sur ce que vous me donnez par mois, et...

— Mais je n'entends pas cela du tout, ma chère amie, je veux que vous soyez mise avec l'élégance que comporte notre fortune et notre position. Voyons franchement : croyez-vous que pour vous laisser enseigner l'A, B, C, D, à des marmots, ou pour vous donner l'agrément de fournir des drogues à des vieilles femmes, je souffrirai que vous soyez mise avec une mesquinerie ridicule? Allons donc... ma chère Mathilde... je veux qu'on dise que madame de Lancry est une des femmes les plus élégantes de Paris; vous êtes un de mes luxes les plus charmants...

Il y avait tant d'égoïsme, tant de sécheresse dans les objections que me fit mon mari, il y avait si peu de pitié pour le pieux et noble sentiment auquel j'obéissais, que j'en fus indignée.

Pour la première fois aussi, je songeai qu'après tout j'étais chez moi, dans la maison de mon père, et que sans injustice je pouvais vouloir dépenser en bonnes œuvres une partie bien minime de cette fortune que mon mari dissipait en prodigalités.

Je répondis donc à M. de Lancry après un assez long silence :

— Vous m'excuserez de ne pouvoir pas partager votre opinion au sujet de cette école et de...

Gontran frappa du pied avec colère, ne me laissa pas continuer et s'écria :

— Comment encore! comment! après tout ce que je vous ai dit! Ah ça! vous avez donc décidément juré de me mettre hors de moi? vous ne m'avez donc pas entendu : je vous dis que je ne le veux pas, que je ne le veux pas!... Combien de fois faudra-t-il vous le répéter?

Je ne pus me contenir davantage, et je m'écriai : — Eh bien! moi... je le veux.

— Vous le voulez! voilà du nouveau. Dieu me pardonne, vous dites vous le voulez, je crois.

— Oui, car je me lasse à la fin de souffrir et

de me résigner toujours. Ce langage est nouveau. Il vous étonne, je le conçois, Gontran ; mais cette fois je ne céderai pas ; ce que je demande est juste et raisonnable, et je l'obtiendrai !

— Ah ! ah !... vous ! vous l'obtiendrez? et comment cela, s'il vous plaît? Voyons, par quel moyen ? A qui vous adresserez-vous pour me forcer à faire ce que je ne veux pas faire ? Voyons, répondez... Avant d'en venir à ces extrémités, à ces menaces, vous vous êtes sans doute assurée des moyens d'arriver à vos fins; encore une fois, répondez-donc.

J'étais atterrée... je ne trouvais pas un mot à dire à mon mari... Non-seulement une lutte contre lui m'épouvantait, mais elle me paraissait impossible. Mon instinct me disait que la loi, que les usages donnaient raison à M. de Lancry contre moi.

Avant que de renoncer à cet espoir, je voulus tenter un dernier effort, en m'adressant au cœur, à la générosité de Gontran.

— Sans doute, je ne puis pas vous forcer à faire ce que je désire, mon ami, mais je puis vous le demander comme une grâce... N'inter-

prêtez pas mal les paroles que je vais vous dire, mais votre refus me force à vous parler ainsi ; et j'ajoutai, je l'avoue, en tremblant et en rougissant de honte : — Cette maison appartenait à mon père, et...

— Si c'est une manière indirecte de me faire sentir que vous m'avez apporté une grande partie de la fortune dont nous jouissons — répondit M. de Lancry avec le plus grand sang-froid — le reproche est délicat et de bon goût assurément ; mais il m'affecte peu. Depuis long-temps je l'attendais, cela devait arriver un jour ou un autre, c'est le refrain habituel des femmes, lorsqu'un mari prudent et ferme s'oppose à leurs fantaisies. Eh bien ! madame, que cette maison ait ou non appartenu à votre père ; que la fortune dont nous jouissons soit venue de votre côté et non pas du mien, il n'importe; une fois pour toutes, rappelez-vous bien que nous sommes mariés, de telle sorte que vous m'avez donné des pouvoirs tels, qu'à moi seul, vous entendez, à moi seul, appartiennent l'emploi et la gestion de ces biens; moi seul, j'autorise ou non les dépenses que vous voulez faire; je vous demande mille pardons

d'entrer dans ces détails de ménage, mais j'espère que ce sera bien entendu une fois pour toutes ; cela vous évitera à vous le désagrément de demander désormais des choses impossibles, et à moi le désagrément de vous les refuser. En vérité, si l'on n'y mettait pas ordre, vous feriez un joli emploi de vos biens... Il y a six mois, c'était une maison que vous vouliez acheter à Chantilly, sous le prétexte que nous y avions passé quelques jours heureux.

— Ah ! Gontran, m'écriai-je, en ne pouvant contenir plus long-temps mes larmes, tenez, c'est affreux ; vous êtes devenu impitoyable ! Au moins autrefois, à vos duretés succédaient parfois des retours de tendresse et de bonté, au moins vous aviez pitié du mal que vous me faisiez... Mais maintenant, rien, rien, pas un seul mot de consolation... Hélas ! je le comprends, autrefois vous étiez malheureux, l'avenir vous inquiétait ; vous aussi vous saviez alors ce que c'était que le chagrin, cela vous rendait meilleur.

— Des reproches, toujours des reproches ! dit Gontran en levant les yeux au ciel.

Sa voix me parut moins menaçante, j'espérais l'avoir touché.

— Gontran — m'écriai-je — peut-être mes reproches sont amers... Pourtant, soyez juste; à part ces jours de bonheur rapides, dites... dites... n'ai-je pas été la plus malheureuse des femmes... Songez à mon enfance, à ma jeunesse si triste et si pénible. Tenez, je ne vous demande qu'une chose ; oubliez ce que je vous suis, considérez-moi seulement comme une étrangère, et dites, là, dites... si je ne fais pas pitié.

Et je tombai assise dans un fauteuil, en cachant ma tête dans mes mains, ne pouvant plus trouver une parole.

— Allons, voyons, calmez-vous — me dit M. de Lancry en s'approchant et en s'asseyant à côté de moi. — Vous êtes une petite folle, vous avez un caractère si exalté, que vous vous exagérez tout en noir... Parce que par intérêt pour vous je refuse de sanctionner vos projets bizarres... allons... généreux si vous voulez... mais inexécutables... vous vous emportez... vous mettez les choses au pis.

— Mon Dieu, si vous saviez par suite de

quelles pensées j'en suis venue à désirer fonder cette bonne œuvre — dis-je à Gontran — vous comprendriez mon insistance à ce sujet.

— Je comprends tout, ma chère amie. Mais voyons, parlons raison. Vous allez dépenser beaucoup d'argent pour établir votre école et votre hospice... C'est une noble et pieuse distraction que vous voulez vous donner, rien de mieux ; mais est-il sage, est-il même humain d'accoutumer de pauvres gens à jouir de bienfaits qui peuvent être très-éphémères ?

— Je vous assure, mon ami, que je ne me lasserais jamais de faire le bien.

—Il y a mille circonstances pourtant où cela pourrait vous devenir impossible. Ainsi, par exemple, pour ne vous en citer qu'une, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que je vendisse cette terre un jour ou un autre.

— Vendre cette terre... mon Dieu ! Eh pourquoi cela ?

— Elle vaut plus d'un million et ne me rapporte pas vingt mille livres de rentes net d'impôts et de réparations; l'habitation est incommode, les terres sont divisées; somme toute, c'est un séjour très-maussade ; eh bien ! en ven-

dant Maran un million et en plaçant l'argent sur l'état ou sur la banque de France, cela nous ferait cinquante mille livres de rente au lieu de vingt à peine que rapporte cette terre.

— Vendre Maran! mais vous n'y pensez pas... ce domaine est dans notre famille depuis si long-temps, ma mère l'a habité, je...

— Tous ces avantages chimériques ne valent pas le sacrifice de trente mille livres de rente, convenez-en.

— Mais qu'avons-nous besoin de tant d'argent? ne pouvons-nous pas vivre avec ce que nous possédons déjà?

— Enfant... — dit Gontran avec une compassion railleuse — vous n'entendez rien aux affaires; on n'a jamais trop de revenus; vous ne savez pas ce que coûte une maison, et d'ailleurs je veux que cet hiver à Paris nous recevions beaucoup et avec magnificence; je tiens à prouver que la révolution de juillet ne nous a pas abattus comme on le croit.

— Mais sérieusement, mon ami, vous ne songez pas à vendre Maran? Je vous supplie en grâce, ne faites pas cela; je suis déjà attachée à cet endroit...

— C'est pour cela qu'il vaudra mieux nous en défaire avant que vous y soyez attachée davantage.

— Mais, mon ami, je ne voudrais pas...

— Allons-nous encore recommencer nos querelles? écoutez donc la raison... Combien de fois faut-il vous dire que la loi me donne absolument, vous entendez, absolument, la gestion de vos biens, que je puis vendre, acheter, placer comme bon me semble; si je crois utile à nos intérêts de vendre cette terre, je la vendrai... et je suis tellement près d'avoir cette conviction-là, que je ne puis consentir à vous laisser fonder ici des établissements de bienfaisance qui pourraient avoir à peine six mois d'avenir... Ceci est bien entendu, je vous quitte; je vais voir comment mes chiens d'arrêt ont mangé, car j'ai fait une chasse rude aujourd'hui.

Et M. de Lancry me laissa seule.

CHAPITRE XXVIII.

EMMA.

Ce que m'avait dit mon mari touchant son intention de vendre Maran et d'augmenter ses dépenses m'effrayait, je sentais que je ne pouvais en rien combattre sa volonté. Je me souvins des avertissements de madame de Richeville et M. de Mortagne à propos de la prodigalité de M. de Lancry ; je frémis en songeant que notre fortune était complétement à sa merci. Son refus de m'accorder ce que je lui demandais pour fonder un asile de charité me navra, mais je ne me décourageai pas ; ne pou-

vant faire le bien sur une aussi grande échelle, je résolus de secourir de mon mieux les infortunés que je rencontrerais, de chercher dans l'accomplissement de ces pieux devoirs une distraction à mes chagrins.

Ma pauvre Blondeau me servit merveilleusement; grâce aux renseignements qu'elle me donna, je pus soulager quelques souffrances. Dieu me récompensa; au lieu d'être amère et poignante, ma tristesse devint mélancolique et contemplative. Je goûtais une sorte de calme, de repos; je me consolais des manières brusques ou de l'indifférence de mon mari en songeant aux larmes que m'avaient méritées quelques bienfaits. Je me plaisais à associer Gontran à ces charités. Je donnais toujours en son nom, et j'éprouvais une touchante émotion à nous entendre confondre dans une bénédiction commune.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; mon mari menait toujours la même vie et ne semblait pas s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi; il me dit seulement une fois : — Je vois avec plaisir que vous avez renoncé à vos folies, vous avez eu raison; plus j'examine cette

terre, plus je suis convaincu de faire une excellente affaire en nous en débarrassant.

J'avais acquis assez d'expérience du caractère de Gontran pour ne plus essayer de lutter contre sa volonté, lorsque je savais que je ne possédais aucun moyen pour l'en faire changer. Je ne répondis rien autre chose, sinon qu'il était le maître d'agir comme bon lui semblerait ; mais j'écrivis à M. de Mortagne pour le prévenir de cette résolution, et lui demander si je pouvais m'y opposer. Depuis deux mois environ, nous avions quitté Ursule. Un matin, après le départ de mon mari pour la chasse, je reçus par la poste une lettre de Rouvray. M. Sécherin m'annonçait que, fidèle à la promesse qu'elle m'avait faite, Ursule arriverait très-prochainement avec lui à Maran, afin d'y passer quelque temps auprès de nous. Sa fabrique allait à merveille, et son premier commis le remplacerait parfaitement pendant son absence. M. Sécherin n'avait pas voulu laisser à Ursule le plaisir de m'écrire et de me causer cette surprise, me disait-il. Quelques mots de ma cousine ajoutés en post-scriptum au bas de la lettre, répétaient ce que disait son mari à ce sujet.

Par deux fois je relus cette lettre ; je n'en pouvais croire mes yeux. Rien pourtant n'était plus naturel en apparence; vingt fois nous étions convenus avec Ursule qu'elle viendrait passer quelque temps avec moi ; mais alors je la croyais encore mon amie, ma sœur.

Je me rappelai les quelques mots que j'avais surpris pendant la conversation d'Ursule et de Gontran, et qui avaient si vivement excité ma jalousie.

Je frémis en songeant que ma cousine, habitant avec nous, verrait mon mari chaque jour. Je me persuadai qu'elle était convenue de ce voyage à Maran avec Gontran. Mon premier mouvement fut d'écrire à madame Sécherin que nous allions quitter notre terre, et que nous ne pouvions la recevoir. Mais je n'osai pas prendre cette détermination sans en prévenir mon mari. Je me résignai à attendre son retour de la chasse.

Hélas ! à ces nouveaux ressentiments de jalousie je regrettai les deux mois que je venais de passer. Les chagrins qui les avaient assombris n'étaient rien auprès de ceux qui me se-

raient réservés, je n'en doutais pas, si ma cousine venait à Maran.

Au milieu de ces préoccupations, j'entendis tout à coup un bruit de chevaux de poste ; une voiture entra dans la cour du château. Pensant qu'Ursule, pour m'ôter toute occasion de refus, avait peut-être voulu arriver en même temps que sa lettre, je courus à ma croisée... Quel fut mon étonnement ! je vis madame de Richeville descendre de voiture avec une jeune fille que je ne connaissais pas !

Pour la première fois, l'aspect de la duchesse me fit du bien ; il me sembla que le ciel m'envoyait une amie au moment où elle m'était le plus nécessaire. L'expérience m'avait prouvé qu'en venant autrefois m'avertir des défauts de Gontran, elle avait voulu me rendre un immense service. Je pensai que, dans la position difficile où me mettait la prochaine arrivée d'Ursule, les conseils de l'amie de M. de Mortagne pouvaient m'être d'un grand secours. J'allais sortir du salon pour descendre au-devant de madame de Richeville, lorsque celle-ci entra.

Je la trouvai si changée, depuis environ trois

mois que je ne l'avais vue, que je ne pus réprimer un mouvement d'étonnement. Elle s'en aperçut et me dit avec son charmant et doux sourire :

— Vous me reconnaissez à peine, n'est-ce pas? Oh! c'est que j'ai bien souffert. Mais parlons de vous, de vous — me dit-elle en me prenant mes deux mains dans les siennes;—Maran n'était pas très-éloigné de ma route, j'ai fait un détour pour vous voir en passant... Et M. de Lancry, où est-il ?

— A la chasse, madame, pour toute la journée — dis-je à madame de Richeville.

Sans doute à l'accent, au regard qui accompagnèrent ces paroles, la duchesse devina que j'étais heureuse de cette occasion de m'entretenir long-temps avec elle, et que j'avais quelque pénible confidence à lui faire; elle secoua tristement la tête et me regarda avec une expression de touchant intérêt. Mais, réfléchissant qu'elle n'était pas seule, elle me dit en me montrant la jeune personne qui l'accompagnait :

— Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Emma de Lestanges.... ma... parente,

ajouta madame de Richeville après un moment d'hésitation.

Je n'avais pas encore attentivement examiné cette jeune fille. Je restai frappée d'admiration. Quoiqu'elle eût quatorze ans à peine, elle paraissait en avoir seize à cause de sa taille svelte, élégante et élevée. L'azur de ses grands yeux bleus était, pour ainsi dire, limpide et transparent ; son nez fin et droit, sa petite bouche vermeille étaient d'une perfection rare ; son front d'ivoire et ses joues d'une blancheur rosée étaient encadrés de bandeaux d'admirables cheveux blonds cendrés légèrement ondulés, et si épais, malgré leur finesse, qu'ils formaient derrière la tête d'Emma une énorme tresse plusieurs fois roulée sur elle-même.

Cette ravissante figure, d'un ovale un peu allongé, réalisait l'idéal de la beauté antique. Malgré l'extrême jeunesse de mademoiselle de Lostanges, ses traits, son ensemble, son maintien lui donnaient une apparence de candeur sérieuse, de gravité douce, de sérénité noble qui imposait et charmait à la fois. Son regard, surtout, avait une expression de mansuétude

angélique qui, malgré moi, me fit venir les larmes aux yeux...

Hélas ! hélas!... pauvre Emma ! mes tristes pressentiments ne me trompaient pas... Ces êtres si complétement doués qu'on les croirait d'une essence supérieure à la nôtre ont seuls de ces regards qui reflètent, pour ainsi dire, à l'avance, les joies célestes au sein desquelles ils sont quelquefois trop tôt ravis. Dieu ne laisse pas long-temps ses anges parmi les hommes.

— Emma... Emma, mon amie. Oh! toi, ma véritable sœur, tu me vois, tu m'entends. Oh! toi qui as passé comme une apparition divine et sainte ! dans la vie de ceux qui t'ont chérie...

. . . . . .

Je fus si frappée de la beauté de mademoiselle de Lostanges, qu'en me retournant vers madame de Richeville, je ne pus m'empêcher de lui dire à demi-voix :

— Mon Dieu ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

Emma m'entendit, baissa ses longs cils ; son jeune et frais visage devint d'un rose vif.

— N'est-ce pas? — me répondit involontairement madame de Richeville avec une exclа-

mation de fierté radieuse. Puis elle me regarda d'un air inquiet, sa figure pâle et amaigrie se couvrit aussitôt de rougeur. Après quelques moments de silence, elle me dit :

— Votre excellente Blondeau est-elle ici ?

— Oui, sans doute.

—Eh bien! voulez-vous être assez bonne pour la faire demander; je désirerais causer avec vous; pendant ce temps-là je lui confierai Emma pour qu'elle lui fasse voir votre parc qu'on dit charmant.

Je sonnai, j'envoyai chercher Blondeau; elle emmena bientôt mademoiselle de Lostanges, que madame de Richeville ne put laisser partir sans la baiser au front.

Ah! pauvre malheureuse enfant! — s'écria madame de Richeville lorsque nous fûmes seules... — j'ai tout appris; votre mari devait de l'argent à cet infâme Lugarto, celui-ci a abusé de la dépendance où se trouvait M. de Lancry à son égard pour vous compromettre affreusement; il y a eu un duel... où ce misérable a été blessé...

Ces mots de madame de Richeville me prouvèrent qu'elle ne savait rien, ni de la honteuse

action de Gontran, ni des scènes de la maison isolée. Je fus heureuse de la discrétion de M. de Mortagne. Il m'eût été pénible d'avoir à rougir de mon mari.

— En effet, madame, M. Lugarto nous a fait autant de mal qu'il a pu, mais, Dieu merci, il est hors de France à cette heure... Mais, vous-même, n'avez-vous pas à vous en plaindre aussi?

— Il m'a fait connaître la plus grande douleur que j'aie ressentie de ma vie.

— Madame, pardon... pardon... L'intérêt que vous me portiez a peut-être été la cause de sa haine contre vous?

— Pourquoi vous le nier, pauvre enfant?... cela est vrai... il connaissait la vive amitié qui m'attachait à M. de Mortagne, et nécessairement à vous. Il a voulu m'éloigner, et vous priver ainsi d'une amie au moment où vous aviez surtout besoin d'elle.

— Et vous m'avez accusée peut-être... moi la cause involontaire de vos chagrins...

—Non, non, Mathilde; hélas! j'étais si malheureuse que je me suis au contraire reproché depuis de n'avoir que bien rarement songé à

vous au milieu du malheur qui me frappait... Vous le voyez, Mathilde; je ne suis plus que l'ombre de moi-même... J'ai tant souffert, tant pleuré!

— Je n'ose vous demander... ce qui a causé ce chagrin affreux.

— Ecoutez, Mathilde... Puisse cette marque de confiance entière que je vais vous donner... provoquer la vôtre... A votre pâleur... à votre triste et douloureux sourire... je le vois, Mathilde... Mathilde... vous n'êtes pas heureuse...

Je me tus; une larme roula sur ma joue.

Madame de Richeville joignit les mains avec force, leva les yeux au ciel, et me regarda, en secouant la tête, comme pour me dire : Hélas! ne vous avais-je pas prévenue?

Après quelques moments de silence, elle reprit :

— Tenez, il y a en vous, pauvre enfant, je ne sais quel charme touchant qui inspire une confiance extrême... Avant votre mariage, je vous ai fait un bien pénible aveu... dans l'espoir que cette confession, si humiliante qu'elle fût pour moi, servirait pour ainsi dire de garantie aux conseils, aux avis que je venais vous donner...

Il est arrivé ce qui devait arriver, Mathilde... Votre cœur était passionnément épris... vous ne m'avez pas crue... vous ne pouviez pas me croire. Ceci n'est pas un reproche; au contraire, c'est une excuse que je donne à un aveuglement que j'ai moi-même partagé... En vous confiant ce que je vais vous confier, Mathilde... j'espère cette fois être plus heureuse... Vous ne me cacherez pas vos chagrins... je pourrai vous être utile.

— Ah! madame... combien autrefois j'ai été coupable, cruelle envers vous — m'écriai-je, émue des paroles de madame de Richeville.

Elle me dit :

— Cruelle pour moi... non... mais pour vous-même, malheureuse enfant... Allons, courage, ne désespérez pas. Vous le voyez... maintenant c'est moi qui vous console, qui vous fais espérer...

— Espérer! — dis-je en soupirant.

La duchesse prit tendrement mes mains dans les siennes.

— Oui, espérer... mes conseils vous en donneront le droit; mais pour que ces conseils

soient efficaces, il faut que je sache tout... Je commence... mon exemple vous décidera.

—N'en doutez pas, madame. Tout à l'heure, en vous voyant arriver, je remerciai Dieu de m'envoyer... une amie... Puis-je le dire ?

— Oui, oh ! oui, dites-le, dites une mère... car le chagrin m'a bien vieillie, et mon cœur vous est plus tendrement dévoué que jamais... Ecoutez-moi donc... A cette matinée dansante de l'ambassade d'Angleterre, M. Lugarto me dit ces mots : *Y a-t-il long-temps que mademoiselle Albin est allée au village de Bory, chez le fermier Anselme en Anjou ?* Vous expliquer comment cet homme avait découvert un secret de la dernière importance pour moi... cela m'est impossible ; à cette révélation imprévue je restai stupéfaite. M. Lugarto me demanda une entrevue pour le lendemain. Je la lui accordai ; j'avais hâte de savoir jusqu'à quel point cet homme était instruit d'un secret que je croyais bien gardé. M. Lugarto vint. *Vous faites élever une jeune fille sous le nom d'Emma de Lostanges* — me dit-il. — Cela était vrai... Je pâlis... *Mademoiselle Albin est chargée de son éducation.* Cela était encore

vrai... *Cette jeune fille est depuis un mois à la campagne, en Anjou, chez le fermier Anselme...* Cela était encore vrai... *Je sais quelle est la mère... quel est le père de cette jeune fille* — ajouta-t-il ; — puis, après avoir un instant joui de mon effroi, il ajouta lentement ces dernières paroles avec une expression de triomphe infernal : — « *Cette jeune fille est à la* » *mort depuis trois jours... à cette heure* » *elle n'existe peut-être plus.* » Puis il sortit en disant : — « *Je traiterai toujours comme* » *mes ennemis acharnés ceux qui sont les* » *amis de Mortagne, de Rochegune ou de* » *Mathilde. Maintenant que je sais le mys-* » *tère de la naissance d'Emma, vous savez* » *comment je me vengerai, qu'elle meure, ou* » *qu'elle vive, ce qui n'est guère proba-* » *ble...* » Mon premier cri, en sortant de l'espèce d'anéantissement où m'avait jetée cette révélation, fut pour demander des chevaux... Je partis pour l'Anjou le soir même. Ce démon ne m'avait pas trompée, Emma était mourante.

— Grand Dieu ! madame !

— M. Lugarto avait su par mademoiselle Al-

bin, misérable créature qu'il avait gagnée à prix d'or; il avait su, dis-je, l'état désespéré de cette malheureuse Emma, et s'était servi de cette affreuse nouvelle pour m'éloigner de Paris; je pouvais nuire à ses perfides projets sur vous, et ma présence auprès d'Emma devait servir de preuve à ses dénonciations. Ses perfidies avaient été bien calculées; je pleurais au chevet d'Emma presqu'à l'agonie; mon mari arriva. Nous étions tacitement séparés depuis plusieurs années; la conduite de M. de Richeville, dans cette occasion, vous le fera connaître. — Cette fille est à vous — me dit-il.— Hélas! au moment de voir descendre cet ange au tombeau, moi... brisée par le désespoir, par le remords d'une faute que le ciel punissait d'un si terrible châtiment, je n'osai pas, je ne voulus pas mentir.

— Comment— m'écriai-je, en interrompant madame de Richeville — Emma!...

— Emma... est ma fille — me répondit la duchesse, en baissant les yeux avec confusion.

Je ne pus retenir un mouvement que madame de Richeville prit pour un reproche, elle se hâta d'ajouter :

—Oh! ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue... Sans doute je fus coupable, bien coupable... mais si vous saviez... je vous dirai tout, et vous me plaindrez, j'en suis sûre. Après cet aveu, M. de Richeville me dit, au chevet de cette enfant expirante: « J'ai dissipé toute ma » fortune, il vous reste cent mille livres de ren- » tes, donnez-moi un million, ou sinon je vous » intente un procès en séparation, je fais un » scandale horrible; j'ai toutes les lettres qui » prouvent que mademoiselle de Lostanges » est votre fille, qu'elle est née pendant mon » voyage d'Italie... Ce n'est pas tout, j'ai aussi » toutes les lettres que vous avez écrites à » M. de Lancry...

Ah! madame — m'écriai-je en rougissant — c'est M. Lugarto seul qui, abusant de son influence sur mon mari, l'aura forcé de lui remettre les lettres.

— Je n'en doute pas je crois M. de Lancry incapable d'avoir commis volontairement une telle infamie... Que vous dirai-je, Mathilde? éperdue, à moitié folle de douleur, épouvantée de l'éclat d'un procès qui me déshonorait, d'un procès qui allait livrer aux sarcasmes du monde

une mémoire sacrée pour moi... celle du père d'Emma...

— Il n'existe plus, madame?

— Non, depuis six ans... Il est mort — dit madame de Richeville en portant ses mains à son front avec une douloureuse émotion. Elle reprit :

En présence de tant de raisons qui me faisaient redouter le scandale dont me menaçait M. de Richeville si je n'exécutais pas ses volontés, je consentis à tout... En homme de prévoyance — ajouta la duchesse avec un sourire amer — mon mari avait amené un de ses gens d'affaires; les actes étaient préparés. Là, près du lit de ma fille, je signai l'abandon de la moitié de ma fortune. En échange de cette donation, les lettres de M. de Lancry, celles qui se rattachaient à la naissance d'Emma me furent rendues ; grâce au ciel, maintenant mon mari se trouve désarmé contre moi.

—Oh ! cela est bien misérable!—m'écriai-je; — près d'un lit de mort... venir imposer de telles conditions !

— A cette heure, Mathilde — me dit la duchesse de Richeville — je vous ai fait l'aveu

des deux seules fautes que j'aie jamais commises... on m'a prêté bien des aventures, et pourtant, devant ce Dieu souverainement bon qui m'a rendu ma fille... je vous le jure, Mathilde... jamais je n'ai justifié les calomnies dont on m'a accablée. Je ne prétends pas nier mes torts, ils sont immenses... Mais si vous saviez que, mariée à seize ans à peine... à M. de Richeville, je fus, après quelques mois d'union, dédaigneusement, brutalement sacrifiée, et à quelles créatures, mon Dieu! Pendant quatre ans, les succès que j'avais dans le monde suffirent pour me consoler du délaissement de mon mari; pendant ces quatre ans d'ivresse, ou plutôt d'étourdissement, mon cœur sommeilla; je n'aimai personne, mais je ne connus pas un moment d'ennui; peu à peu je me lassai de ces fêtes, de cette existence vide et bruyante. Mon mari était parti pour l'Italie, où il resta deux ans; j'étais seule, libre; une mélancolie profonde s'empara de moi. Pour la première fois, les joies du monde ne me suffisaient plus. Que vous dirai-je, Mathilde... à cette époque, je rencontrai dans le monde le père d'Emma. Long-temps combattu,

un amour violent me fit oublier mes devoirs. Si une faute pouvait être excusée, ennoblie par la valeur de celui qui vous la fait commettre, mon amour était excusable; celui que j'aimais réunissait les qualités, les charmes les plus rares. Cette passion profonde et partagée dura six ans, presque inconnue au monde, car je passai la plus grande partie de ce temps dans une de mes terres. La mort frappa celui que j'avais tant aimé. Après ce coup affreux, je passai plusieurs années dans des alternatives étranges, tantôt restant des mois entiers accablée par le désespoir, tantôt, voulant lutter contre le chagrin qui me dévorait, je me livrais avec ardeur à tous les plaisirs; j'accueillais avec une sorte de coquetterie distraite, innocente, je vous le jure, mais mille fois plus compromettante que bien des fautes, j'accueillais — dis-je — tous les hommages, tous les vœux... car mon cœur restait toujours froid et mort aux émotions de l'amour, et puis, lorsque ces hommes dont j'avais agréé si indifféremment les soins se croyaient aimés, me demandaient quelque preuve d'affection sérieuse, je les comprenais à peine, je croyais sortir d'un songe, leurs

prétentions m'indignaient. Leur dépit, leur haine de se voir trompés dans des espérances que j'avais malheureusement encouragées fomentaient d'abominables calomnies, dont j'étais victime et auxquelles vous avez entendu mademoiselle de Maran faire de si cruelles allusions... Alors me voyant injustement attaquée, indignée de la méchanceté du monde, je cherchais un refuge dans la prière; ne pouvant rien éprouver sans exagération, je me vouais aux austérités les plus rigoureuses, je me couvrais d'un cilice, je vivais des mois entiers dans la plus profonde solitude; mais en vain je demandais à Dieu le repos, Dieu ne m'entendait pas, il voyait de l'impiété dans ces prières désespérées, violentes, dans ces velléités de religion auxquelles je ne me livrais que par accès et comme pour me venger des médisances que ma légèreté avait provoquées; après tant de luttes, après tant d'amères déceptions, je voulus chercher une dernière consolation dans l'amour, ou plutôt j'espérai de faire revivre le passé, ce passé qui m'avait été si cher. Hélas! ce fut là ma plus grande faute, j'ai follement cru qu'on pouvait aimer deux fois. Au lieu de

conserver dans mon cœur un souvenir précieux et sacré, j'ai blasphémé ce premier et unique amour!.. Parodiant ses élans, ses dévouements, ses enthousiasmes, j'aimai ou plutôt je crus aimer M. de Lancry, je m'aperçus bientôt de mon erreur, je versai des larmes amères sur cette nouvelle faute si vaine pour mon bonheur; je ne veux pas justifier l'odieuse conduite de M. de Lancry à mon égard, Mathilde, mais peut-être s'aperçut-il de la tiédeur de mon affection, quoique je fusse pour lui d'un dévouement sans bornes; chaque jour je reconnaissais avec une tristesse navrante que l'on n'aime qu'une fois; lors même qu'un second amour aurait la vivacité du premier, il ne serait toujours qu'une redite, qu'un reflet, qu'un écho. Après ma rupture avec M. de Lancry, dernière et fatale épreuve, je revins dans le monde sans intérêt, pensant continuellement à ma fille, que les convenances ne me permettaient pas d'avoir près de moi; alors j'appris la maladie d'Emma; une femme dans laquelle j'avais toute créance, mademoiselle Albin, que j'avais donnée pour gouvernante à ma fille, fut corrompue par les offres de M. Lugarto.

— Quelle infamie!

— Elle lui vendit la correspondance que j'avais toujours entretenue avec elle, ainsi que toutes les pièces qui se rattachaient à la naissance d'Emma, et que je lui avais confiées, les fréquents voyages de M. de Mortagne n'ayant pas permis à cet excellent ami de se charger de ce dépôt. Lorsque mon mari m'eut arraché une dernière concession, au chevet de ma fille mourante, je fis vœu, si Dieu daignait la rendre à la vie, d'abandonner à jamais le monde et de passer la fin de mes jours dans une retraite qui aurait tous les caractères de la vie religieuse. Dieu eut pitié de moi, il a sauvé Emma : depuis ce vœu, je ne puis vous dire le calme dont je jouis... Mon existence va désormais se passer entre ma fille et l'exercice de cette religion dont je commence à comprendre la douceur infinie... Je suis si heureuse de cet avenir, Mathilde, si heureuse, que je tremble que quelque nouveau malheur ne vienne le briser... Voyez-vous, j'ai été trop coupable pour avoir droit à une pareille félicité — ajouta madame de Richeville avec un profond soupir.

— Ah! ne croyez pas cela, madame, Dieu pardonne tant au repentir!

— Qu'il vous entende, Mathilde!

— Eh! où allez-vous à cette heure, madame?

— A Paris; je me retirerai au couvent du Sacré-Cœur, où je vais mener Emma. Elle passera pour une orpheline de mes parentes. La supérieure du couvent m'abandonne un petit appartement dans cette sainte maison; c'est là où je vivrai désormais. Lorsque Emma sera en âge d'être mariée, je prierai M. de Mortagne, vous, Mathilde, vous qui connaîtrez le triste secret de sa naissance, de chercher un homme assez généreux pour ne pas rendre cette pauvre enfant responsable de la faute de sa mère. Je lui abandonnerai le reste de ma fortune, à la réserve d'une modique pension; je consacrerai ma vie désormais à l'expiation de mes erreurs, et Dieu exaucera peut-être... les vœux que je ferai pour le bonheur de ma fille.

Il y avait dans les paroles, dans l'aveu de madame de Richeville, tant de simplicité, elle

annonçait une résolution si ferme et si sincère, que j'en fus profondément émue.

J'étais aussi touchée de la voir, elle si belle, si jeune encore, car elle avait au plus trente-quatre ou trente-cinq ans, se dévouer à une retraite profonde et renoncer au monde où elle pouvait encore briller de tant d'avantages.

— Ah! madame — lui dis-je — comment Dieu ne vous prendrait-il pas en pitié et en grâce?

— Il a déjà été si miséricordieux en me rendant ma fille, en la douant si bien, car vous n'avez pas d'idée des qualités adorables de cette enfant; si vous saviez quel cœur, quelle âme, quel esprit enchanteur! Non, l'amour maternel ne m'aveugle pas... — dit la duchesse, sans pouvoir retenir ses larmes — il est impossible de rencontrer plus de bonté, jointe à plus de noblesse, à plus de droiture, et puis une sensibilité si expansive, si vraie... Tenez, son âme se lit dans son regard angélique, et puis... mais, pardon... pardon, Mathilde, excusez une pauvre mère; mais je trouve si rarement l'occasion de dire *ma fille*, que j'abuse...

— Ah! pouvez-vous le croire, madame? pensez-vous que je ne sente pas combien la contrainte que vous vous imposez doit vous être pénible?

— Oui... oh! oui... bien pénible, Mathilde, surtout lorsque je suis seule avec Emma; quoique je l'accable de tendresse, quoiqu'elle m'aime tendrement, hélas! elle ne sait pas... elle ne saura jamais que je suis sa mère... Il me semble que si elle le savait elle m'aimerait autrement; il me semble que sa voix aurait un autre accent, ses yeux un autre regard; je ne suis pour elle qu'une parente étrangère qu'elle a vue bien rarement. Que serait-ce donc si elle savait que je suis sa mère... Quelquefois je suis sur le point de lui tout avouer, mais la honte me retient... Jamais je ne m'exposerai à rougir devant cet ange. Mais encore pardon, Mathilde, de tant vous parler de moi... Maintenant vous savez ma vie, vous imiterez ma confiance... Maintenant, Mathilde, parlons de vous... je vous en supplie... ne me cachez rien. Croyez-moi, l'expérience du malheur mûrit la raison, mes conseils pourront vous être utiles.

Après un moment d'hésitation, je racontai à madame de Richeville tous les motifs que j'avais d'être jalouse d'Ursule, mes soupçons sur sa liaison avec M. Chopinelle, ce que j'avais surpris de son entretien avec mon mari, et enfin mon appréhension de l'arrivée prochaine de ma cousine.

Madame de Richeville me dit :

— Mathilde, vous aimez toujours passionnément votre mari... tant mieux, c'est une sainte et noble chose qu'un amour comme le vôtre ; sans doute on souffre, mais le cœur est plein, et cette ardeur fiévreuse et inquiète vaut mieux que le vide et le néant. Votre cousine me paraît très-dangereuse. Autrefois mademoiselle de Maran vous exaltait toujours aux dépens d'Ursule avec une méchanceté profondément calculée. Elle savait que les femmes de ce caractère n'oublient rien, que chez elles les blessures de l'orgueil sont incurables. Ursule voudra se venger sur vous des humiliations de son enfance, des ridicules de son mari, des ridicules de son premier amant... La fatalité a voulu que vous fussiez témoin de bien des scènes dont elle rougit ; elle ne l'oubliera jamais...

Regardez-la donc comme votre plus mortelle ennemie. Vous avez été parfaite pour elle : les méchants ne pardonnent pas le bien qu'on leur a fait.

— Et elle va pourtant venir encore me protester de son hypocrite amitié ! Jamais, oh ! jamais je ne le souffrirai.

— Mathilde, vous connaissez le caractère intraitable de votre mari, s'il veut que vous receviez votre cousine, vous serez obligée de lui obéir.

— Oh! jamais, jamais.

— Pauvre enfant, que ferez-vous?

— Je supplierai Gontran, il verra mes larmes, il aura pitié de moi, car, j'en suis sûre, si elle vient ici, je tomberai malade.

— M. de Lancry n'aura pas pitié, Mathilde, car je crois comme vous que peut-être ce voyage a été convenu entre lui et Ursule.

— Vous croyez donc qu'il l'aime ?

— Comme il peut aimer... D'après ce que vous m'avez dit, je ne doute pas que votre cousine n'ait été pour lui d'une coquetterie brusque et provoquante... Leur intelligence se sera établie sur-le-champ; sans le hasard qui

vous a permis de surprendre quelques mots de leur entretien, vos soupçons n'eussent pas été éveillés.

— Mais que faire, mon Dieu! que faire? Une fois ma cousine ici, madame, mon malheur sera certain ; Gontran n'aura de soins que pour elle, ma vie sera un supplice de tous les instants.

— Ne croyez pas cela, au contraire. Si vous suivez mes avis, Ursule ne restera que quelques jours chez vous ; pendant ce temps, elle repoussera jusqu'aux moindres prévenances de votre mari.

— Que dites-vous, madame?

— Écoutez-moi, Mathilde. Votre cousine, cette femme si mélancolique, si romanesque, tient, avant tout, à l'influence qu'elle exerce sur son mari. Pour assurer cette influence, rien ne lui coûte, elle flatte sa vulgarité, elle la partage, elle l'exagère, c'est tout simple. Ursule est orgueilleuse, cupide et pauvre ; elle écrase son mari de travail, afin d'être bientôt en état de mener à Paris une vie opulente. Que demain M. Sécherin sache qu'Ursule le trompe, demain il l'abandonne, et Ursule re-

devient pauvre, sans autre ressource que sa dot. Elle s'est mariée pour être riche, et elle sacrifiera beaucoup, si ce n'est tout, à la conservation de cette fortune.

— Ah! madame, son mari l'aime tant, il est si bon, si faible.

— D'après ce que vous m'avez dit de lui, il est aussi courageux qu'honnête et dévoué; jamais de tels caractères ne transigent avec l'honneur et ne descendent à des lâchetés. Il adore sa femme; du moment où il sera certain qu'elle le déshonore, il l'abandonnera; il sera atrocement malheureux peut-être, mais il ne la reverra jamais.

— Me conseillez-vous donc de dénoncer Ursule? — m'écriai-je.

— Je vous conseille, mon enfant, d'attendre ici votre cousine, et le même jour de son arrivée de lui dire avec calme et fermeté: « Votre voyage à Maran était concerté avec » mon mari, je ne suis pas votre dupe, je » vous déclare que je suis déterminée à » tout pour vous éloigner de chez moi. Je » ne puis empêcher M. de Lancry de se » laisser séduire par vos coquetteries, mais je

» ne souffrirai pas que vous veniez me braver
» ici ; vous dominez complétement M. Séche-
» rin, il vous sera donc très-facile, dans cinq
» ou six jours, de le décider à partir sous pré-
» texte d'un refroidissement dans notre amitié
» dont je vous fournirai très-naturellement l'oc-
» casion. Si vous me refusez, demain je m'a-
» dresse à votre mari, et je lui avoue franche-
» ment qu'à tort ou à raison je suis jalouse de
» vous et que je le supplie de vous emmener.
» Voyez donc si vous voulez m'accorder de
» bonne grâce ce que je puis obtenir par un
» autre moyen. » Parlez-lui ainsi, Mathilde — ajouta madame de Richeville — et je vous jure qu'elle n'hésitera pas à partir... elle craindra avec raison qu'une fois les soupçons de son mari éveillés, il ne perde cette confiance aveugle qui fait toute la force, toute l'audace et tout l'avenir de votre cousine.

J'avais attentivement écouté madame de Richeville ; ce qu'elle me disait me semblait juste et vrai. Mille circonstances oubliées, me revenant à l'esprit, me prouvèrent que la duchesse devinait à merveille le caractère d'Ursule. Seulement je lui avouai que je redoutais l'assu-

rance effrontée dont ma cousine m'avait donné tant de preuves.

— Aussi, Mathilde, je vous engage surtout à ne jamais discuter avec elle ; ne sortez pas de ceci : « Allez-vous-en de chez moi ou je vous » démasque à votre mari, » rien de plus, rien de moins.

— Ah ! madame, c'est bien cruel.

— Mathilde, pas de faiblesse ! tout serait perdu.

— Hélas ! madame, si Gontran ne m'aime plus... il me sacrifiera à toute autre aussi bien qu'à Ursule — dis-je avec accablement.

— Ma pauvre enfant, il faut toujours, dans la vie, commencer par s'assurer tout le repos et tout le bonheur qu'on peut prétendre ; Ursule éloignée, vous serez tranquille ici jusqu'à l'hiver ; ce sera toujours autant de gagné ; une fois de retour à Paris, si vous redoutez encore ses coquetteries, vous aurez recours aux mêmes menaces... Je conçois que votre générosité s'en effraie... mais vous n'en viendrez pas à cette extrémité... Croyez-moi, la menace que vous ferez à votre cousine suffira pour la faire renoncer à ses projets de séduction... Elle re-

doutera trop de redevenir pauvre par l'abandon de son mari pour vous mettre dans la nécessité de la perdre... Les femmes comme elle sont incapables d'un sacrifice, même lorsqu'il s'agit de leurs mauvaises passions.

Madame Blondeau, rentrant avec Emma, mit fin à notre conversation.

Emma courut à sa mère et lui donna en l'embrassant un gros bouquet de roses. La promenade avait avivé son teint des plus vives et des plus charmantes couleurs. Elle vint s'asseoir un moment entre la duchesse et moi sur un canapé du salon. Madame de Richeville posa le bouquet sur ses genoux, prit une des mains d'Emma dans les siennes, de l'autre elle lissa les bandeaux de cheveux blonds de sa fille que la promenade avait un peu dérangés.

En nous voyant toutes trois, cette enfant, sa mère et moi, en comparant nos trois âges et nos trois existences, je réfléchis, hélas! avec amertume que je n'avais plus la sécurité confiante de la jeune fille, et que je ne possédais pas encore la résignation morne que les chagrins avaient donnée à sa mère.

Je pensais à toutes les douleure que j'aurais

encore à subir avant que d'arriver, comme madame de Richeville, au renoncement de toutes les espérances humaines. L'âge d'*action* de la femme, si cela se peut dire, s'étend surtout de quinze à trente ans. Emma, moi et madame de Richeville nous réunissions ces trois périodes de la vie, le calme innocent et pur, la tourmente orageuse des passions, et l'accablement qui leur succède, alors que meurtri dans la lutte, le cœur cherche le repos dans l'oubli. . . . . .

Madame de Richeville répugnait à voir Gontran. A la fin de la journée elle me quitta. Elle n'avait pas reçu de nouvelles de M. de Mortagne; il n'avait pas répondu à la lettre que je lui avais écrite pour le prévenir de l'intention où était mon mari de vendre Maran.

Je ressentis quelques inquiétudes. Madame de Richeville me promit de m'écrire aussitôt son arrivée à Paris pour me rassurer à ce sujet. Elle me recommanda aussi de la tenir très au courant de ce qui se passerait à Maran lors de l'arrivée d'Ursule, et de me bien souvenir de ses conseils.

Je quittai cette excellente amie avec un cruel serrement de cœur.

Le soir, lorsque Gontran revint de la chasse, je lui appris la visite de madame de Richeville.

Il y parut assez indifférent. Je lui donnai ensuite la lettre de M. Sécherin, qui annonçait la prochaine arrivée de ma cousine. M. de Lancry me répondit froidement qu'il en était très-satisfait, parce qu'Ursule me tiendrait compagnie.

Quatre ou cinq jours après mon entrevue avec madame de Richeville, M. et madame Sécherin arrivèrent à Maran.

CHAPITRE XXIX.

LES DEUX AMIES.

Ursule me sauta au cou et m'embrassa avec effusion. Je répondis froidement à ces témoignages d'amitié. Ma cousine ne s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir de la tiédeur de mon accueil.

Après les premiers compliments, M. Sécherin me dit avec un soupir, en regardant sa femme.

— Eh bien ! cousine, le lendemain de votre départ nous nous sommes séparés d'avec maman, nous avons quitté Rouvray. Hélas ! oui,

vous n'avez pas d'idée, ma cousine, combien cela a coûté à ma femme. Elle en avait l'ame navrée, ce qui prouve son bon cœur, car, sans reproche, maman avait été bien dure et bien injuste pour elle. Mais que voulez-vous? une fois que les vieilles gens ont mis quelque chose dans leur tête, on ne peut pas le leur ôter.

— Vous habitez toujours à quelque distance de Rouvray — lui dis-je — afin de voir votre mère et de surveiller votre fabrique?

— Oui, sans doute, cousine, j'ai très-souvent vu ma mère, elle va très-bien, et, comme dit ma femme, je suis sûr que maman aime mieux cet arrangement-là, maintenant qu'il est fait; elle est bien plus libre, et nous aussi. Mais elle n'a jamais voulu recevoir Ursule; que voulez-vous, c'était son idée. Ma femme en a bien pleuré, allez. Enfin il n'importe; il ne s'agit pas de cela, maintenant ma fabrique va toute seule; tout compte fait, j'ai soixante-huit mille livres de rentes, et, ma foi, Ursule et moi nous voulons jouir un peu de la vie... Vous ne savez pas notre projet?

— Non, vraiment, mon cher cousin.

— Mon ami — dit Ursule — vous allez être indiscret, je vous supplie de...

— Indiscret avec notre bonne cousine — s'écria M. Sécherin en interrompant sa femme — est-ce que cela est possible? est-ce qu'elle n'est pas votre sœur, votre meilleure amie d'enfance? — et se penchant à mon oreille, M. Sécherin me dit tout bas : Vous voyez, cousine, je dis *vous;* je ne tutoie plus ma femme; — il reprit tout haut : Et d'ailleurs je suis sûr que ce que je vais proposer à notre cousine lui causera un véritable plaisir, puisque ça nous en cause. En un mot, madame la vicomtesse, lors de votre mariage vous nous avez proposé de nous céder à Paris un appartement dans votre hôtel que vous n'habiterez pas tout entier... Eh bien! nous acceptons...

Je regardai Ursule avec autant de surprise que d'indignation; elle ne parut pas me comprendre, et me sourit tendrement pendant que M. Sécherin continuait.

— Vous souvenez-vous de ce que vous nous disiez, cousine? venez à Paris, nous ne ferons qu'une famille... l'hiver à Paris, l'été à Maran

ou à Rouvray ; eh bien ! ces beaux projets qui vous plaisaient tant et à nous aussi..., ils vont être réalisés, nous ne nous quitterons plus... Tous les ans j'irai voir maman, je vous laisserai Ursule, je me suis fait arranger un pied à terre à ma fabrique ; maintenant nous venons vous demander ici l'hospitalité jusqu'à ce que nous partions ensemble pour Paris. Afin de ne pas laisser mon temps et mon argent sans emploi, je prendrai un intérêt dans la maison de banque d'un de mes amis, maison bien sûre, puisqu'elle a résisté à l'épreuve de la révolution de juillet... Ça m'occupera pendant mon séjour à Paris. Seulement, dans quelque temps, je vous quitterai pour un petit voyage. Il s'agit d'une ferme que l'on me propose d'acheter et que je veux visiter. Pendant ce temps-là, vous et Ursule vous conviendrez de tout pour notre établissement à Paris ; autant nous avoir pour locataires que des étrangers, n'est-ce pas, cousine? Mais au fait, non, les femmes n'entendent rien aux affaires, j'arrangerai tout avec M. de Lancry. Eh bien ! cousine, avouez que vous ne vous attendiez pas à cela... et que nous vous menagions une fière surprise...

M. Sécherin était peu clairvoyant; il ne s'aperçut pas de ma stupeur.

Ma position devenait d'autant plus pénible qu'en effet, alors que j'avais une foi aveugle dans l'amitié d'Ursule, je lui avais fait cette proposition, en la suppliant de l'accepter.

Interprétant mon silence à sa manière, M. Sécherin s'écria :

— Eh bien ! vous n'en revenez pas ! j'en étais sûr, vous ne nous croyiez pas capables de cela ?

— En effet, mon cousin, j'étais loin d'espérer...

— Que nous nous ressouviendrions de tes offres, ma bonne Mathilde ?... Ah ! c'était faire injure à moi d'abord et à mon mari ensuite — dit Ursule d'un ton de gracieux reproche.

Ne voulant pas éclater avant d'avoir eu avec elle la conversation que je désirais avoir, d'après les conseils de madame de Richeville, je répondis assez embarrassée :

— Sans doute j'espérais cette bonne fortune, mon cher cousin; mais je ne comptais pas qu'elle fût si prochaine, et je suis ravie de cet empressement de votre part.

— Et je vous crois, cousine, parce que vous le dites... Oh! je vous connais, vous n'êtes pas de ces femmes qui disent oui, quand elles pensent non. Maman me le répétait toujours : « Madame de Lancry, c'est la vérité, c'est » l'honneur en personne; ce qu'elle dit, c'est » parole d'Évangile. » N'est-ce pas, Ursule ?

— Sans doute, mon ami ; mais votre mère, en disant cela, pensait comme moi.

— Ça, c'est vrai... Oh ! voyez-vous, cousine, vous n'avez pas d'amie, qu'est-ce que je dis? de sœur plus dévouée que ma femme. C'est toujours Mathilde par-ci, Mathilde par-là, Enfin, surtout depuis votre petit voyage à Rouvray, elle est comme endiablée pour venir habiter avec vous. Vous jugez comme ça me va, à moi, qui non plus ne jure que par vous, sans oublier mon cousin Lancry... Ah! cousine, comme on dit, les deux font la paire. Vous êtes née pour M. de Lancry, comme M. de Lancry est né pour vous... C'est comme moi, sans vanité, je suis né pour Ursule, comme Ursule est née pour moi... Mais c'est que c'est très-vrai, les grands seigneurs sont faits pour les grandes seigneuresses comme

vous — ajouta M. Sécherin en éclatant de rire ; — les gentilles petites bourgeoises comme Ursule sont faites pour les bons bourgeois comme moi.

— Mon cousin, je ne suis pas de votre avis, il n'y a aucune de ces différences-là entre Ursule et moi ; ne sommes-nous pas parentes — dis-je, en voyant que la conversation prenait un caractère fâcheux et que M. Sécherin blessait profondément l'orgueil de sa femme.

Malheureusement, lorsque mon cousin poursuivait une idée, il était impossible de l'en distraire, aussi reprit-il :

— Vous ne me comprenez pas, cousine ; je ne parle pas de la naissance, je sais bien que la famille de ma femme est noble et que je ne suis qu'un bon bourgeois ; mais je dis que vous et votre mari vous avez en vous quelque chose de supérieur, d'imposant, que ni moi ni Ursule, nous n'avons pas, et pour ma part j'en suis ravi... oui, ravi... Est-ce que vous croyez que si ma femme avait eu votre grand air de princesse, je l'aurais tutoyée le jour de mes noces ? Ah bien oui ! je n'aurais jamais osé... Au contraire, Ursule avec sa charmante petite mine chiffonnée, dont je raffole de plus en plus, m'a mis à mon aise

tout de suite, je lui ai dit : *toi*, elle m'a dit : *tu*, et nous avons été à l'instant une paire d'amis. Enfin, entre vous et elle, il y a cette différence, que...

— Oh ! je vous arrête là — dis-je à M. Sécherin — ne cherchez pas à nous rendre compte de la variété de vos impressions ; contentez-vous de les éprouver. Vous aimez passionnément Ursule, voilà pourquoi vous êtes parfaitement en confiance avec elle, pourquoi vous lui trouvez, avec raison, la grâce et le charme qui attirent, tandis que vous me trouvez, moi, digne et imposante ; en un mot, vous l'aimez d'amour, et vous avez pour moi une franche et sincère amitié... Voilà la différence.

— C'est prodigieux, comme vous donnez la raison de tout ! — s'écria M. Sécherin. — Ah !... à propos de quelque chose de prodigieux — reprit-il — je vais bien vous étonner ; est-ce que je ne suis pas devenu écuyer ?

— Comment cela ?

Encore une preuve de dévouement que m'a donné mon mari — dit Ursule. — Après ton départ, ma bonne Mathilde, mon médecin m'a ordonné l'exercice du cheval. M. Séche-

rin a eu la bonté de faire venir de Tours un maître d'équitation, et il a partagé mes leçons pour pouvoir m'accompagner.

L'idée me vint aussitôt qu'Ursule avait appris à monter à cheval, afin de pouvoir une fois à Maran se ménager des tête-à-tête avec mon mari, car depuis notre arrivée Gontran avait toujours refusé de me laisser me livrer à cet exercice.

— Et vous ne pouvez pas vous imaginer — reprit mon cousin — avec quelle ardeur, avec quel courage Ursule apprenait. Ce qui lui avait été ordonné pour sa santé était devenu pour elle un vrai plaisir ; elle montait deux ou trois fois à cheval par jour dans un pré de la fabrique qui avait l'air d'avoir été crée pour ça. Elle était si hardie, si intrépide, que l'écuyer disait qu'il n'avait vu personne avoir des dispositions pareilles.

— Ah ! mon ami, vous exagérez — dit Ursule avec modestie.

— J'exagère ? eh bien ! je parie qu'il n'y a pas un des chevaux de M. de Lancry qu'Ursule ne puisse monter — s'écria M. Sécherin — et quant à moi, je n'en pourrais pas dire autant...

ni vous non plus, cousine, car vous n'êtes guère *écuyère*, je crois...

— Non, mon cousin, mais il serait très-imprudent à Ursule d'essayer de monter un des chevaux de M. de Lancry ; aucun n'est dressé pour une femme ; il y aurait du danger pour elle.

— Du danger !... Ah ! vous la connaissez bien ! Du danger ? Est-ce qu'elle craint quelque chose ?... Ah ! une fois à cheval ! si vous la voyiez, comme elle y est gentille et comme son amazone lui va bien ! comme ça fait valoir sa taille ! Rien qu'à la regarder, j'en ai la tête tournée. Tu montreras ton amazone à notre cousine, n'est-ce pas ?

— Vous savez bien, mon ami, qu'on dit un habit de cheval et non pas une amazone — dit Ursule en souriant.

— C'est vrai, c'est vrai, tu me l'as dit, je l'avais oublié. Oh ! es-tu mademoiselle de Maran ! L'es-tu ! N'est-ce pas, cousine ?

— Ma bonne Mathilde ne pourra pas m'en vouloir de ce petit reproche que je vous fait, mon ami, car elle-même m'a recommandé de toujours vous avertir de ce qui se disait ou non — n'est-ce pas, ma sœur ?

— Oui... oui... — répondis-je avec distraction. J'étais navrée, la jalousie, et, le dirais-je, l'envie me torturaient. Je voyais déjà Ursule à cheval à côté de Gontran, coquette, hardie, impétueuse, et tous deux partant pour de longues promenades, et moi... moi seule je restais ! Non, non, me dis-je en frémissant de colère, cela ne sera pas. Il faut qu'Ursule parte ; je suivrai les conseils de madame de Richeville.

Au moment où j'étais livrée à ces amères pensées, Ursule reprit :

— Voici bientôt l'heure du dîner, ma chère Mathilde, veux-tu avoir la bonté de faire demander ma femme de chambre... pour qu'on nous conduise à notre appartement.

— Ah ! oui, et fais-toi belle ; tu as apporté de si charmantes toilettes. Figurez-vous, cousine — dit M. Sécherin — qu'elle avait tant de caisses et de cartons que j'ai été obligé d'acheter un fourgon à Tours pour apporter tout cet attirail, y compris Célestine, mademoiselle Célestine, veux-je dire, une femme de chambre comme il n'y en a pas, dit-on, et que ma femme a fait venir de Paris. Il est vrai de dire qu'elle coiffe dans la perfection des perfections.

Ces préparatifs de coquetterie de la part d'Ursule augmentèrent encore mes soupçons ; je ne pus m'empêcher de lui dire avec assez d'aigreur :

— Mon Dieu ! pourquoi donc as-tu fait tant d'apprêts ? comment, pour venir passer quelque temps avec nous qui ne voyons personne !... Mais en vérité on dirait que tu as de grands projets de conquête ; je ne sais qui tu veux séduire ici. Cela devient très-inquiétant — ajoutai-je d'une voix altérée en m'efforçant de sourire.

Ursule ne me répondit rien ; mais elle me montra M. Sécherin d'un geste de tête d'une coquetterie charmante, et me dit avec la candeur la plus merveilleusement simulée :

— Mon Dieu ! je veux séduire mon mari... voilà tout.

M. Sécherin ne put résister à cette attaque ; il saisit la main de sa femme, la baisa tendrement à plusieurs reprises, et s'écria :

— Est-elle gentille et naturelle ?... hein, cousine, l'est-elle ? Mais elle a raison. Vous oubliez donc vos leçons quand vous me disiez : « Mon cher cousin, c'est surtout pour son

mari qu'une femme doit se parer, faire des frais, et, *vice versâ*, qu'un mari doit se parer, doit faire des frais surtout pour sa femme. » Ah !... ah !... cousine, nous n'oublions pas vos conseils, allez ! soyez tranquille. Aussi je vais imiter Ursule, et vous demander la permission d'aller me faire pour elle le plus beau que je le pourrai... car, vous l'avez dit, dès qu'un mari se néglige, c'est une preuve qu'il n'aime plus sa femme d'amour, et quand il n'aime plus sa femme d'amour...

— Toute chose peut s'exagérer—dis-je à M. Sécherin en l'interrompant, car Gontran pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et j'aurais été profondément humiliée de laisser deviner à Ursule avec quel dédain mon mari me traitait depuis quelque temps.

Je repris donc :

— Il y a une certaine liberté qui s'accorde parfaitement avec une vie de campagne toute solitaire, la recherche de toilette y est alors presque déplacée, presque de mauvais goût.

— Ah ! Mathilde !... Mathilde !... — dit Ursule en souriant — regarde-toi donc : quelle

élégance!... Je ne t'ai jamais vue mise avec plus de coquetterie.

Je ne sus que répondre. Ne voulant rien négliger pour ranimer l'amour de Gontran à Maran comme autrefois dans notre maisonnette de Chantilly, je n'avais qu'un but, celui de lui plaire le plus possible, malgré ses dédains.

A ce moment j'entendis une porte s'ouvrir; je reconnus les pas de Gontran. Je rougis de honte.

Il entra... Quel fut mon étonnement! Il était mis avec une élégance, une recherche extrêmes.

J'étais tellement habituée à le voir dans des accoutrements sordides, que je le reconnaissais à peine. J'examinai attentivement Ursule lorsque mon mari entra, elle ne rougit pas.

Gontran fut d'une grâce et d'une cordialité parfaites. Ses traits, qui pendant deux mois s'étaient à peine déridés pour moi, reprirent l'expression ravissante qui, lorsqu'il le voulait, leur donnait une séduction irrésistible.

Ursule et son mari nous laissèrent quelques instants avant dîner.

Je ne pus m'empêcher de dire à Gontran :

— Vous saviez sans doute qu'Ursule était ici.

— Pourquoi cela... parce que j'ai quitté mes habits de chasse et que je ne les quitte pas quand je suis seul avec vous ?

— Sans doute c'est un enfantillage, mais il me semble que ce que vous faites pour une étrangère...

— Je pourrais le faire pour vous, est-ce cela ? — me demanda-t-il.

— Je crois, mon ami, que j'ai autant de droits que ma cousine à être traitée par vous avec égard.

— Permettez-moi, ma chère amie, de vous faire observer que les égards ne consistent pas dans un vêtement fait d'une façon ou d'une autre. Il est tout simple que je m'habille convenablement pour recevoir votre cousine. Ce n'est pas moi qui l'ai invitée à venir ici, c'est vous; je crois donc faire une chose qui vous soit agréable en l'accueillant de mon mieux, et en ayant pour elle les égards que tout homme doit à une femme qu'il a l'honneur de recevoir.

— Vous ignoriez qu'Ursule devait venir ici cet automne ? — demandai-je à mon mari en

tâchant de lire sur sa physionomie. Il resta impassible, et me répondit :

— Je l'ignorais complétement ; mais, après tout, maintenant j'en suis enchanté. Sa présence vous distraira, et son mari est le meilleur des hommes... Mais qu'avez-vous? l'arrivée de votre amie d'enfance ne vous cause pas la joie que j'attendais...

— J'ai des raisons pour cela, mon ami... Et je crains que le séjour de ma cousine ici ne soit pas aussi long qu'elle l'espère, peut-être.

— Les affaires de son mari l'abrégeront, sans doute? Vous en a-t-elle prévenue?

— Non... mais...

— Mais?... que voulez-vous dire?

— C'est moi qui supplierai Ursule de partir.

— Vous! et pourquoi?

— Parce que... parce que...

— Eh bien?

— Parce que j'ai des raisons pour craindre sa présence, parce que... j'en suis jalouse, Gontran!

— De votre cousine! Ah ça, mais vous êtes folle, ma chère amie!

— Je ne suis pas folle, Gontran... L'instinct de mon cœur ne me trompe pas.

— S'il en est ainsi, vous allez lui rendre le séjour de Maran bien agréable! cette vision promet!... Il est dit qu'avec vous on n'a jamais un moment de repos. Ah! quel malheureux caractère vous avez... et pour vous et pour les autres.

— Mais mon Dieu... ce n'est pas ma faute si j'ai des soupçons... si...

— Mais encore une fois, vos soupçons n'ont pas le sens commun; réfléchissez donc que c'est m'accuser sans raison, que c'est vous tourmenter sans motif.

— Vrai? bien vrai? Gontran, soyez généreux! rassurez-moi... j'ai tant de frayeur.

— Pauvre Mathilde... — me dit Gontran avec une dignité touchante, je ne vous parlerai plus de mon amour, vous ne me croiriez plus peut-être, mais je vous dirai que M. Sécherin, notre parent, vient habiter chez nous, et que je serais un misérable si je songeais seulement à abuser aussi lâchement de l'hospitalité que nous lui offrons.

Je serrai la main de Gontran dans les mien-

nes, ces simples et nobles paroles me redonnèrent du courage.

Ursule et son mari rentrèrent. Je trouvai ma cousine si jolie, si fraîche, si rose, ses yeux étaient à la fois si doux et si brillants, son sourire si fin et si agaçant, sa taille si accomplie, que je jetai les yeux sur une glace placée en face de moi pour me comparer avec Ursule.

Hélas! je remarquai avec douleur que j'étais pâle, que mes traits étaient changés, flétris, languissants, car depuis quelque temps je me trouvais souffrante, j'éprouvais toujours un malaise vague, un accablement douloureux que j'attribuais au chagrin et qui augmentait sans cesse. Pour la première fois, je m'aperçus que mon visage avait déjà perdu cette première fleur de jeunesse qui rendait les traits d'Ursule si enchanteurs.

Le dîner fut très-gai, grâce à mon mari qui y mit beaucoup d'enjouement et d'entrain. Ursule était visiblement gênée; elle craignait de paraître trop gaie à mes yeux et de perdre ainsi son prestige mélancolique; d'un autre côté, elle regrettait de ne pouvoir se montrer à Gontran sous un jour plus brillant. A la fin du dîner,

M. Sécherin en revint à sa malheureuse proposition.

— Mon cousin — dit-il à M. de Lancry — je soutenais tout à l'heure à madame de Lancry que ma femme était capable de monter n'importe lequel de vos chevaux.

— Comment, madame, vous montez à cheval? — dit Gontran avec étonnement. — Mais c'est une bonne fortune pour nous, j'oserais presque dire pour vous; car les environs de Maran sont délicieux, et je suis charmé de pouvoir vous offrir cette distraction.

— Mais, mon ami — dis-je à mon mari — vous n'avez pas de chevaux de femme... car vous savez que vous n'avez jamais voulu me permettre de vous suivre à la chasse. Et ce serait une grande imprudence que d'exposer Ursule à...

— Mais je vous ai déjà dit que ma femme sait très-bien monter à cheval, cousine... — s'écria M. Sécherin en m'interrompant... — Depuis deux mois elle ne fait que cela.

— Mathilde a raison — dit Ursule avec résignation—il serait plus prudent de m'abstenir de cet exercice.

— Vous devez bien penser, madame — lui dit Gontran — que pour rien au monde je ne voudrais vous exposer à quelque danger. Madame de Lancry n'a jamais monté à cheval de sa vie; aussi, par prudence, j'ai dû me priver du plaisir de l'emmener avec moi... tandis que vous... d'après ce que me dit mon cousin...

— Je vous réponds que ma femme vous étonnera! — s'écria M. Sécherin. — L'écuyer de Tours n'en revenait pas.

— J'ai justement une jument excellente et d'une douceur parfaite — dit M. de Lancry; — elle conviendra on ne peut mieux à madame Sécherin, et si ma cousine veut bien m'accorder quelque confiance, elle n'aura aucune crainte...

— J'ai sans doute une entière confiance en vous, mon cousin — dit Ursule en hésitant — mais, tout bien considéré, je regretterais trop de prendre un plaisir que Mathilde ne pût pas partager.

— Mais que vous êtes donc enfant — dit M. Sécherin à sa femme — parce que madame de Lancry ne monte pas à cheval, elle ne veut

pas vous empêcher d'y monter. N'est-ce pas, cousine ?

— Voyons, ma chère Mathilde — me dit Gontran — vous allez décider cette grave question en dernier ressort ; votre haute sagesse sera seule juge... Permettez-vous ou non à madame Sécherin de monter à cheval? Prenez garde!... si vous dites non... comme vous la priveriez, et moi aussi... d'un très grand plaisir, nous vous garderons tous deux une mortelle rancune, je vous en préviens.

— Et ce sera bien fait, et je me joindrai à eux — s'écria M. Sécherin en riant aux éclats — car vous aurez empêché ma femme de paraître dans tout son beau ; elle n'est jamais plus jolie qu'à cheval.

Je ne pouvais objecter aucune raison sérieuse, je répondis en balbutiant :

— Je ne m'y oppose pas... c'était seulement par prudence que je faisais cette observation à Ursule.

— Oh ! rassurez-vous, il n'y aura aucun danger — reprit mon mari — je réponds de la sagesse de *Stella ;* un enfant la monterait.

— Puisque tu le veux absolument, Mathilde

— me dit ma cousine — j'essaierai; mais en vérité, j'ai peur d'être si gauche...

— Oh! pour cela, ma cousine — reprit Gontran en souriant — je vous en défie, et cela soit dit sans flatterie, car il est impossible à certaines personnes de ne pas tout faire avec grâce et adresse. Et ce n'est pas leur faute si elles sont charmantes.

— Ah çà! et à quand cette belle partie-là? — demanda M. Sécherin.

— Mais demain. Le coucher du soleil était magnifique ce soir — dit Gontran; — il fera un temps superbe, nous monterons à cheval à une heure, et nous ferons une véritable chasse de demoiselles.

— Ah çà! et moi, cousine, je suis trop mauvais cavalier pour suivre une chasse, je vous en avertis...

— Vous, mon cher monsieur Sécherin, vous nous accompagnerez en calèche avec madame de Lancry; un de mes valets de limier qui connaît parfaitement la forêt montera à cheval et vous conduira dans les carrefours, où vous pourrez parfaitement voir passer la chasse.

— A la bonne heure... voilà une vrai fête,

un plaisir royal — s'écria M. Sécherin ; — moi, qui n'ai jamais chassé qu'avec mon garde-chasse et ses deux bassets... Pourvu qu'il fasse beau !

— Je vous assure qu'il fera demain un temps radieux ; madame Sécherin le désire trop pour que cela n'arrive pas. Demain sera donc une journée enchanteresse, j'en réponds — dit Gontran.

CHAPITRE XXX.

LA CHASSE.

Il me fut impossible le soir de parler en secret à ma cousine, elle partageait l'appartement de son mari, et deux ou trois fois après dîner il me sembla qu'elle m'évitait. Je souffris cruellement pendant la nuit. Au malaise physique qui m'accablait depuis quelque temps se joignit une grande tristesse.

Je ressentis tout ce que la jalousie a de plus poignant, de plus amer. En vain je voulus me convaincre de l'injustice, de l'exagération de mes soupçons ; en vain je me dis que peut-être

il n'y avait au fond de la conduite d'Ursule qu'une innocente coquetterie, je ne pus parvenir à me rassurer.

Je me promis bien, pendant cette cruelle journée, d'observer attentivement ma cousine et mon mari et d'avoir le lendemain un sérieux entretien avec elle.

Gontran ne s'était pas trompé dans son espérance : le jour était radieux, un resplendissant soleil d'octobre annonçait une de ces dernières journées d'automne presque aussi belles que les journées d'été...

A midi nous partîmes pour le rendez-vous de chasse.

M. de Lancry avait fait mettre les gens de son équipage en grande livrée ; des fenêtres du château nous les avions vus partir avec les chiens au son retentissant des trompes. Une calèche à quatre chevaux approcha du perron ; je montai en voiture avec M. Sécherin.

Je n'insiste sur ces puérils détails d'opulence que pour deux raisons : d'abord, parce que je vis à l'expression des traits d'Ursule qu'elle admirait autant qu'elle enviait ce luxe, et puis

parce que cet appareil de fête contrastait douloureusement avec mon chagrin.

J'attendais avec impatience l'apparition d'Ursule. J'étais curieuse de savoir si elle avait à cheval aussi bonne tournure que le disait son mari ; j'espérais que cela n'était pas ; je désirais qu'il lui arrivât, non pas un dangereux accident, mais quelque mésaventure qui pût la rendre ridicule aux yeux de Gontran, et la punît de son outrecuidance.

Hélas ! je n'eus pas cette misérable satisfaction. Lorsque ma cousine nous rejoignit à cheval avec mon mari, je fus forcée de la trouver plus jolie que je ne l'avais jamais vue.

A ce propos, je n'ai jamais compris comment la jalousie niait ou dénaturait les avantages d'une rivale ; au contraire, j'ai toujours été portée à me les exagérer. Mais sans exagération, Ursule était si parfaitement élégante et gracieuse à cheval, que je fus sur le point d'en pleurer de dépit.

Je la vois encore : son habit de cheval, de drap bleu foncé, dont la longue jupe traînait presque jusqu'à terre, était à corsage et à manches justes : il dessinait à ravir sa taille char-

mante ; elle portait un chapeau d'homme et un col de chemise rabattu sur une petite cravate de satin cerise ; sa jolie figure, si fraîche et si rose, devait à ce costume un air mutin, décidé, qui lui seyait à merveille ; ses beaux cheveux bruns encadraient ses joues à fossette. Jamais je n'avais vu ses yeux d'un bleu plus pur, on eût dit que le ciel s'y reflétait comme dans un miroir.

La jument qu'elle montait avec une aisance qui me confondit était d'un bai doré, dont les ardents reflets miroitaient au soleil ; ses longs crins noirs ondoyaient et flottaient au vent. Elle semblait heureuse du léger poids qu'elle portait, et marchait d'un pas si cadencé, qu'elle effleurait à peine le gazon.

Gontran montait un cheval de course, noir comme l'ébène, et portait un habit d'équipage à sa livrée, bleu clair, à collet de velours orange, avec des boutons d'argent armoriés en vermeil. Le ceinturon de son couteau de chasse, aussi mi-partie argent et or, serrait sa taille élégante. Enfin, sa cape de velours noir, découvrant ses traits, en faisait encore valoir la finesse et le charme.

La recherche de Gontran me frappa d'autant plus, que pour chasser il était toujours vêtu d'une manière plus que négligée.

Ma cousine voulut s'approcher de la calèche pour me parler. Sa jument, sans doute effrayée par mon ombrelle, refusa d'avancer.

Je l'avoue à ma honte, je fus ravie de ce contre-temps qui mettait l'habileté d'Ursule en défaut ; mais à mon grand étonnement, je n'ose dire à mon effroi, elle fronça ses jolis sourcils, leva sa cravache et commença de châtier hardiment sa monture.

— Prenez garde, madame, ne frappez pas *Stella*, elle est très-vive ! — s'écria Gontran effrayé de l'audace d'Ursule.

— Ne fais pas la mauvaise tête, ma petite femme, je t'en supplie — s'écria mon cousin en étendant avec anxiété ses deux mains jointes vers sa femme.

Mais celle-ci, les joues empourprées, les narines dilatées, les yeux brillants de colère, ses lèvres vermeilles relevées par un dédaigneux sourire, ne tint compte de ces avertissements. Elle infligea résolument un nouveau châtiment

à *Stella*, qui se cabra si violemment que je poussai un cri d'épouvante.

Ursule, sans paraître aucunement intimidée, se courba sur l'encolure de *Stella* en lui rendant la main, tout cela avec un mouvement si naturel, qu'elle ne semblait courir aucun danger.

— Bravo, ma cousine, à merveille — s'écria Gontran sans pouvoir cacher son admiration — quel sang-froid! quel courage!

Encore excitée par cette approbation, Ursule voulut vaincre l'obstination de sa jument et la forcer de s'approcher de la voiture. Quelques nouveaux coups de cravache, assénés d'une main ferme, décidèrent *Stella* après une nouvelle lutte de quelques instants, lutte pendant laquelle la jument bondit au lieu de se cabrer. Ursule, dont la taille ronde, fine et cambrée ondulait avec la souplesse d'une couleuvre, suivit avec tant de grâce les mouvements désordonnés de sa monture, qu'elle ne fut pas déplacée un moment.

Cet incident, que j'espérais voir tourner contre ma cousine, ne servit qu'à lui prêter un nouveau charme; elle dompta l'indocile animal,

le força de rester près de la voiture. Alors se courbant légèrement sur sa selle, Ursule, fière, souriante, caressant le cou nerveux de *Stella* de sa petite main blanche, qu'elle déganta coquettement, jouit de son triomphe et jeta un regard brillant sur Gontran comme pour lui dire que c'était sa présence qui lui donnait tant de courage.

— Eh bien ! ma cousine — s'écria M. Sécherin — qu'est-ce que je vous avais dit ? Est-elle hardie ? Avouez que c'est un vrai page !

— En vérité, madame — dit Gontran en s'approchant tout ému — je ne reviens pas de votre intrépidité, de votre grâce. On oublie le danger que vous courez pour ne songer qu'à vous admirer.

— Oh ! c'est si amusant de monter à cheval ! —dit naïvement Ursule. Et s'adressant à moi : — Comment te prives-tu de ce ravissant plaisir ? Pour nous autres femmes, surtout, quel bonheur de pouvoir, malgré notre faiblesse, maîtriser, dompter, dominer, un être qui nous tuerait mille fois si l'on n'opposait l'adresse à la force, une volonté intelligente à son entêtement brutal.

— Ceci est un peu l'histoire de votre domination en général — dit Gontran en souriant — et vous nous domptez, nous autres hommes, à peu près selon les mêmes principes et par les mêmes moyens... Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc, ma chère amie ? — me dit M. de Lancry en voyant l'altération de mes traits, car le triomphe d'Ursule, l'admiration que Gontran lui avait témoignée me faisaient un mal affreux.

— Je n'ai rien, mon ami ; seulement l'exemple d'Ursule m'encourage, et à compter de demain je veux absolument monter à cheval.

— Mais vous n'avez jamais essayé, ma chère amie, et puis je crois que vous n'avez pas beaucoup de dispositions, vous êtes trop timide...

— Je vous dis que j'y monterai, quand bien même je devrais être tuée sur la place ! — m'écriai-je.

— Bien, bien, nous reparlerons de cela — me dit Gontran — mais partons pour le rendez-vous de chasse, car il est déjà tard. Ma cousine, je suis à vos ordres.

— Nous nous reverrons tout à l'heure ;

adieu, Mathilde — dit Ursule en me faisant un signe de la main.

— Ne faites pas d'imprudence, ma bonne petite femme... M. de Lancry, je vous la recommande ! — s'écria M. Sécherin.

— Soyez tranquille, mon cher cousin — dit mon mari — quand on est si légère, si adroite et si hardie, on ne risque jamais rien.

Ursule et Gontran partirent au petit galop, côte à côte, sur une pelouse de gazon qui prolongeait l'allée où marchait notre voiture. Pendant quelque temps, nous les accompagnâmes. Je les suivis des yeux autant que je le pus; mais ils disparurent bientôt dans une allée sinueuse où la calèche ne pouvait passer, et je les perdis de vue.

Tous ces détails sembleront puérils à ceux qui ne connaissent pas les innombrables angoisses de la jalousie et les cuisantes blessures de l'amour-propre offensé. Pourtant cette scène, en apparence si ingnifiante, me bouleversa tellement, que je fus sur le point de commettre une action infâme... de dénoncer à M. Sécherin la conduite d'Ursule, de lui faire partager mes soupçons contre sa femme.

Heureusement la honte retint ce terrible aveu sur mes lèvres. Si mon cousin avait eu la moindre perspicacité ; il eût deviné la cause de mon agitation et de mon inquiétude. Je ne lui répondais qu'avec distraction, et quelquefois je tombais dans de profondes rêveries à peine interrompues par le bruit de la chasse qui, de temps en temps, traversait les larges allées convergentes aux ronds-points où nous allions nous placer pour la voir passer, guidés par un des hommes de l'équipage de M. de Lancry.

Ce qui me causait une impression profonde, fatale, étrange, c'était de voir de temps en temps rapidement apparaître au fond de quelque route ombreuse Gontran et Ursule toujours côte à côte. Le son éloigné et mélancolique des trompes qui résonnaient dans les hautes futaies noyées d'ombres, les sourds aboiements de la meute me semblaient sinistres, effrayants... Hélas ! la triste disposition de l'esprit et de l'âme couvre de voiles de deuil les objets les plus riants, et cherche de lugubres présages dans ce qui cause la joie et l'enivrement de tous...

M. Sécherin était si transporté du spectacle

mouvant qu'il avait sous les yeux qu'il ne remarquait pas mon état de langueur et de tristesse ; le malaise dont je me ressentais depuis quelque temps augmentait de plus en plus. Souvent j'éprouvais des tressaillements inconnus que j'attribuais à une cause nerveuse. J'avais la tête pesante, douloureuse, affaiblie.

Nous venions d'arriver et de nous arrêter dans un carrefour de la forêt. Ursule et Gontran s'avançaient rapidement par une allée transversale. Je crus qu'ils venaient nous rejoindre, je m'avançai hors de la calèche.

Ils furent en effet bientôt près de nous, mais ils ne s'arrêtèrent pas.

— Mathilde — me cria Ursule en passant avec vitesse et en me saluant de la main — je suis folle... enivrée de la chasse.

Et les joues colorées, l'œil brillant et hardi, elle donna un coup de cravache à la jument pour hâter sa course.

— Le cerf ne durera pas maintenant plus d'une demi-heure ! — nous cria Gontran — les chiens chassent à merveille... ça va débucher.

Et se courbant sur l'encolure de son cheval,

il atteignit Ursule qui l'avait un moment dépassé, et tous deux disparurent de nouveau.

— Comme elle s'amuse... Dieu ! comme elle s'amuse !... — dit M. Sécherin avec joie — mais, ma cousine, qu'est-ce que veut dire M. Gontran par ces mots : *ça va débucher ?*

J'avais assez souvent entendu parler de chasse par mon mari pour pouvoir répondre à la question de M. Sécherin.

— Cela veut dire que le malheureux animal traqué dans les bois va prendre la plaine, c'est sa dernière chance de salut, après quoi il sera égorgé... sans pitié.

J'étais dans un état tellement nerveux, j'avais depuis si long-temps contenu mes larmes, que, saisissant pour ainsi dire cette occasion ridicule de me livrer à un accès de sensibilité, je me mis à fondre en larmes.

M. Sécherin me regarda d'un air stupéfait, et me dit avec intérêt :

— Mon Dieu, comment la mort d'un cerf vous attriste à ce point, vous qui devez avoir l'habitude de ces choses-là... Allons donc, cousine, soyez raisonnable, peut-être après tout

qu'elle échappera à son mauvais sort, cette pauvre victime !

Ceux qui auront bien souffert d'une douleur intime, contrainte, forcément cachée, ne souriront pas de mépris, lorsque je dirai qu'en répondant aux derniers mots de M. Sécherin, je fis *pour moi seule* une sorte d'allusion à mon propre sort afin de pouvoir un peu épancher à voix haute les chagrins qui m'oppressaient.

Cela est ridicule, amèrement ridicule, hélas ! je le sais, mais heureux sont ceux qui ignorent que la souffrance la plus poignante est quelquefois grotesque dans son expression, ce qui est, je crois, le comble de la torture morale...

Je répondis donc à M. Sécherin, en pleurant :

— Non, non, la victime ne pourra pas échapper ; que peut-elle faire ? Lutter, n'est-ce pas ? mais il faut la force de lutter, et elle n'en a plus la force. Cela dure depuis trop longtemps, elle n'a qu'à se résigner... à tendre le cou au couteau et à mourir... pourtant la vie lui avait paru belle... pourtant qui songerait à mourir par ce temps radieux, par ce beau soleil ?... au bruit de ces fanfares et des cris de

joie des chasseurs... qui pense à mourir? pour qui cette fête est-elle un deuil?... pour la victime seule... Elle pleurera, et on rira de ses larmes, et on la tuera sans pitié... sans pitié!!

— Le fait est — dit M. Sécherin, presque attendri — que les pauvres bêtes pleurent au moment de mourir... mais, écoutez donc, cousine — reprit-il — on dit aussi qu'avant de mourir les cerfs se défendent quelquefois joliment, et qu'en mourant la victime a au moins le plaisir de se venger.

Dans mon égarement, répondant à ma pensée au lieu de répondre à M. Sécherin, j'essuyai mes larmes; je le regardai fixement et je lui dis avec un sourire amer:

— Oh! n'est-ce pas? la vengeance... la vengeance! ne pas mourir faible, méprisée, moquée, insultée! faire à son tour verser des larmes à ceux qui ont ri de vos douleurs, oh!... n'est-ce pas... la vengeance, la vengeance, surtout! pour punir l'insulte... l'insulte lâche et misérable... l'insulte qu'on sait impunie... qu'on croit impunie, parce que l'honneur, la hauteur d'un noble cœur empêche une ignoble délation... Oh! mais cela doit avoir un terme

à la fin, n'est-ce pas? Oui, vous avez raison... la vengeance.

— Ah çà!... cousine — s'écria M. Sécherin en contenant à peine son envie de rire — comment voulez-vous donc qu'on insulte un cerf, et qu'il pense à se venger?

Je regardai M. Sécherin; je ne le compris pas d'abord.

Au bout de quelques moments je revins à moi et je lui dis :

— Pardon, pardon, mon cher cousin; en vérité, je suis folle; vous avez raison, ma sensibilité m'a égarée...

— C'est aussi ce que je me disais; ma cousine parle de ce pauvre cerf comme d'une personne naturelle... Mais nous allons recommencer à marcher. Entendez-vous, là-bas, comme c'est beau le bruit du cor? Vraiment, c'est bien un plaisir de roi que la chasse.

La calèche se remit en marche.

Je profitai de ce mouvement pour me livrer sans réserve aux plus amères réflexions. Je me figurais Gontran et Ursule marchant au pas, l'un près de l'autre, pour se reposer d'une longue course, laissant leurs chevaux aller à l'a-

venture dans des allées sans fin, tapissées de verdure, abritées par les arbres nuancés des plus riches nuances de l'automne...

Heureux, aimants, ils jouissaient avec ardeur de cette belle et tiède journée, de ce luxe royal, de cette vie de fêtes en songeant à un avenir plus enivrant encore, en se disant de tendres paroles d'amour, en échangeant de longs et brûlants regards... Peut-être même... la forêt est si touffue et si solitaire, que Gontran, se penchant vers Ursule, embrasse sa taille svelte d'un bras amoureux et effleure sa joue vermeille, encore animée par la course.

Oh! rage!... oh! douleur! oh! torture!... pensai-je... Et moi... moi... je suis là, brisée, flétrie, oubliée, moquée, car ils se moquent, ils rient de moi... de moi qui me promène paisiblement avec ce mari qu'on trompe, qu'on outrage!... Et c'est moi... c'est moi qui ai donné à cet homme pauvre et presque déshonoré le château où il courtise ma rivale, le luxe dont il l'éblouit, les plaisirs dont il l'enivre!

Oh! mais, cela est affreux!... affreux!... Cela ne peut pas durer... Je me lasse d'être stupidement malheureuse, je ne le veux plus... je ne

le veux plus... J'ai là près de moi ce mari honnête et bon qu'on bafoue, qu'on offense... Eclairons-le... Ce n'est pas dénoncer la perfidie et la corruption, c'est empêcher l'honneur, la loyauté même d'être plus long-temps dupes de la trahison.

Encore une fois le fatal aveu me vint aux lèvres, encore une fois je reculai devant cette délation. . . . . .

Au bout d'une demi-heure environ, Gontran nous envoya un de ses gens nous prévenir que le cerf avait été pris dans un étang, mais que le chemin pour s'y rendre était si mauvais, que les voitures n'y pouvaient passer; il m'engageait à retourner au château, où il nous rejoindrait avec madame Sécherin.

Nous arrivâmes à Maran, où nous précédâmes de peu d'instants Ursule et Gontran. Après nous être habillés pour dîner, nous rentrâmes au salon. J'y trouvai ma cousine, mon mari et M. Sécherin. A table, la conversation roula sur la chasse de la journée. Gontran donna les plus grandes louanges au courage, à l'adresse d'Ursule, qui déclara n'avoir jamais goûté un plaisir plus vif.

Ma cousine fut beaucoup plus gaie que la veille ; elle parut se soucier assez peu de conserver à mes yeux son apparence mélancolique. Elle accepta résolument quelques toasts à ma santé que lui porta Gontran, et but, sans se faire trop prier, quelques verres de vin de Champagne, à la grande admiration de M. Sécherin qui ne cessait de s'écrier :

— C'est un vrai démon que ma femme!

Pour la première fois, en voyant l'animation, la gaieté, l'entrain de ma cousine, je pressentis ce qu'il y avait en elle de hardi et d'indomptable.

Jusqu'alors elle m'avait paru profondément dissimulée. Ses audacieux mensonges avaient toujours été enveloppés de formes hypocrites ; c'est en levant mélancoliquement au ciel ses grands yeux baignés de larmes qu'elle niait l'évidence ; mais en la voyant à table si joyeuse, si résolue ; mais en entendant ses saillies vives, imprévues, souvent étincelantes, je la trouvais plus dangereuse encore.

Mon mari ne cachait pas l'espèce d'admiration qu'elle lui inspirait. Une espèce de lutte d'esprit s'était établie entre elle et lui, souvent

Gontran n'eut pas l'avantage. Il semblait presque fasciné, dominé par l'ascendant de cette femme qui, plusieurs fois, le rendit muet par un mot d'une ironie mordante.

Ce qui paraîtra peut-être étrange, impossible, c'est que je souffrais alors de l'espèce de supériorité moqueuse avec laquelle Ursule répondait à mon mari.

Je restais confondue d'étonnement à l'aspect de cette transformation de ma cousine.

M. Sécherin lui-même me disait tout bas qu'il n'avait jamais cru à sa femme autant d'esprit.

Maintenant je m'explique ce changement. Il y a certaines natures qui ne se révèlent pour ainsi dire jamais complétement que lorsqu'elles se trouvent dans leur véritable *milieu*. Ainsi Ursule était essentiellement née pour une vie de luxe, de splendeur, de fêtes, de plaisirs effrénés. Un siècle plus tôt, elle eût été l'une de ces femmes spirituelles et effrontées qui furent les reines des orgies de la régence.

Pour la première fois peut-être depuis son mariage, elle se trouvait dans une position ana-

logue à ses goûts, et sans doute son véritable caractère se développait presque à son insu.

Après dîner on devait faire la curée du cerf aux flambeaux dans la cour du château, Gontran ayant voulu réserver ce sanglant spectacle à madame Sécherin.

Vers les neuf heures, les piqueurs sonnèrent quelques fanfares. Nous allâmes sur une terrasse qui donnait sur la cour d'honneur et qui s'étendait devant les fenêtres du salon que nous venions de quitter.

Les torches que tenaient nos valets de pied en grande livrée jetaient une clarté rougeâtre sur les bâtiments, dont une partie était complétement obscure.

Cela me parut sinistre... La meute avide, impatiente, à peine contenue par les fouets des veneurs, faisait entendre des grondements féroces ; les yeux farouches des chiens étincelaient dans l'obscurité.

Au milieu de la cour, le premier piqueur de M. de Lancry, ayant recouvert les débris et les ossements du cerf avec la peau de cet animal, en prit la tête par le bois et l'agita vivement devant les chiens.

Toujours contenue, la meute poussa des hurlements furieux jusqu'au moment où on lui permit de se jeter sur ces restes sanglants, pendant que les trompes sonnaient avec force. Alors commença une lutte acharnée entre ces quatre-vingts chiens se ruant les uns sur les autres, hurlant, grondant, se disputant et s'arrachant les lambeaux sanglants de l'animal.

Ce spectacle, ces cris me révoltèrent ; je rentrai dans le salon dont les fenêtres donnaient sur la terrasse. M. Sécherin était descendu pour voir la curée de plus près. Je me sentais accablée, plus accablée que jamais d'un mal tout physique ; pour la première fois je me demandai quelle pouvait en être la cause.

Je tombai assise sur une chaise placée près d'une croisée à demi cachée par les rideaux. Je regardais machinalement le reflet des dernières clartés des torches vaciller et s'éteindre, car la curée était terminée, lorsque je vis Ursule et Gontran s'arrêter un instant devant cette croisée... Gontran enlaça la taille d'Ursule d'un de ses bras, et approcha ses lèvres de la joue de ma cousine, malgré une légère résistance de celle-ci...

Jamais je n'oublierai ce que je ressentis en ce moment : par une étrange fatalité, la douleur la plus atroce que j'eusse jamais ressentie me révéla, pour ainsi dire, la joie la plus immense que j'aie jamais connue...

Je ne sais par quel phénomène le coup que je ressentis fut si violent qu'au même instant un tressaillement profond... qui me répondit au cœur, m'éclaira subitement sur la cause de ce malaise dont je souffrais depuis quelque temps... *Je sentis que j'étais* MÈRE...

Cette double impression de joie enivrante et de malheur foudroyant fut telle qu'un moment je crus que ma tête allait s'égarer.

Dans mon vertige, je me levai machinalement. Je traversai le salon en courant; je m'enfermai dans ma chambre, et, me précipitant à genoux, je ne pus dire que ces mots :

— Mon Dieu ! tu m'as entendue, je ne puis plus être malheureuse maintenant ! A l'instant où j'allais mourir de douleur, tu m'as envoyé un espoir ineffable !...

Je n'avais pas aperçu Blondeau qui était dans mon alcôve.

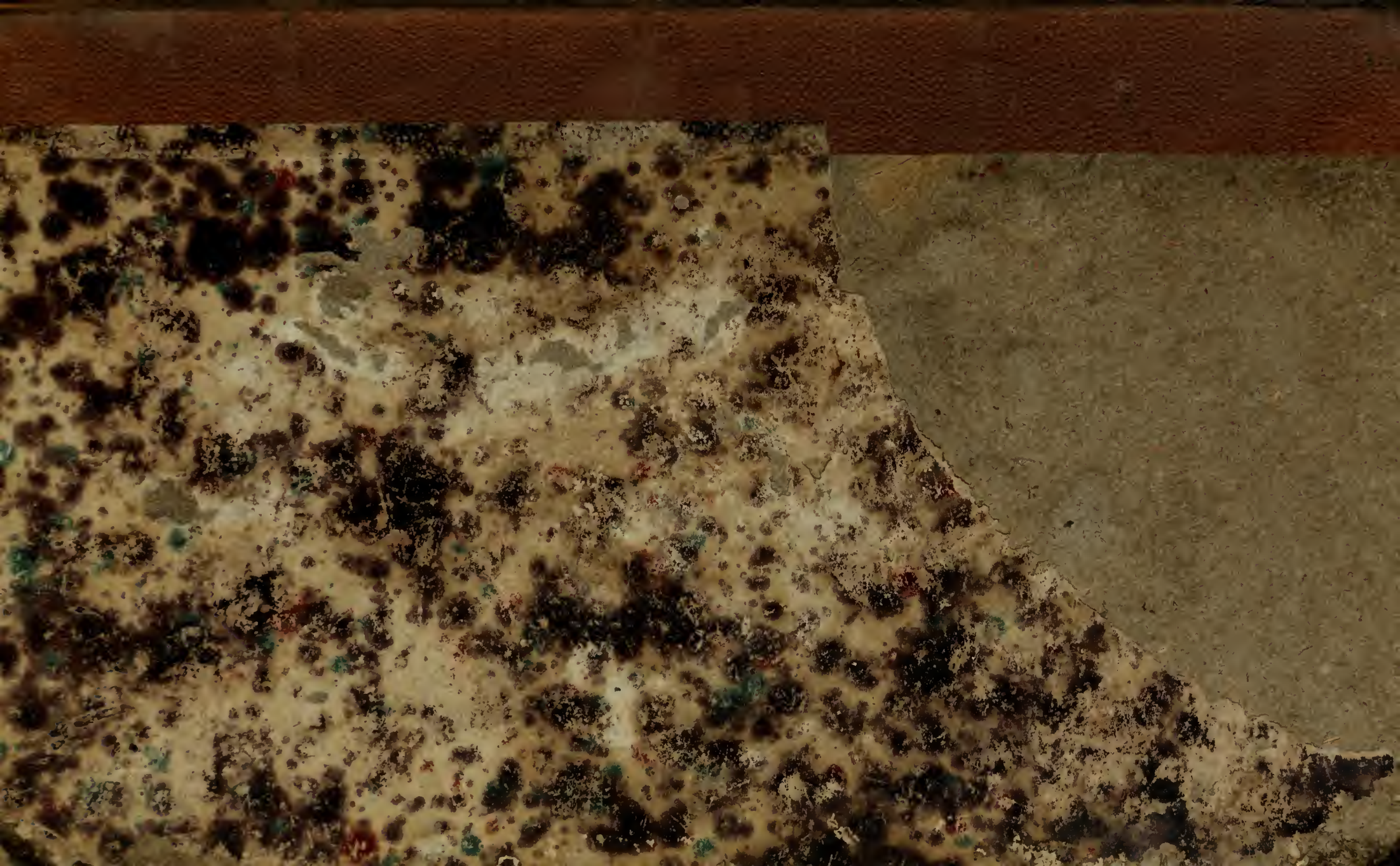
— Grand Dieu ! madame, qu'avez-vous? — s'écria-t-elle.

Sans lui répondre, je lui montrai la porte de ma chambre en lui disant : — Je veux être seule ; ferme cette porte, laisse-moi, va dire que je veux être seule.

Blondeau sortit, alla prévenir M. de Lancry que j'étais indisposée, et que je voulais être seule.

Je restai seule en effet à méditer...

Je ne pouvais plus douter de l'infidélité de mon mari... et j'étais mère...

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

ET DU TROISIÈME VOLUME.